

HISTOIRE
DE
Manon Lescaut

PAR
L'ABBÉ PRÉVOST

Avec une Notice

PAR
M. ANATOLE FRANCE



PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

—
MDCCLXXXVIII



12.11



12.11.11



W

8



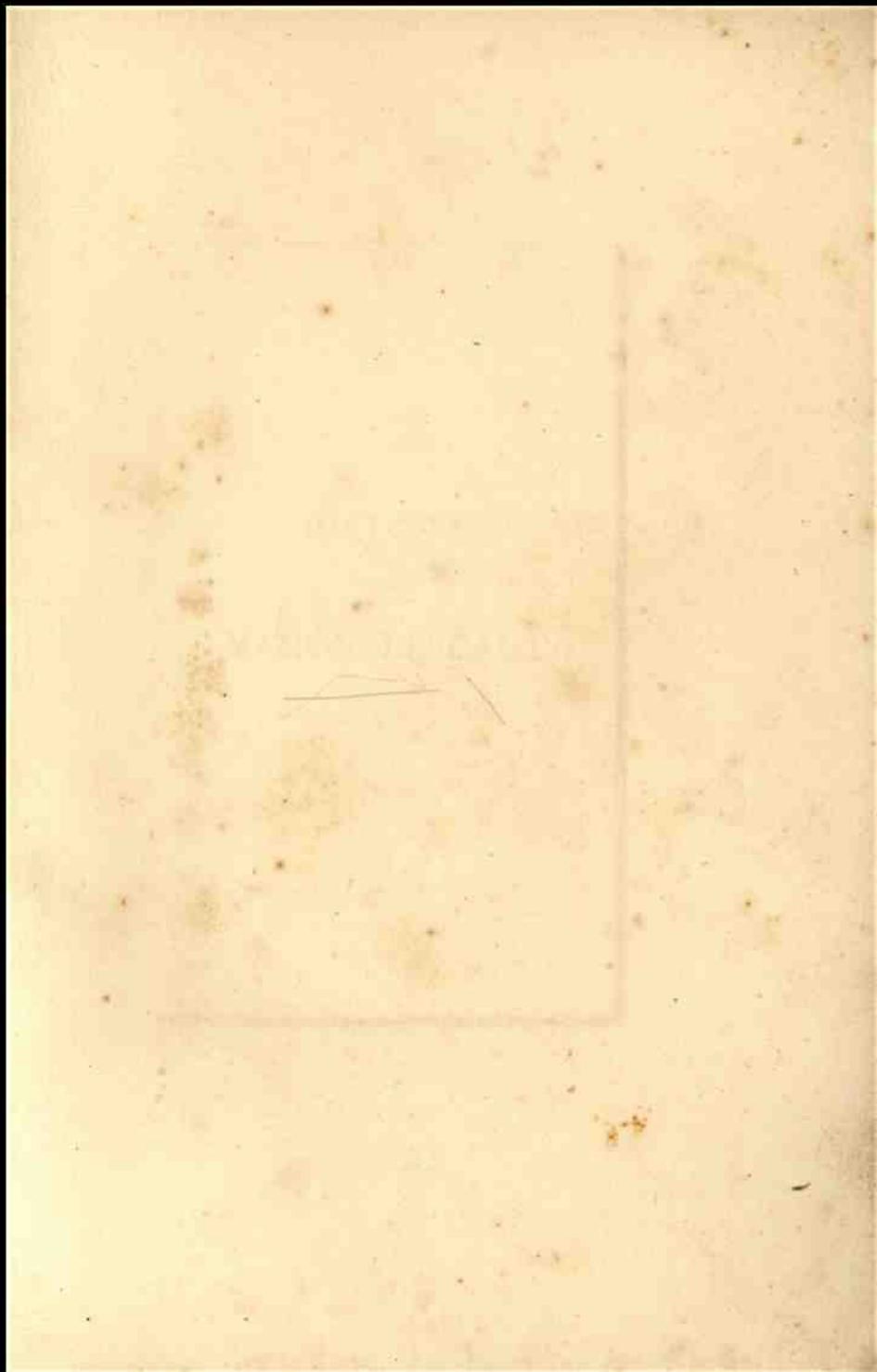
LIVRARIA PARTHENON LTDA.

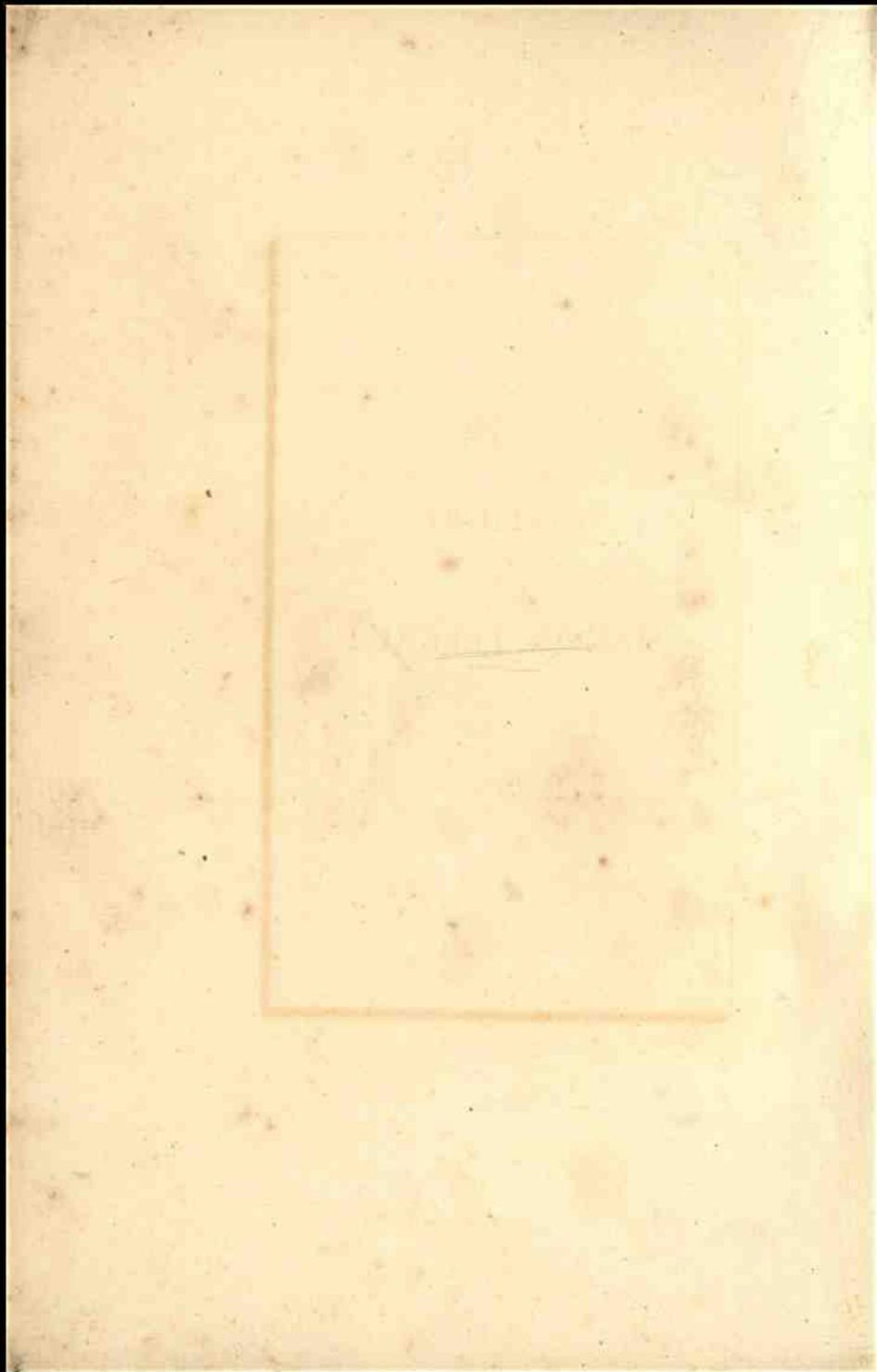


4 VILLA NORMANI
SÃO PAULO









HISTOIRE
DE
MANON LESCAUT



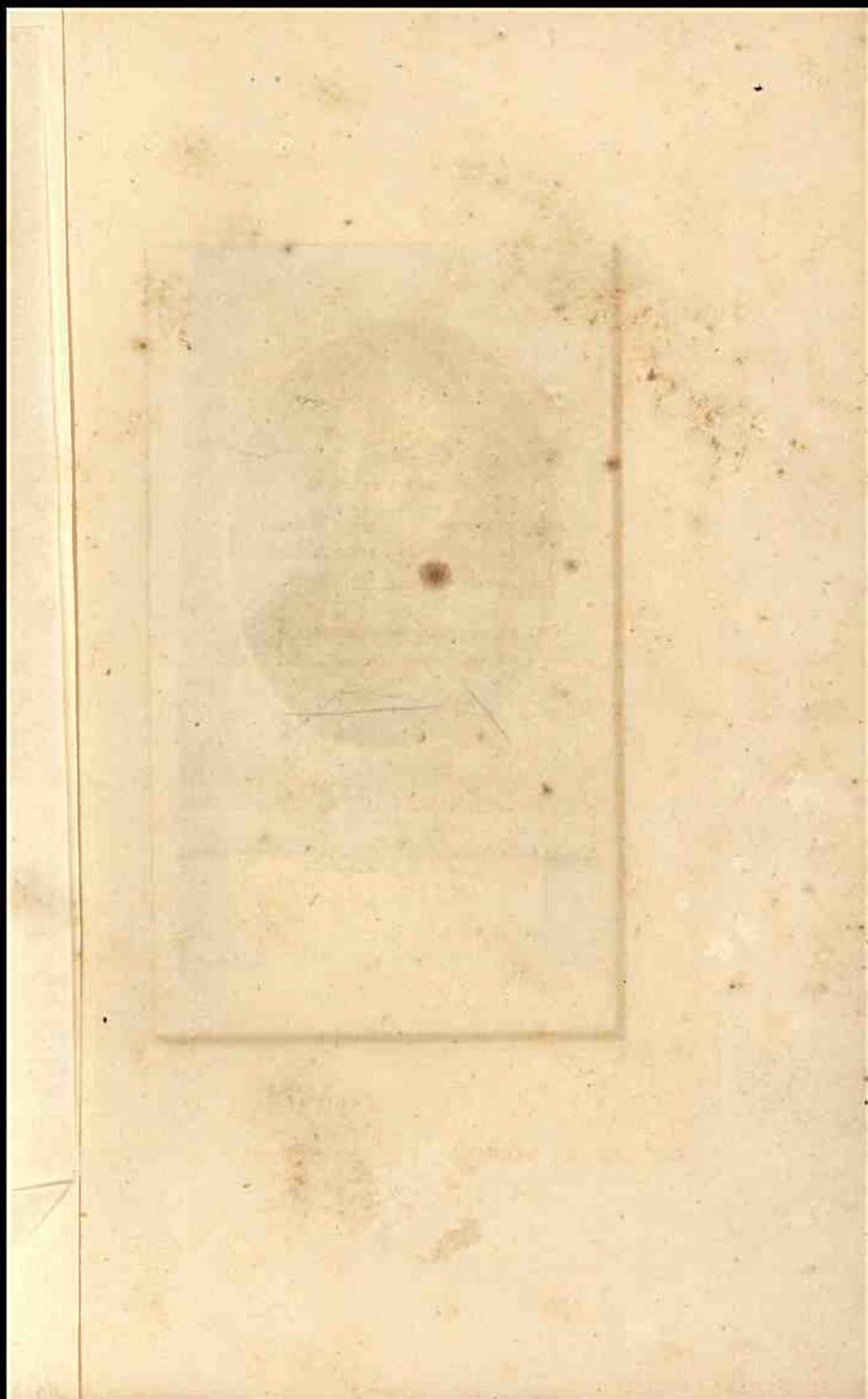
Il a été tiré de ce livre :

50 exemplaires sur papier Whatman.

50 — sur papier de Chine.

Tous ces exemplaires sont numérotés et paraphés
par l'éditeur.







L. Monrieu sc.

Imp. A. Salmon



HISTOIRE
DE
MANON LESCAUT
PAR
L'ABBÉ PRÉVOST

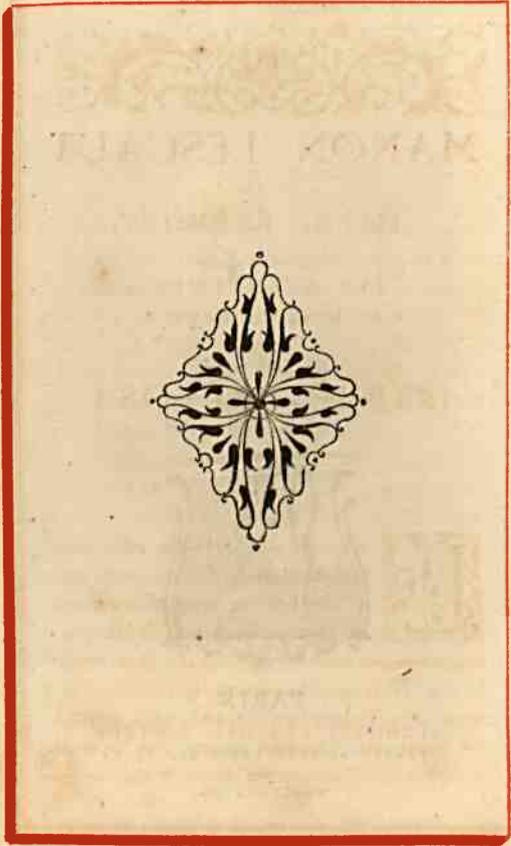
Avec une Notice

PAR
M. ANATOLE FRANCE



PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

—
MDCCLXXXVIII





LES AVENTURES
DE
L'ABBÉ PRÉVOST



A petite ville d'Hesdin, assise dans la vallée de la Cauche, eut, jusqu'en 1639, de cruelles aventures de guerre ; aussi portait-elle prudemment une ceinture de remparts & de fossés. Il n'y avait pas longtemps qu'Hesdin était réuni à la France par le traité des Pyrénées. Ses bourgeois, laborieux comme sont les gens du Nord, fabriquaient du savon, tannaient du



cuir ou faisaient des bonnets, puis se promenaient en famille, les jours fériés, dans des chemins verts, entre des champs de froment & de colza. Ceux qui avaient un jardin y plantaient des arbres & faisaient fagement.

Lievin Prévost était procureur du Roi dans le baillage. Il maintenait l'ordre public dans l'étendue de son ressort, intervenait dans les causes des Églises & des mineurs & était fort entendu en chicane. Ayant épousé demoiselle Marie Duclaire, il eut de ce mariage cinq fils, qu'il éleva de son mieux, occupé qu'il était tout le jour des affaires du Roi.

Antoine-François, le second des cinq frères, venu en ce monde, où il devait avoir tant d'aventures, le 1^{er} jour d'avril de l'an 1697, dut être à sa naissance l'occasion de plus d'une épaisse plaisanterie parmi les bonnes gens du baillage. On ne manquait pas en ce temps-là de donner des poissons d'avril; le Trévoux le dit. Il grandit & fut mis, quand il eut l'âge, au collège d'Hesdin, qui était alors dirigé par les Jésuites. Il apprit tout ce qu'on voulut & usa comme il faut du *Novus apparatus* & des autres livres du P. Jouveny, alors dans leur



nouveauté. Les petits pères, voyant qu'il était intelligent, voulurent se l'attacher. Ils lui enseignèrent les Vies des Saints de l'ordre & l'histoire des Missions, lui remplirent la tête de miracles & de supplices. Ils furent insinuants, persuasifs, selon leur coutume; ils caressèrent & menacèrent à propos & gagnèrent l'enfant. M. le procureur, qui entendait que son fils fût instruit aussi bien qu'aucun autre, l'envoya à Paris pour qu'il doublât sa rhétorique au collège d'Harcourt. La fleur des écoliers du royaume y venait s'initier aux plus beaux secrets de l'éloquence latine & ce n'était pas la faute des régents du lieu, si tous leurs écoliers ne faisaient pas de petits Quintiliens. Antoine devint quelque chose d'approchant.

Il avait quinze ans quand il quitta Paris, emportant toute son innocence, et se rendit à la Flèche pour faire son noviciat, avec l'agrément de son père. Il était de flamme pour le Gésu. Il y a de ces natures ardentes : elles brûlent sans cesse; mais leur feu change d'aliment. Au bout de six mois, le jeune néophyte partit sans demander son congé & reparut devant son père surpris. La petite ville d'Hesdin ne lui

donna probablement pas tout ce qu'il attendait de la vie & des femmes. M. le procureur le traita assez sévèrement, on parla même de démêlés fort vifs qu'ils eurent ensemble. Enfin, à seize ans, il était dégoûté du monde & il frappait de nouveau à la porte des Jésuites. Ceux de la Flèche ne voulurent pas le recevoir : ils désespéraient de le garder, ou plutôt, le sachant obstiné, ils voulaient affermir sa vocation, en y opposant quelque difficulté. Il s'entêta en effet, résolu d'aller demander l'ordre au général & partit bravement pour Rome, tout seul & bien jeune pour un si grand voyage. Il n'était pas encore hors de France, qu'il tomba malade. Sa bourse était plate, messieurs les aubergistes l'ayant vidée sans peine. Par l'obligence d'un officier, il entra à l'hôpital où, fortifié de quelques bouillons, il redevint bientôt alerte & vaillant. L'officier, le voyant tel, jugea qu'il ferait dommage qu'un si beau garçon ne servît pas la patrie. On fait comment les sergents racleurs recrutaient alors les hommes pour l'armée. Ils les faisaient boire à la santé du Roi, les coiffaient du chapeau du régiment, & leur apprenaient ensuite qu'ils étaient soldats



& ne manqueraient pas, s'ils vivaient, de devenir un jour sergents & capitaines. Ils donnaient à la nouvelle recrue l'argent de son engagement & l'invitaient à bien employer cet argent-là en buvant avec eux au drapeau. L'officier qui avait mis Prévost à l'hôpital, fit encore moins de façons ; il déclara n'avoir donné d'argent à l'enfant que parce que celui-ci s'était engagé. Prévost, bon gré, mal gré, était soldat. On le fit marcher ; on lui donna l'uniforme blanc ; on lui boucla les cheveux sur l'oreille & on les lui renferma par derrière dans une bourse noire. Il fit l'exercice au mousquet, mangea la soupe dans la gamelle, coucha sur le lit de camp, fut de corvée. On l'eût envoyé en guerre, car on se battait encore. Il était furieux et déserta¹.

1. A cet endroit, comme plus loin, page xxii, ligne 15, je m'en rapporte, non sans quelque défiance, à un donneur de nouvelles : l'auteur du *Journal de la Cour de Paris (Revue rétrospective de 1836)*. Je n'ai pas pris garde à ce que M. Ambroise-Firmin Didot conte, sur la foi de François Didot son bifaïeul, d'une lutte qu'il y eut dans un escalier, entre le procureur & son fils. On ne sait trop à quelle époque placer cette scène ; d'ailleurs François Didot ne connut l'abbé que quand celui-ci était déjà âgé. (Voyez *Encyclopédie du XIX^e siècle, article Typographie*). J'ai



La paix faite, le roi mort, le duc d'Orléans régent, le jeune déferteur fut amnistié ; il sortit de sa cachette & rentra au couvent. Il y fut reçu les bras ouverts. Point de reproches, mais des fourires, des careffes & de douces larmes. Les bons pères comprenaient qu'on ne prend pas les mouches du fiècle avec le vinaigre de la pénitence. L'enfant prodigue, ému de tant de bonté, pleurait sur le veau gras que ses pères spirituels avaient tué pour lui. Dans le premier élan de son zèle, il composa une ode latine en l'honneur de saint François-Xavier, apôtre des Indes. Assurément il eût composé des odes pour tous les saints de la Compagnie de Jésus, qu'il eût tous non-seulement célébrés, mais encore imités ; il eût vécu en apôtre, il fût mort à Siam, à Canton ou plus loin encore, en odeur de fainteté, s'il n'y avait

suivi volontiers, dans toute cette notice, l'essai anonyme qui est placé en tête des *Œuvres choisies de l'abbé Prévost*. Amsterdam & Paris, 1703. Cet essai est attribué, par Cœtinger, à Pierre-Bernard d'Hery, né en 1756 à Auxerre. C'est à l'irréprochable travail de M. Henry Harisse que j'emprunte ce renseignement. (*Bibliographie de Manon Lescaut*. Paris, D. Morgant & C. Fatout, 1877.)

pas eu de femmes dans le royaume. Mais ce gros garçon, de vive humeur & de complexion sanguine, était enclin à l'amour. L'hypocrisie n'était pas son fait ; ne s'accommodant pas de servir en même temps Dieu & les demoiselles, il fut par dessus les murs, & s'en alla mener joyeuse vie avec toutes les Marçons qu'il rencontrait. Il leur plaisait autant qu'elles lui plaisaient, car il avait une belle figure, des yeux noirs fort expressifs & le diable au corps.

Ainsi rentré dans le monde, il jugea, non sans apparence, que décidément l'habit à revers bleu lui convenait mieux que la soutane & il retourna au régiment. Il servit cette fois, à ce qu'il a dit depuis, avec plus d'agrément & d'avantage que la première. Cela veut dire qu'il était officier ; sa naissance lui permettait de l'être. Il vit le feu ; fit la guerre & l'amour ; sa fête fut complète. Mais tous les mousquetaires n'étaient pas de bonne compagnie. Plusieurs de ceux qui jouaient avec lui dans les cabarets étaient des coquins, qui lui vidaient sa bourse en deux tours de cartes & s'esquivaient ensuite, le laissant fort embarrassé de payer l'écot. Il se mettait parfois quelque méchante affaire sur les bras. M. le pro-

cureur, qui était d'humeur rigide, se fâcha tout rouge de la nouvelle équipée de son fils. Celui-ci ne jugea pas opportun de l'aller trouver & passa en Hollande. Il y rencontra une jeune fille, qui lui parut la plus belle du monde. Il l'aima tout d'un coup avec toute l'ardeur imaginable. Elle le trompa, comme vous pensez bien. Il se crut l'homme le plus malheureux du monde, & il l'était en effet, puisqu'il croyait l'être. Il pensa qu'il ne se consolera jamais, en quoi il se trompait grandement. Dans son désespoir, il renonça à sa maîtresse, aux Hollandaises, à toutes les femmes, aux plaisirs du monde & courut s'enfermer dans un couvent de l'ordre des Bénédictins de Saint-Maur. Il avait vingt-deux ans, avait été deux fois soldat & deux fois jésuite.

Les Bénédictins, qui étaient alors en querelle avec les Jésuites, le reçurent comme un butin fait sur l'ennemi. Ce fut un cri de joie à son entrée. Songez qu'ils enlevaient une brebis au bercaïl de saint Ignace. Cette brebis-là avait hurlé avec les loups. Eh bien ! c'est qu'elle avait ongles & dents. Prévost disait : « Je suis mort. Voici ma tombe. » On ne peut avoir plus de



candeur. Il fit un noviciat d'une année, pendant lequel personne n'eut de ses nouvelles. M. le Procureur croyait son fils au diable où il l'avait envoyé, pendant que le fils, prosterné dans une cellule, usait ses lèvres sur un crucifix.

Après un an révolu, Antoine Prévost prononça, avec la solennité requise & dans la forme ordinaire, les trois vœux de pauvreté, d'obéissance & de chasteté. Il fut couché sous un drap noir & l'office des trépassés fut récité sur lui.

La congrégation de Saint-Maur, dont le général résidait à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, à Paris, poursuivait depuis longtemps d'immenses travaux d'érudition. Chaque couvent était pourvu d'une bibliothèque; tous les moines écrivaient, tandis que des frères laïcs apprêtaient les légumes & nettoyaient les salles. Les plus doctes moines étaient dispensés d'assister régulièrement aux offices, afin qu'ils ne perdissent pas en *oremus* un temps mieux employé à des recherches savantes. Mais les jésuites jetèrent le trouble dans cette cité des livres, en foutirant, jusque dans les alcôves, des

lettres de cachet contre les plus illustres bénédictins.

Le jeune Prévost entra dans la congrégation au moment où le feu de la querelle s'allumait : sa présence l'attifa. N'était-il pas, aux yeux des Petits-Pères, un félon, un transfuge, un apostat passé diaboliquement, du sein, du cœur même de Jésus, dans un atelier de mensonges, dans une officine d'hérésies ? Car les jésuites accusaient de jansénisme leurs rivaux, ce qui était le meilleur moyen de les envoyer pourrir à la Bastille ou tout au moins finir de misère à Cologne ou à La Haye. Mais peut-être, après tout, y avait-il quelque chose de fondé dans cette accusation. L'hérésie est infidieuse & les docteurs eux-mêmes ne font pas toujours à l'abri de ses séductions. *Tradidit mundum disputationibus eorum.* Ce n'est point notre affaire.

Dom Prévost, revêtu du scapulaire noir des enfants de Benoît, fut envoyé par le général à l'abbaye de Saint-Ouen, à Rouen. Il y avait alors dans cette ville un père jésuite nommé Brun, comme l'ours du vieux roman et aussi mal léché. Ce Brun flaira le jeune bénédictin



et grogna contre lui. Prévost répondit honnêtement aux libelles malhonnêtes de son adversaire. Ce n'était pas le moyen d'en finir. Le Brun haussa le ton. L'autre, qui avait la tête vive, comme il a déjà paru, se fâcha tout rouge et répondit avec emportement dans un *factum* qu'il porta à l'imprimeur. Mais il eut aussitôt regret de sa violence et redemanda aussitôt son manuscrit au libraire qui eût bien voulu ne pas le rendre, car les libelles, en tout temps, se vendent bien quand ils diffament bien, & il ne déplait pas au prochain d'être scandalisé. Dom Prévost jeta la pièce au feu. C'est ainsi que l'injurieux jésuite, ayant affaire à un honnête homme, parla le dernier et put proclamer qu'il avait réduit son adversaire au silence.

De Saint-Ouen, Dom Prévost se rendit à Amiens pour y être ordonné prêtre. Il s'avança vers l'autel vêtu de l'amict, de l'aube, de l'étole et du manipule, la chafuble pliée sur le bras gauche, un cierge dans la main droite. Et l'évêque lui dit : « Recevez le joug du Seigneur, car son joug est doux & son fardeau léger. »

Cette formule de liturgie n'a de sens que



quand on y met l'accent de la passion. « Je suis doucement lié par une chevelure blonde & des bras délicats, » s'écrie un élégiaque latin. Qu'importe le lien ! mais il faut qu'on l'aime, il faut qu'on l'aime toujours.

Dom Prévoft fut ensuite envoyé au Bec, près Bernay, pour faire un cours de Théologie dans la chaire d'Anfelme & de Lanfranc. Au vieux temps d'Anfelme la philosophie était la servante de la théologie : *philosophia ancilla theologie*. Cette hiérarchie commençait à se défaire quand vint Dom Prévoft. Si pieux qu'il fût, le nouveau docteur n'était point de force à résister aux entraînements du siècle. Mais peu importe ce qu'il enseigna, dans une abbaye en ruines, à quelques maigres tonfurés. Du Bec, il se rendit au collège de Saint-Germer où il professa les humanités. Sans doute il mit dans son enseignement cette politesse & cette décence qu'on trouve dans tout ce qu'il écrivit depuis. Les gens d'Évreux, ayant besoin de prédicateur, en demandèrent un aux Bénédictins, qui donnèrent Dom Prévoft. Celui-ci prêcha le carême dans l'église cathédrale. Il parla des voluptés du monde & des faiblesses de la chair en



homme qui s'y connaissait, & les dames d'Évreux prirent plaisir à entendre un moine de si bonne mine parler si bien du péché. Nobles et bourgeois, sans compter les artisanes, aussi pressées sous la chaire que leur permettaient les paniers & les jupes, ouvrant les yeux, tendant l'oreille, approuvaient, soupiraient : « C'est bien ainsi qu'on se laisse séduire, c'est bien ainsi qu'on tombe. Hélas ! il est bien vrai, comme il le dit, que telle fausse douceur a toute l'apparence d'une vraie douceur : c'est à s'y tromper et on s'y trompe. Mon Dieu ! que Dom Prévost fait bien ces choses-là. Êtes-vous allée l'entendre ? On n'est point de la bonne compagnie si on ne fuit son carême. »

C'est ainsi que, pendant la sainte quarantaine, Dom Prévost vit du haut de sa chaire, tant d'yeux bleus ou noirs, tous attendris, tous humides, se tourner vers lui sous des boucles poudrées, des dentelles, des fontanges. Ce spectacle promettait à un moine fait comme lui plus d'un de ces rêves auxquels on dit que les plus pieux solitaires sont sujets. Il eut dans sa cellule sa part de ces rêves-là. Des images

voluptueuses & terribles le hantaient, & plus tard, il ne put s'empêcher de raconter ces cauchemars dans ses romans. Jeune, robuste, portant sur l'oreiller monacal le souvenir encore chaud des nuits de Hollande, comment n'eût-il pas vu défilier sur sa couche tout le cortège de la tentation de saint Antoine ?

Les visions impures c'est, de tout temps, en tout lieu, la terreur du bon moine. Il prie pour les conjurer ; il veut les prévenir par le jeûne, le fouet, le cilice. En vain. Il s'alarme, il se trouble quand vient le soir. Les hymnes du bréviaire expriment cette angoisse. A l'heure de vêpres, quand le soleil décline, les moines supplient ensemble le Ciel, dont la lumière visible les abandonne, de leur épargner les tentations de la nuit.

Repelle a servis tuis
Quidquid per immunditiam
Aut moribus se fuggerit,
Aut actibus se interferit.

Ces prières ont-elles été entendues ? Non. Les moines se réveillent le lendemain pleins de honte & de dégoût ; ils ont hâte de se-



couer le coupable sommeil. « Que la pureté revienne ! » C'est le premier souhait, à l'heure de matines :

Ne corpus adſit ſordidum.

L'aube ſeule a pu mettre en fuite l'eſcadron de l'enfer, *caterva dæmonum*. Trempés dans la première fraîcheur, dans la première clarté du jour, les religieux chantent l'hymne du laudes :

Aurora jam ſpargit pelum,
Terris dies illabitur,
Lucis reſultat ſpiculum :
Diſcedat omne lubricum,
Phantaſma noctis diſcedat.

Ils ſecouent les fantômes de l'ombre, mais les fantômes reviendront avec l'ombre. Prévost ſubit les tortures du moine chaſte. Chaſte, il le fut avec fureur. En religion comme en amour il était fervent. Il n'était point dans ſon caractère de mentir à ſon habit. Mais quand ſon habit le gênait, il le jetait aux orties du foſſé.

Il était chrétien &, bien que ſon *Cleveland*

ait passé pour une apologie de la religion naturelle, bien qu'on l'ait accusé de s'être fait protestant en Hollande, je ne crois pas qu'il ait eu en réalité une heure de doute dans sa vie. Ah ! s'il croyait : sa foi était pleine & d'autant plus folide que la réflexion ne l'avait jamais ébranlée. Avec beaucoup d'imagination, il était le moins réfléchi, le moins philosophe des hommes. Il croyait aux sacrements, aux mystères, aux miracles, à l'enfer ; il croyait tout ce qu'on lui disait ; il était persuadé que les songes contiennent des avertissements du Ciel, il ne doutait pas de la vertu d'un pansement secret qui consistait, entre autres pratiques, à réciter le second verset de l'hymne *Vexilla Regis* en faisant trois signes de croix aux trois mots *mucrone diro lanceæ* ; il estimait qu'une certaine poudre peut disposer les yeux de manière à ce qu'ils voient un ours là où il y a un homme ; il était certain qu'on arrête les chevaux avec la cendre d'un foie de loup, enfin il adorait les histoires de revenants & n'en trouvait pas d'assez extraordinaire.

Son carême prêché, il passa aux Blancs-Man-



teaux de Paris, où il prêcha derechef & fort bien, dit-on. De là, il entra à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés qui était le chef-lieu de l'ordre & où l'on réunissait les moines les plus savants. On l'y employa à rédiger la *Gallia christiana*, vaste compilation d'histoire ecclésiastique commencée en 1715 & parvenue alors à son IV^{me} tome. Il se mit à la besogne avec cette ardeur qu'il dépensait en toute occasion, compulsa, compila, rédigea, usa sa plume jusqu'aux barbes, tarit son encrier & ajouta un volume presque entier à la collection, un de ces in-folios d'impression compacte comme on n'en faisait pas tous les ans, même chez les Bénédictins. On ne dit pas que ce tome vaille plus ou moins que les autres. La *Gallia christiana* est un fort savant livre.

Prévost se reposait d'écrire du latin en écrivant du français. Il faisait un roman dans sa cellule, ou plutôt vingt romans. Car les *Mémoires d'un homme de qualité* contiennent assez d'aventures pour remplir vingt romans ayant chacun un commencement & une fin. Mais l'in-fatigable Prévost ne sentait pas alors qu'il est nécessaire qu'un livre finisse. Il faisait dans le



rien les louanges les plus hautes de la morale & de la religion ; mais il y accumulait les peintures profanes & y pouffait par intervalles de terribles cris de passion. Le goût du monde lui revenait. Ce n'était donc pas assez, pour tuer le vieil homme, de l'avoir enseveli dans la poussière d'une bibliothèque monacale.

Vaines précautions ! cruelle destinée !

Comme dit Racine, le poète préféré de l'abbé Prévost. Il s'était fait moine par désespoir ; le désespoir était parti & le froc lui restait.

Sous ces impressions, il écrit à un de ses frères une lettre où il dit :

« Je connais la faiblesse de mon cœur, & je sens de quelle importance il est pour son repos de ne point m'appliquer à des sciences stériles, qui le laisseraient dans la fêcheresse & dans la langueur ; il faut, si je veux être heureux dans la religion, que je conserve dans toute sa force l'impression de la grâce qui m'y a amené. Qu'on a de peine à reprendre un peu de vigueur quand on s'est fait une habitude de sa faiblesse, & qu'il en coûte à combattre pour la



viçtoire quand on a trouvé longtems de la douceur à se laisser vaincre ! »

Cela n'est-il point d'un chrétien sincère mais que la grâce abandonne ? Les théologiens disent bien que la grâce est capricieuse & fait de ces coups ; elle lâche son homme. Puis, il faut faveur, & on fait depuis Pascal, qu'il y a plusieurs fortes de grâce. Il y a notamment la grâce suffisante qui ne suffit pas. Il ne restait plus que celle-là, sans doute, au pauvre Prévost.

Comme il avait le talent d'imaginer des aventures extraordinaires & de les bien conter, souvent, dans les soirées d'hiver, il faisait des récits aux moines pour les divertir. Une fois le jour vint à poindre que les bons pères l'écoutaient encore. Prévost se livrait à son imagination, Prévost devenait un mauvais moine. Quelque vieux prieur, blanchi sous le froc, s'en aperçut, gronda, châtia & ne fit en somme que déguster davantage celui qu'il voulait ramener. S'il était tourmenté par ses pères spirituels, il n'avait pas non plus à se louer de ses frères en religion, qui ne lui épargnaient ni intrigues, ni jalousies, ni espionnages. Ils le prenaient en haine,

fentant qu'il n'était pas de leur nature. Il faut le dire, il était trop franc pour eux. Comme vous penſez bien, il ne s'aperçut que fort tard de la malveillance qui l'entourait. Mais quand il l'eut découverte, le couvent lui devint tout à fait intolérable. Il avoua ſon état à quelques amis & les conſulta ſur ce qu'il avait à faire. Ses vœux étaient formels ; il ne pouvait ſonger à s'en faire relever. Le ſeul remède qu'on trouva fut d'obtenir que Dom Prévoſt pût paſſer à Cluny où la règle était moins auſtère qu'à Saint-Maur. On agit à Rome, qui eſt parfois accommodante. Rome envoya ſecrètement un bref de tranſlation à l'évêque d'Amiens pour qu'il le fulminât, & il l'eût fulminé. Mais il ne ſe hâta pas aſſez. Un jour, le pénitencier d'Amiens, homme auſtère & gallican de vieille roche, étant entré dans le cabinet épifcopal, vit par hafard le bref ſur une table, le lut, demanda à quel propos ce bref était là, &, ſur la réponse de Monſieur, il fronça les ſourcils : « Rome, dit-il, eſt prodigue de grâces ; le monde fera rempli de moines dégoûtés de leur état pour peu qu'on les écoute. On connaît le goût de Dom Prévoſt pour l'indépen-



dance & la frivolité. S'il a de meilleures raisons à alléguer, on l'entendra. Mais il ne faut rien résoudre auparavant. » Le pénitencier de Monseigneur ayant parlé très-haut, Monseigneur, qui était ennemi des querelles, mit le bref dans un tiroir où il peut bien être encore.

Pendant ce temps, l'impatient Prévost se disait : « Si le bref n'est pas encore fulminé, il le fera bientôt. Monseigneur d'Amiens est de mes amis. Faisons notre paquet. » Et, sur ce beau raisonnement, il écrivit trois lettres pour donner les raisons de son départ, une au père général, une autre au père prieur, la troisième à un autre religieux. Il les laissa dans sa cellule, traversa le potager sans souci de marcher dans les plates-bandes, sauta par-dessus les murs, rejoignit les amis qui l'attendaient dans le jardin du Luxembourg, ôta sa robe & son scapulaire, revêtit les habits qu'on lui avait apportés, respira & alla se réjouir au cabaret avec les complices de son évasion. Il n'en sortit que le lendemain matin pour aller voir l'évêque d'Amiens qui était alors à Paris. Monseigneur, qui le reçut avec beaucoup d'embarras, l'instruisit, en douceur, des difficultés



que le bref avait foulévées. Il devait à sa mitre d'admonester un moine défroqué. Il le fit avec toute la bénignité de son âme. « On parle en tous lieux de votre humeur légère, mon fils, dit-il ; vous ferez sagement de retourner à Saint-Germain-des-Prés ; en vous observant mieux, vous ferez taire les mauvais propos. » Prévost fut étonné.

Point de bref pour excuser son évafion. Son cas était grave ; il pouvait être appréhendé & puni. Mais de l'humeur qu'il était, un voyage ne lui coûtait guères. Il fit son sac & s'enfuit en Hollande. Il connaissait déjà cette terre de refuge. Il y vécut comme il put : fut d'abord garçon de café ; puis loua une boutique & y donna la comédie. Il était à la fois directeur, auteur et acteur. Voilà un homme de ressources ! Tout son bien se composait alors de ce gros manuscrit qu'il avait fait, pendant les nuits, à Saint-Germain-des-Prés. Il y donna les derniers coups de plume & les *Mémoires d'un homme de qualité* furent imprimés à Paris & lus partout. M^{re} Aiffé qui dévora, comme tout le monde, ces six volumes de roman, y pleura du commencement à la fin & dit ensuite



que le livre n'était pas bon. Cette petite fauvage adorait les récits extraordinaires, comme était celui-là, mais M^{me} Du Deffand et de Tencin lui avaient donné des leçons de goût & la pauvre enfant n'osait plus admirer ce qu'elle aimait. Le public fit comme elle : il lut le livre, mais se refusa, avec quelque raison, à ranger l'auteur parmi les bons écrivains.

Pendant que les *Mémoires d'un homme de qualité*, plus lus qu'approuvés & décriés par les moines de toute robe, faisaient leur chemin dans le monde, leur impétueux auteur, établi à La Haye, battait le pavé de brique des rues, au son des carillons, et suivait les quais qui bordent les canaux, l'œil en éveil, le nez au vent de la mer. Il fit par hasard la rencontre d'une jolie demoiselle qui se trouva être bien née, sage et spirituelle. Prévost devint amoureux : il le fût devenu à moins. Cette demoiselle était pauvre &, bien qu'elle s'efforçât de cacher sa détresse à un étranger, il apprit qu'elle venait de perdre une partie de la modique pension dont elle vivait. Il est doux de faire du bien à ce qu'on aime. Il fit des offres en homme qui craint d'être refusé, avec tant d'hon-

nêteté & de délicatesse qu'il ne fâcha point la jeune Hollandaise.

Elle n'osa pas affliger par un refus un homme généreux, pauvre comme elle. Mais comment ne pas aimer un bienfaiteur quand il est aimable ? Et Prévost l'était. Elle ne lui cacha pas ce qu'elle fentait pour lui, & elle lui dit, un jour, avec beaucoup de candeur : « Epouzez-moi. » Étant de la religion réformée, elle trouvait la chose peu embarrassante et fort simple. Un humble ministre, dans un temple de village les unirait pour le bien comme pour le mal, sans leur demander d'où ils venaient. Mais Prévost, fort fongeur, se difait qu'après avoir prononcé des vœux à Saint-Germain-des-Prés et reçu l'ordre de la prêtrise à Evreux, époufer une protestante à La Haye ferait le fait d'un mécréant. Il fit part de ses scrupules à la demoifelle, ajoutant que s'il l'époufait il se ferait irrévocablement l'entrée de la France qui était fon pays, qu'il aimait et où il comptait bien mourir. Elle lui répondit : « Vous avez raifon. Mais je vous aime & je ne vous quitterai pas. » Et, comme il partait pour l'Angleterre, elle l'y fuivit.



Il laiffait quelques dettes à La Haye. Il les avait contractées, non pour pourvoir à fes besoins qui n'étaient pas grands, mais pour fecourir des compatriotes malheureux. Il n'avait pas manqué d'en connaître en Hollande. Il leur donna ce qu'il avait & plus qu'il n'avait. On le lui reprocha bien haut dans les gazettes.

Prévost, débarqué en Angleterre, se sentit dans le pays qui lui convenait. Laborieux comme il était, il trouva à s'employer chez un peuple laborieux. Il était propre à tout emploi : il fut d'abord gouverneur d'un jeune homme de qualité. L'Angleterre lui plut. C'est la patrie des imaginations sombres. Là, des prairies sous un ciel brumeux. La mélancolie flotte avec les vapeurs du matin sur l'herbe épaisse, sur l'herbe des cimetières où le pasteur Hervey promène sa tristesse, où le jeune Thomas Gray crayonne ses élégies. Prévost mène dans ces paysages les songes d'une âme affectueuse & triste, qui ne peut se lasser, mais qui se trouble aisément et s'emplit d'idées noires. La tâche quotidienne, le travail pour la vie le rappellent dans la cité. Il coudoie dans un

park un homme déjà mur, ridé, agité d'un tremblement nerveux & insensible à tout ce qui se passe en dehors de sa tête. On le heurte, personne ne prend garde à lui. Il est vêtu comme un marchand & c'est en effet un pauvre imprimeur de la Cité, mais il porte dans son cerveau des figures qui charmeront tout un siècle ; il imagine Pamela, Lovelace, Clarisse & Clémentine. C'est Samuel Richardson.

Prévost publia à Londres son deuxième roman : *l'Histoire de Cleveland, fils naturel de Cromwell*. C'est la plus sombre histoire qu'on ait jamais imaginée. Des cavernes sauvages, des îles affreuses, des festins de cannibales, une vieille femme s'ouvrant la veine du bras avec un mauvais couteau pour nourrir de son sang une petite fille. Prévost s'effrayait lui-même à créer tant d'horreurs & jouissait de son effroi.

Heureusement, il changea d'humeur & composa peu de temps après, en quelques semaines, un petit roman qu'il ajouta aux *Mémoires d'un homme de qualité*, apparemment pour le faire lire. Il faisait peu de cas d'un récit aussi simple : c'était *l'Histoire du chevalier des Grieux & de*

Manon Lescaut. Manon aime toute sa vie & reste huit jours fidèle. Elle est femme : il lui faut des chiffons & des foupers, mais elle respire la volupté ; jusque dans la charrette qui la transporte à l'Hôpital elle est charmante, & il faut bien l'aimer ! Ce jeune chevalier qui se fait grec pour elle & fait fauter la carte dans sa manchette inspire vraiment de la pitié. Ces deux enfants sont bien fripons, mais ils s'aiment ; attendez qu'ils soient fortement éprouvés, vraiment malheureux, & vous les verrez sublimes. C'est que le même amour fait les héros & les infâmes. Quand le grand coup de la mort frappera dans un désert la jolie tête de Manon, quand il ne restera plus d'elle qu'un souvenir, ce souvenir sera plein de charme & d'attendrissement. Beaucoup diront, en fermant le livre : « Oh ! Manon, comme je t'aimerais si tu vivais ! » Tout est naturel, tout est vrai, tout est juste dans ce petit livre. On n'y pourrait pas changer un mot. Quand Prévost eut fait le plus simplement du monde ce miracle d'art, il écrivit deux pages de morale pour les mettre devant. C'est comme un fichu jeté sur les épaules de Mademoiselle Manon. Il se flatte



dans ce petit morceau d'avoir écrit un ouvrage utile aux mœurs¹. Je le veux bien. Mais c'est

1. Voici ce morceau dans son entier :

Le Public a lu avec beaucoup de plaisir le dernier volume des *Mémoires d'un homme de qualité*, qui contient les Aventures du Chevalier des Grieux & de Manon Lescot. On y voit un jeune homme, avec des qualités brillantes & infiniment aimables, qui, entraîné par une folle passion pour une jeune fille qui lui plaît, préfère une vie libertine & vagabonde à tous les avantages, que ses talens & sa condition pouvoient lui promettre; un malheureux esclave de l'amour, qui prévoit ses malheurs sans avoir la force de prendre quelques mesures pour les éviter; qui les sent vivement, qui y est plongé, & qui néglige les moyens de se procurer un état plus heureux; enfin un jeune homme vicieux & vertueux tout ensemble, pensant bien & agissant mal; aimable par ses sentimens, détestable par ses actions. Voilà un caractère bien singulier. Celui de Manon Lescot l'est encore plus. Elle connoît la vertu, elle la goûte même, & cependant elle commet les actions les plus indignes. Elle aime le Chevalier des Grieux avec une passion extrême; cependant le désir qu'elle a de vivre dans l'abondance & de briller, lui fait trahir ses sentimens pour le Chevalier, auquel elle préfère un riche Financier. Quel art n'a-t-il pas fallu pour intéresser le Lecteur, & lui inspirer de la compassion, par rapport aux funestes disgrâces qui arrivent à cette fille corrompue! Quoique l'un & l'autre soient très-libertins, on les plaint; parce que l'on voit que leurs déreglemens viennent de leurs foiblesses & de l'ardeur de leurs passions, & que d'ailleurs ils condamnent



quand votre livre fut fini, l'abbé, que vous eûtes ces belles idées. En agitant votre plume, vous fûtes seulement inspiré par le souvenir de vos premières ardeurs. C'est ainsi que le romancier grec, ayant vu dans un bois sacré des

eux-mêmes leur conduite, & conviennent qu'elle est très-criminelle. De cette manière, l'auteur, en représentant le vice, ne l'enseigne point. Il peint les effets d'une passion violente qui rend la raison inutile, lorsqu'on a le malheur de s'y livrer entièrement ; d'une passion, qui n'étant pas capable d'étouffer entièrement dans le cœur les sentimens de la vertu, empêche de la pratiquer. En un mot, cet ouvrage découvre tous les dangers du dérèglement. Il n'y a point de jeune homme, point de jeune fille, qui voulut ressembler au Chevalier & à sa maîtresse. S'ils sont vicieux, ils sont accablés de remords & de malheurs. Au reste, le caractère de Tiberge, ce vertueux ecclésiastique, ami du Chevalier, est admirable. C'est un homme sage, plein de religion & de piété ; un ami tendre & généreux ; un cœur toujours compatissant aux foiblesses de son ami. Que la piété est aimable, lorsqu'elle est unie à un si beau naturel ! Je ne dis rien du style de cet ouvrage. Il n'y a ni jargon, ni affectation, ni réflexions sophistiques : c'est la nature même qui écrit. Qu'un auteur empesté & fardé paroît pitoyable en comparaison ! Celui-ci ne court point après l'esprit, ou plutôt après ce qu'on appelle ainsi. Ce n'est point un style laconiquement conté, mais un style coulant, plein & expressif. Ce n'est par tout que peintures & sentimens, mais des peintures vraies & des sentimens naturels.



figures de nymphes, raconta une histoire d'amour.

Mais il faut vivre : c'est à quoi principalement s'occupait l'auteur de *Manon Lescaut*. Il imagina à cet effet de fonder une gazette littéraire. Les feuilles de ce genre, rédigées, pour la plupart, par un seul auteur, recevaient alors un accueil favorable. On avait vu paraître successivement les *Nouvelles de la république des lettres*, le *Journal de Trévoux*, la *Bibliothèque universelle* de Leclerc, le *Journal littéraire* de Sallengre, l'*Histoire des ouvrages des savants* de Bafnage, la *Bibliothèque française* de Camusat, le *Nouvelliste du Parnasse* de Defontaines, l'*Année littéraire* de Fréron, etc., etc. L'abbé Prévost intitula sa gazette : *le Pour & le Contre*. Par ce titre, il promettait d'être équitable : il tint parole, & bien qu'il eût des ennemis, il ne se laissa induire en aucun excès de langage. La vie ne l'avait pas gâté ; il était encore l'honnête homme qu'on vit à Rouen, quand, insulté par un jésuite, il se tut plutôt que de répondre sur le ton de son adversaire. Mais, s'il avait de la politesse, il n'avait pas de régularité. La gazette en voulait ; il se laissa de

la gazette, &, dès le second tome, il chargea Lefebvre de Saint-Marc de l'écrire pour lui. Lefebvre de Saint-Marc avait grand besoin de travailler pour vivre. Pauvre officier, pauvre précepteur, pauvre publiciste, il se remuait & ne faisait que changer de misère. Il n'y avait pas longtemps qu'il rédigeait *le Pour & le Contre* quand les abonnés, voyant la différence des styles, invitèrent Prévost à reprendre la plume. Il s'exécuta de bonne grâce dès la troisième feuille du tome III, assez content, en somme, de ne pouvoir être remplacé si aisément qu'il avait cru.

Sa gazette ayant réussi, il fut déchiré dans toutes les autres. L'abbé Lenglet Dufresnoy raconta dans la sienne que l'abbé Prévost était un Médor qui enlevait les filles & dupait les aubergistes. Prévost se défendit avec beaucoup de modération & de goût. Il avait alors trente-huit ans & commençait à porter sur son visage les traces de ses fatigues. Il menait une vie retirée, travaillait obstinément, & passait quelquefois des semaines entières dans son cabinet. Il avait l'humeur douce, un peu triste. Maintenant que le feu furieux des amours ne le brûlait plus, il



ne lui restait que cette bonne chaleur que les âmes comme la sienne répandent jusqu'au dernier soupir sur tout ce qui les entoure. Il fuyait les bals & les fêtes ; une heure d'entretien avec un ami de bon sens était sa plus grande volupté.

Mais il regrettait la France. Il fut tenté plus d'une fois d'y rentrer secrètement ; on lui représenta qu'il risquait d'y être inquiété. Il prit le parti de solliciter ouvertement son retour. Le cardinal de Bissy et le prince de Conti l'appuyèrent, & il fut permis à Prévoft de reparaitre dans le royaume sous l'habit ecclésiastique séculier. Il n'en demandait pas davantage. L'âge étant venu, la soutane & le rabat ne le dérangeaient plus guère. Le prince de Conti, voulant l'obliger, le demanda pour aumônier. La place était bonne, mais Prévoft eut d'abord scrupule de l'accepter. Il fit part à Son Altesse de l'empêchement qu'il voyait.

« — Je ne dis jamais la messe.

« — Je ne l'entends jamais, » répondit Son Altesse.

Prévoft accepta. Son ministère, comme on peut croire, lui laissait des loisirs. Il écrivait du

soir au matin. Il composa sans relâche des romans & des histoires qui étaient aussi des romans.

Il donna, en 1736, *le Doyen de Killerine*, qu'il annonça lui-même comme une « histoire ornée de tout ce qui peut rendre une lecture utile & agréable. » L'abbé n'était point fat & ne tirait pas vanité de ses livres ; mais, comme il écrivait beaucoup, il voulait être beaucoup lu. Il avait la conscience d'être un bon ouvrier en littérature, & pendait, ainsi qu'on voit, une belle enseigne à sa boutique, qui était bien pourvue. Il en sortit successivement *l'Histoire de Marguerite d'Anjou*, *l'Histoire d'une Grecque moderne*, les *Campagnes philosophiques de Moncal*, *l'Histoire de la jeunesse du commandeur de ****, *l'Histoire de Guillaume le Conquérant*, une *Vie de Cicéron*, traduite de Middleton, une traduction des *Lettres à Brutus* & des *Lettres familières*, les *Voyages de Robert Lade*, les *Mémoires d'un honnête homme*. J'en oublie. Prévost composait si facilement qu'il pouvait prendre part à une conversation sans s'interrompre d'écrire. Sa plume le menait.

Il vivait tranquille, dans son cabinet, quand

un folliculaire, dont je ne fais pas le nom, vint lui demander des secours & des conseils. L'abbé, qui ne savait rien refuser, paya de sa bourse & de sa plume. Or, il advint que le journal dans lequel il avait si bonnement trempé déplut au pouvoir & fut saisi. Les gens de police trouvèrent de l'écriture de Prévoft dans les papiers du malheureux folliculaire ; ils eussent fort bien mené Prévoft à la Bastille, mais il se cacha. Le prince de Conti lui fournit les moyens de gagner Bruxelles, où, par bonheur, il n'attendit pas longtemps que cette méchante affaire fût arrangée.

Revenu dans ses foyers, & remis de cette dernière tribulation, il commença une grande entreprise. Le chancelier Daguesseau l'invita à rédiger une *Histoire générale des voyages*. On commençait alors en France à s'intéresser aux découvertes des navigateurs ; on voulait favoir comment vivent les peuples qui ne vivent pas comme nous. Le siècle précédent s'était montré peu curieux à ce sujet : il s'était contenté des notions les plus vagues sur les Levantins, comme on disait. Les Turcs mêmes étaient peu connus. C'est à peine si, dans les dernières années du



fiècle, les relations de Tavernier, de Bernier & de Chardin, firent passer dans le public quelque idée de la Perse & de l'Inde. Mais, à l'époque où Prévost vieillissait, on se prit d'amour pour les sauvages. On se sentait vieux & corrompu; on les croyait innocents & jeunes. On disait : « Ces nègres, ces Indiens n'ont point de gazettes; ils ne vont point à l'Opéra; ils sont tout nus : c'est admirable! Ils ne se marient point par contrat, & ne sont point trompés. Parlez-nous de leurs huttes, de leurs pirogues, de leurs vertus. » On se figurait que l'empereur de la Chine était philosophe; on eût demandé des lois aux Hurons.

Le bon Prévost n'avait pas des connaissances bien solides en géographie, mais son roman de *Robert Lade* prouvait qu'il savait parler convenablement de marine & de géographie, & peindre d'une façon très-saisissante les mœurs des peuples barbares. Il se mit à rédiger une *Histoire générale des voyages*. On en faisait alors une en Angleterre, & bien que la France fût en guerre avec cette nation & que, sur mer, les deux pavillons ennemis ne se rencontraient point sans des coups de canon,



l'amirauté britannique ne cessa pas de faire tenir à la chancellerie de France les feuilles de *l'Histoire des voyages* à mesure qu'on les imprimait. Dagueffeau les communiquait à Prévoft, qui ne faisait guère que les traduire. Mais ce secours lui manqua bientôt. La rédaction anglaise, comme autrefois la muraille de Carthage, resta interrompue. L'abbé dut poursuivre seul ce grand travail : il compila, compila, compila & vint à bout de l'Amérique. Un fermier-général faisait les fonds de l'entreprise, qui dévora quatre mille louis d'or. Prévoft rédigea quinze volumes in-4° sans accepter un denier. Les biens de la terre ne le féduisaient pas : « Un jardin, une vache & deux poules me suffisent, » disait-il.

Il avait une naïveté d'enfant, & s'abandonnait en toute ingénuité à François Didot, son libraire, qui lui payait ses livres à raison d'un louis la feuille. Le prix sans doute était élevé, mais j'aime à croire que M. François Didot trouvait son compte au marché. On signait les traités dans un cabaret au coin de la rue de la Huchette, qui était le lieu consacré à ces fortes d'affaires, & les livres étaient vendus dans la



boutique du quai des Augustins, à l'enseigne de la *Bible d'or*.

Il paraît que M. François Didot en usa avec Prévost comme M^{me} de la Sablière avec La Fontaine. Ce libraire avait une maison de campagne à Saint-Firmin, près Chantilly. Il y recueillit l'abbé, et lui épargna le tracas des comptes & les soins du ménage en se chargeant de payer lui-même au boulanger et au boucher ce que son hôte y prenait. La petite maison était isolée, au bord d'un bois. On y pouvait élever des poules : *Hoc erat in votis*.

Pendant ce temps, le vieux Samuel Richardson avait publié à Londres *Clarisse Harlove & Grandisson*. Prévost, familiarisé dès longtemps avec la littérature anglaise, traduisit ces beaux romans, si vrais & si touchants, qui inspirèrent à Rousseau la *Nouvelle Héloïse*, & qui faisaient pleurer Diderot. Ce bon Diderot, on le voyait mélancolique ; on lui demandait : Qu'avez-vous ? Que vous est-il arrivé ? on l'interrogeait sur sa santé, sa fortune, ses parents, ses amis. — C'était Clarisse Harlove qu'il avait quittée en danger & qui lui donnait de l'inquiétude. Je ne fais si Prévost rendit mieux que Letourneur le texte

anglais. Je soupçonne bien un peu l'abbé d'avoir, tout en abrégeant les détails, allongé l'ensemble. Il écrivait d'abondance & ce qui est écrit vite, n'est pas toujours ce qui se lit vite. Il n'importe, Prévost et Letourneur, en faisant connaître Richardson à la France, donnèrent Clarisse & Clémentine pour amantes à tous les hommes capables de lecture, de rêverie, d'émotion pure.

1. Voyez comme plus tard, tout à la fin du siècle, ces touchantes figures de femmes feront encore vives & fraîches dans les imaginations. André Chénier, peignant en beaux vers les rêves d'un solitaire, y mêlera à Julie les deux héroïnes anglaises & dira :

Il revoit près de lui, tout à coup animés,
Ces fantômes si beaux, à nos pleurs tant aimés,
Dont la troupe immortelle habite sa mémoire :
Julie, amante faible & tombée avec gloire ;
Clarisse, beauté sainte où respire le Ciel,
Dont la douleur ignore & la haine & le fiel,
Qui souffre sans gémir, qui périt sans murmure ;
Clémentine adorée, âme céleste & pure,
Qui, parmi les rigueurs d'une injuste maison,
Ne perd point l'innocence en perdant la raison.
Mânes aux yeux charmants, vos images chéries
Accourent occuper ses belles rêveries ;
Ses yeux laissent tomber une larme. Avec vous

Clarisse & Grandisson, ces livres d'un vieillard, traduits par un autre vieillard, représentent ce qu'il y a de plus pur dans la jeunesse. Clarisse & Clémentine paraissent plus innocentes, plus aimables, présentées au monde par ces deux vieux parrains, Richardson & Prévost.

Richardson mourut en 1761; l'âge venait pour Prévost & la gravité avec l'âge. Il écrivit à soixante-sept ans le *Monde moral*, livre sérieux que je n'ai pas lu. Il n'abandonna pas la littérature anglaise : C'est à Saint-Firmin qu'il traduisit l'histoire de *Miss Radulphe*, *Abnoran & Hamlet* & les *Lettres de Mentor*. Il

Il est dans vos foyers, il voit vos traits si doux.
A vos persécuteurs il reproche leur crime,
Il aime qui vous aime, il hait qui vous opprime.
Mais tout à coup il pense, ô mortels déplaîsirs !
Que ces touchants objets de pleurs & de soupirs
Ne font peut-être, hélas ! que d'aimables chimères,
De l'âme & du génie enfants imaginaires.
Il se lève, il s'agite à pas tumultueux ;
En projets enchanteurs il égare ses vœux :
Il ira, le cœur plein d'une image divine,
Chercher si quelques lieux ont une Clémentine,
Et dans quelque désert, loin des regards jaloux.
La fervir, l'adorer & vivre à ses genoux.

préparait des livres de piété, des traités destinés à confondre les incrédules ; car, je l'ai dit, il n'était point du parti des philosophes & n'avait jamais préféré que les femmes à Dieu.

Le 23 novembre 1769, comme il s'en retournait seul à Saint-Firmin, par la forêt de Chantilly, il tomba frappé d'apoplexie. Des payfans, voyant son corps étendu au pied d'un arbre, le portèrent au curé d'un village voisin. Le curé le fit exposer dans son église & appela les gens de justice, qui se hâtèrent de venir avec un chirurgien. Celui-ci, ne doutant point qu'il eût un mort devant lui, s'appréta, selon la règle en pareil cas, à faire l'autopsie. Il ouvrit le corps, & Prévost, ainsi tiré de sa léthargie, étendit ses bras, roula des yeux épouvantés & retomba. Il était mort, cette fois. Il avait soixante-six ans, sept mois & vingt-deux jours.

ANATOLE FRANCE.





AVIS DE L'AUTEUR

DES

MÉMOIRES D'UN HOMME DE QUALITÉ.



VOIQUÉ j'eusse pû faire entrer dans mes Mémoires, les Aventures du Chevalier des Grioux, il m'a semblé que n'y aiant point un rapport nécessaire, le Lecteur trouveroit plus de satisfaction a les voir séparément. Un récit de cette longueur auroit interrompu trop long-tems le fil de ma propre Histoire. Tout éloigné que je suis de prétendre à la qualité d'Ecrivain exact, je n'ignore point qu'une narration doit être déchargée des circonstances, qui la rendroient pesante & embarrassée. C'est le précepte d'Horace:

Ut jam nunc dicat jam nunc debentia dici,
Pleraque differat, ac præsens in tempus omittat.



Il n'est pas même besoin d'une si grave autorité, pour prouver une vérité si simple ; car le bon sens est la première source de cette règle.

Si le Public a trouvé quelque chose d'agréable & d'intéressant dans l'histoire de ma vie, j'ose lui promettre qu'il ne sera pas moins satisfait de cette addition. Il verra, dans la conduite de M. des Grieux, un exemple terrible de la force des passions. J'ai à peindre un jeune Aveugle, qui refuse d'être heureux, pour se précipiter volontairement dans les dernières infortunes ; qui, avec toutes les qualités dont se forme le plus brillant mérite, préfère par choix une vie obscure & vagabonde à tous les avantages de la Fortune & de la Nature ; qui prévoit ses malheurs, sans vouloir les éviter ; qui les sent & qui en est accablé, sans profiter des remèdes qu'on lui offre sans cesse, & qui peuvent à tous momens les finir ; enfin un caractère ambigu, un mélange de vertus & de vices, un contraste perpétuel de bons sentimens & d'actions mauvaises. Tel est le fond du Tableau que je présente. Les personnes de bon sens ne regarderont point un Ouvrage de cette nature, comme un travail inutile. Outre le plaisir d'une lecture agréable, on y trouvera peu d'événemens qui ne puissent servir à l'instruction des mœurs ; & c'est rendre, à mon avis, un service

considérable au Public, que de l'instruire en l'amusant.

On ne peut réfléchir sur les préceptes de la Morale, sans être étonné de les voir tout à la fois estimés & négligés ; & l'on se demande la raison de cette bisfarrerie du cœur humain, qui lui fait goûter des idées de bien & de perfection, dont il s'éloigne dans la pratique. Si les personnes, d'un certain ordre d'esprit & de politesse, veulent examiner quelle est la matière la plus commune de leurs conversations, ou même de leurs rêveries solitaires, il leur sera aisé de remarquer qu'elles tournent presque toujours sur quelques considérations morales. Les plus doux momens de leur vie sont ceux qu'ils passent, ou seuls, ou avec un Ami, à s'entretenir à cœur ouvert des charmes de la Vertu, des douceurs de l'Amitié, des moyens d'arriver au Bonheur, des foiblesses de la Nature qui nous en éloignent, & des remèdes qui peuvent les guérir. Horace & Boileau marquent cet entretien, comme un des plus beaux traits, dont ils composent l'image d'une vie heureuse. Comment arrive-t'il donc qu'on tombe si facilement de ces hautes spéculations, & qu'on se retrouve si-tôt au niveau du commun des hommes ? Je suis trompé, si la raison que je vais en apporter, n'explique bien cette contra-



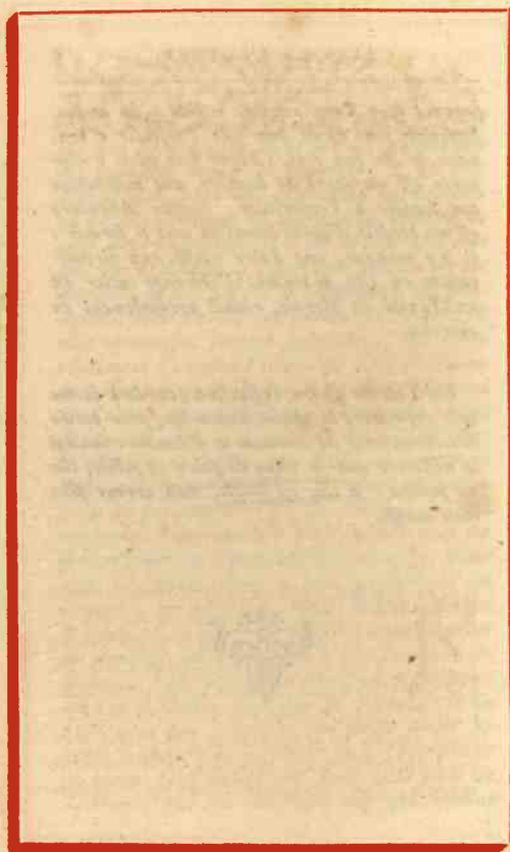
diction de nos idées & de notre conduite : c'est que tous les préceptes de la Morale n'étant que des principes vagues & généraux, il est très difficile d'en faire une application particulière au détail des mœurs & des actions. Mettons la chose dans un exemple. Les Ames bien nées sentent que la douceur & l'humanité sont des vertus aimables, & sont portées d'inclination à les pratiquer : mais sont-elles au moment de l'exercice ? elles demeurent souvent suspendues. En est-ce réellement l'occasion ? Sçait-on bien quelle en doit être la mesure ? Ne se trompe-t-on point sur l'objet ? Cent difficultés arrêtent. On craint de devenir dupe, en voulant être bienfaisant & libéral ; de passer pour foible, en paroissant trop tendre & trop sensible ; en un mot, d'exceder ou de ne pas remplir assez des devoirs, qui sont renfermés d'une manière trop obscure dans les notions générales d'humanité & de douceur. Dans cette incertitude, il n'y a que l'expérience, ou l'exemple, qui puisse déterminer raisonnablement le penchant du cœur. Or l'expérience n'est point un avantage, qu'il soit libre à tout le monde de se donner ; elle dépend des situations différentes, où l'on se trouve placé par la Fortune. Il ne reste donc que l'exemple, qui puisse servir de règle, à quantité de personnes, dans l'exercice de la vertu. C'est précisément pour cette sorte de Lecteurs, que des Ouvrages tels que celui-ci



peuvent être d'une extrême utilité ; du moins, lorsqu'ils sont écrits par une Personne d'honneur & de bon sens. Chaque fait qu'on y rapporte est un degré de lumière, une instruction qui supplée à l'expérience ; chaque Avanture est un Modèle, d'après lequel on peut se former : il n'y manque, que d'être ajustés aux circonstances où l'on se trouve. L'Ouvrage entier est un Traité de Morale, réduit agréablement en exercice.

Un Lecteur sévère s'offensera peut-être de me voir reprendre la plume, à mon âge, pour écrire des Avantures de Fortune & d'Amour : mais si la réflexion que je viens de faire est solide, elle me justifie ; si elle est fautive, mon erreur sera mon excuse.







HISTOIRE
DE
MANON LESCAUT.

PREMIERE PARTIE.



Je suis obligé de faire remonter mon Lecteur, au temps de ma vie, où je rencontraï pour la première fois le Chevalier des Grieux. Ce fut environ six mois avant mon départ pour l'Espagne. Quoique je fortifisse rarement de ma Solitude, la complaisance que j'avois pour ma Fille m'engageoit quelquefois à divers petits voyages, que j'abregeois autant qu'il m'étoit



possible. Je revenois un jour de Rouen, où elle m'avoit prié d'aller solliciter une affaire au Parlement de Normandie, pour la succession de quelques Terres auxquelles je lui avois laissé des prétentions du côté de mon Grand-pere maternel. Ayant repris mon chemin par Evreux, où je couchai la premiere nuit, j'arrivai le lendemain pour dîner, à Passy, qui en est éloigné de cinq ou six lieues. Je fus surpris, en entrant dans ce Bourg, d'y voir tous les Habitans en allarme. Ils se précipitoient de leurs Maisons, pour courir en foule à la porte d'une mauvaise Hôtellerie, devant laquelle étoient deux chariots couverts. Les chevaux qui étoient encore attelés, & qui paroissoient fumans de fatigue & de chaleur, marquoient que ces deux voitures ne faisoient qu'arriver. Je m'arrêtai un moment, pour m'informer d'où venoit le tumulte ; mais je tirai peu d'éclaircissement d'une populace curieuse, qui ne faisoit nulle attention à mes demandes, & qui s'avançoit toujours vers l'Hôtellerie, en se poussant avec beaucoup de confusion. Enfin un Archer, revêtu d'une bandouliere & le mouquet sur l'épaule, ayant paru à la porte, je lui fis signe de la main de venir à moi. Je le priai de m'apprendre le sujet de ce désordre. Ce n'est rien, Monsieur, me dit-il : c'est une douzaine de Filles de joye, que je conduis avec mes Compagnons, jusqu'au Havre-de-Grace, où



nous les ferons embarquer pour l'Amérique. Il y en a quelques-unes de jolies, & c'est apparemment ce qui excite la curiosité de ces bons Payfans. J'aurois passé, après cette explication, si je n'eusse été arrêté par les exclamations d'une vieille femme, qui sortoit de l'Hôtellerie en joignant les mains, & criant que c'étoit une chose barbare, une chose qui faisoit horreur & compassion. De quoi s'agit-il donc, lui dis-je ? Ah ! Monsieur, entrez, répondit-elle, & voyez si ce spectacle n'est pas capable de fendre le cœur ? La curiosité me fit descendre de mon cheval, que je laissai à mon palfrenier. J'entrai avec peine, en perçant la foule, & je vis en effet quelque chose d'assez touchant. Parmi les douze Filles, qui étoient enchaînées six à six par le milieu du corps, il y en avoit une dont l'air & la figure étoient si peu conformes à sa condition, qu'en tout autre état je l'eusse prise pour une personne du premier rang. Sa tristesse & la saleté de son linge & de ses habits l'enlaidissoient si peu, que sa vue m'inspira du respect & de la pitié. Elle tâchoit néanmoins de se tourner, autant que sa chaîne pouvoit le permettre, pour dérober son visage aux yeux des spectateurs. L'effort qu'elle faisoit pour se cacher étoit si naturel, qu'il paroissoit venir d'un sentiment de modestie. Comme les six Gardes, qui accompagnoient cette malheureuse bande, étoient aussi

dans la chambre, je pris le Chef en particulier, & je lui demandai quelques lumieres sur le fort de cette belle Fille. Il ne put m'en donner que de fort générales. Nous l'avons tirée de l'Hôpital, me dit-il, par ordre de M. le Lieutenant Général de Police. Il n'y a pas d'apparence qu'elle y eût été renfermée pour ses bonnes actions. Je l'ai interrogée plusieurs fois sur la route : elle s'obstine à ne me rien répondre. Mais quoique je n'aye pas reçu ordre de la ménager plus que les autres, je ne laisse pas d'avoir quelques égards pour elle ; parce qu'il me semble qu'elle vaut un peu mieux que ses Compagnes. Voilà un jeune homme, ajoûta l'Archer, qui pourroit vous instruire mieux que moi sur la cause de sa disgrâce. Il l'a suivie depuis Paris, sans cesser presque un moment de pleurer. Il faut que ce soit son Frere ou son Amant. Je me tournai vers le coin de la chambre, où ce jeune homme étoit assis. Il paroissoit enseveli dans une rêverie profonde. Je n'ai jamais vû de plus vive image de la douleur. Il étoit mis fort simplement ; mais on distingue, au premier coup d'œil, un homme qui a de la naissance & de l'éducation. Je m'approchai de lui. Il se leva ; & je découvris dans ses yeux, dans sa figure, & dans tous ses mouvemens, un air si fin & si noble, que je me sentis porté naturellement à lui vouloir du bien. Que je ne vous trouble point,

lui dis-je en m'asseyant près de lui. Voulez-vous bien satisfaire la curiosité que j'ai de connoître cette belle personne, qui ne me paroît point faite pour le triste état où je la vois ? Il me répondit honnêtement qu'il ne pouvoit m'apprendre qui elle étoit, sans se faire connoître lui-même, & qu'il avoit de fortes raisons pour souhaiter de demeurer inconnu. Je puis vous dire néanmoins, ce que ces Misérables n'ignoient point, continua-t'il en montrant les Archers; c'est que je l'aime avec une passion si violente, qu'elle me rend le plus infortuné de tous les hommes. J'ai tout employé, à Paris, pour obtenir sa liberté. Les sollicitations, l'adresse & la force m'ont été inutiles; j'ai pris le parti de la fuivre, dût-elle aller au bout du monde. Je m'embarquerai avec elle. Je passerai en Amérique. Mais, ce qui est de la dernière inhumanité, ces lâches Coquins, ajouta-t'il en parlant des Archers, ne veulent pas me permettre d'approcher d'elle. Mon dessein étoit de les attaquer ouvertement, à quelques lieues de Paris. Je m'étois associé quatre hommes, qui m'avoient promis leur secours pour une somme considérable. Les traîtres m'ont laissé seul aux mains, & sont partis avec mon argent. L'impossibilité de réussir par la force m'a fait mettre les armes bas. J'ai proposé aux Archers de me permettre du moins de les fuivre, en leur offrant de les récompenser. Le désir

du gain les y a fait consentir. Ils ont voulu être payés, chaque fois qu'ils m'ont accordé la liberté de parler à ma Maîtresse. Ma bourse s'est épuisée en peu de temps ; & maintenant que je suis sans un sou, ils ont la barbarie de me repousser brutalement, lorsque je fais un pas vers elle. Il n'y a qu'un instant, qu'ayant osé m'en approcher malgré leurs menaces, ils ont eu l'insolence de lever contre moi le bout du fusil. Je suis obligé, pour satisfaire leur avarice & pour me mettre en état de continuer la route à pied, de vendre ici un mauvais cheval qui m'a servi jusqu'à présent de monture.

Quoiqu'il parût faire assez tranquillement ce récit, il laissa tomber quelques larmes en le finissant. Cette aventure me parut des plus extraordinaires & des plus touchantes. Je ne vous presse pas, lui dis-je, de me découvrir le secret de vos affaires ; mais si je puis vous être utile à quelque chose, je m'offre volontiers à vous rendre service. Hélas ! reprit-il, je ne vois pas le moindre jour à l'espérance. Il faut que je me foudette à toute la rigueur de mon fort. J'irai en Amérique. J'y ferai du moins libre avec ce que j'aime. J'ai écrit à un de mes Amis, qui me fera tenir quelques secours au Havre-de-Grace. Je ne suis embarrassé que pour m'y conduire, & pour procurer à cette pauvre Créature, ajouta-t'il en regardant tristement sa Maîtresse,



quelque foulagement sur la route. Hé bien, lui dis-je, je vais finir votre embarras. Voici quelque argent que je vous prie d'accepter. Je suis fâché de ne pouvoir vous servir autrement. Je lui donnai quatre louis d'or, sans que les Gardes s'en aperçussent ; car je jugeois bien que s'ils lui sçavoient cette somme, ils lui vendroient plus chèrement leurs secours. Il me vint même à l'esprit de faire marché avec eux, pour obtenir au jeune Amant la liberté de parler continuellement à sa Maîtresse jusqu'au Havre. Je fis signe au Chef de s'approcher, & je lui en fis la proposition. Il en parut honteux, malgré son effronterie. Ce n'est pas, Monsieur, répondit-il d'un air embarrassé, que nous refusions de le laisser parler à cette Fille ; mais il voudroit être sans cesse auprès d'elle ; cela nous est incommode ; il est bien juste qu'il paye pour l'incommodité. Voyons donc, lui dis-je, ce qu'il faudroit pour vous empêcher de la fentir. Il eut l'audace de me demander deux louis. Je les lui donnai sur le champ : mais prenez garde, lui dis-je, qu'il ne vous échape quelque friponnerie ; car je vais laisser mon adresse à ce jeune homme, afin qu'il puisse m'en informer, & comptez que j'aurai le pouvoir de vous faire punir. Il m'en coûta six louis d'or. La bonne grace & la vive reconnaissance avec laquelle ce jeune Inconnu me remercia, acheverent de me persuader qu'il

étoit né quelque chose, & qu'il méritoit ma libéralité. Je dis quelques mots à sa Maîtresse, avant que de sortir. Elle me répondit avec une modestie si douce & si charmante, que je ne pus m'empêcher de faire, en sortant, mille réflexions sur le caractère incompréhensible des femmes.

Etant retourné à ma Solitude, je ne fus point informé de la fuite de cette aventure. Il se passa près de deux ans, qui me la firent oublier tout-à-fait ; jusqu'à ce que le hazard me fit renaître l'occasion d'en apprendre à fond toutes les circonstances. J'arrivois de Londres à Calais, avec le Marquis de... mon Eleve. Nous logeâmes, si je m'en souviens bien, au Lion d'or, où quelques raisons nous obligèrent de passer le jour entier & la nuit suivante. En marchant l'après midi dans les rues, je crus appercevoir ce même jeune homme, dont j'avois fait la rencontre à Paffy. Il étoit en fort mauvais équipage, & beaucoup plus pâle que je ne l'avois vu la première fois. Il portoit sur le bras un vieux porte-manteau, ne faisant qu'arriver dans la Ville. Cependant, comme il avoit la physionomie trop belle pour n'être pas reconnu facilement, je le remis aussi-tôt. Il faut, dis-je au Marquis, que nous abordions ce jeune homme. Sa joye fut plus vive que toute expression, lorsqu'il m'eut remis à son tour. Ah ! Monsieur, s'écria-t'il en me baissant la main, je puis donc

encore une fois vous marquer mon immortelle reconnoissance. Je lui demandai d'où il venoit. Il me répondit qu'il arrivoit, par mer, du Havre-de-Grace, où il étoit revenu de l'Amérique peu auparavant. Vous ne me paroissez pas fort bien en argent, lui dis-je ; allez-vous-en au Lion d'or où je suis logé, je vous rejoindrai dans un moment. J'y retournai en effet, plein d'impatience d'apprendre le détail de son infortune & les circonstances de son voyage d'Amérique. Je lui fis mille caresses, & j'ordonnai qu'on ne le laissât manquer de rien. Il n'attendit point que je le pressasse de me raconter l'histoire de sa vie. Monsieur, me dit-il, vous en usez si noblement avec moi, que je me reprocherois comme une basse ingratitude, d'avoir quelque chose de réservé pour vous. Je veux vous apprendre, non-seulement mes malheurs & mes peines, mais encore mes desordres & mes plus honteuses foiblesses. Je suis sûr qu'en me condamnant, vous ne pourrez pas vous empêcher de me plaindre.

Je dois avertir ici le Lecteur que j'écrivis son histoire presque aussitôt après l'avoir entendue, & qu'on peut s'assurer par conséquent que rien n'est plus exact & plus fidèle que cette narration. Je dis fidèle jusques dans la relation des réflexions & des sentimens, que le jeune Aventurier exprimoit de la meilleure grace du monde.



Voici donc son récit, auquel je ne mêlerai, jusqu'à la fin, rien qui ne soit de lui.

J'avois dix-sept ans, & j'achevois mes études de Philosophie à Amiens, où mes Parens, qui font d'une des meilleures Maisons de P... m'avoient envoyé. Je menois une vie si sage & si réglée, que mes maîtres me propofoient pour l'exemple du College. Non que je fisse des efforts extraordinaires pour mériter cet éloge ; mais j'ai l'humeur naturellement douce & tranquille : je m'appliquois à l'étude par inclination, & l'on me comptoit pour des vertus quelques marques d'averfion naturelle pour le vice. Ma naissance, le succès de mes études, & quelques agrémens extérieurs m'avoient fait connoître & estimer de tous les honnêtes-gens de la Ville. J'achevai mes exercices publics avec une approbation si générale, que Monsieur l'Evêque, qui y affiftoit, me propofa d'entrer dans l'Etat Ecclésiastique, où je ne manquerois pas, difoit-il, de m'attirer plus de distinction que dans l'Ordre de Malte, auquel mes Parens me destinoient. Ils me faisoient déjà porter la Croix, avec le nom de Chevalier des Grioux. Les vacances arrivant, je me préparois à retourner chez mon Pere, qui m'avoit promis de m'envoyer bientôt à l'Académie. Mon seul regret, en quittant Amiens, étoit d'y laisser un Ami, avec lequel j'avois toujours été tendrement uni. Il

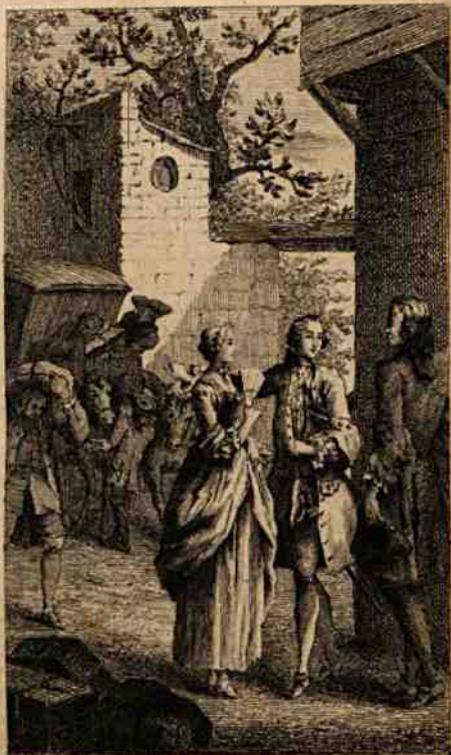


étoit de quelques années plus âgé que moi. Nous avons été élevés ensemble ; mais le bien de sa Maison étant des plus médiocres, il étoit obligé de prendre l'Etat Ecclésiastique, & de demeurer à Amiens après moi, pour y faire les études qui conviennent à cette profession. Il avoit mille bonnes qualités. Vous le connoîtrez par les meilleures, dans la fuite de mon histoire, & surtout par un zèle & une générosité en amitié, qui surpassent les plus célèbres exemples de l'Antiquité. Si j'eusse alors suivi ses conseils, j'aurois toujours été sage & heureux. Si j'aurois du moins profité de ses reproches dans le précipice où mes passions m'ont entraîné, j'aurois sauvé quelque chose du naufrage de ma fortune & de ma réputation. Mais il n'a point recueilli d'autre fruit de ses soins, que le chagrin de les voir inutiles, & quelquefois durement récompensés, par un ingrat qui s'en offensoit & qui les traitoit d'importunités.

J'avois marqué le tems de mon départ d'Amiens. Hélas ! que ne le marquois-je un jour plus tôt ! j'aurois porté chez mon Pere toute mon innocence. La veille même de celui que je devois quitter cette ville, étant à me promener avec mon ami, qui s'appeloit Tiberge, nous vîmes arriver le Coche d'Arras, & nous le suivîmes jusqu'à l'Hôtellerie où ces voitures descendent. Nous n'avions pas d'autre motif que la curio-



fité. Il en fortit quelques femmes, qui se retirent aussi-tôt. Mais il en resta une, fort jeune, qui s'arrêta seule dans la cour, pendant qu'un homme d'un âge avancé, qui paroissoit lui servir de conducteur, s'empressoit pour faire tirer son équipage des paniers. Elle me parut si charmante, que moi, qui n'avois jamais pensé à la différence des sexes, ni regardé une fille avec un peu d'attention ; moi, dis-je, dont tout le monde admiroit la sagesse & la retenue, je me trouvai enflammé tout d'un coup jusqu'au transport. J'avois le défaut d'être excessivement timide & facile à déconcerter ; mais loin d'être arrêté alors par cette foiblesse, je m'avançai vers la maîtresse de mon cœur. Quoiqu'elle fût encore moins âgée que moi, elle reçut mes politesses, sans paroître embarrassée. Je lui demandai ce qui l'amenoit à Amiens, & si elle y avoit quelques personnes de connoissance. Elle me répondit ingénument, qu'elle y étoit envoyée par ses Parens, pour être Religieuse. L'amour me rendoit déjà si éclairé, depuis un moment qu'il étoit dans mon cœur, que je regardai ce dessein comme un coup mortel pour mes desirs. Je lui parlai d'une manière, qui lui fit comprendre mes sentimens ; car elle étoit bien plus expérimentée que moi : c'étoit malgré elle qu'on l'envoyoit au Couvent, pour arrêter sans doute son penchant au plaisir, qui s'étoit déjà déclaré, & qui



L. Monsies sc.

Imp. A. Salmon



DEPARTMENT OF THE INTERIOR
BUREAU OF LAND MANAGEMENT
WASHINGTON, D. C.

1. The purpose of this report is to provide a detailed description of the land area described in the title of this report. The information contained herein is based on a field inspection of the land area on or about the date indicated in the title of this report.

2. The land area described in the title of this report is situated in the State of California, County of [County Name], and is more particularly described in the title of this report.

3. The land area described in the title of this report is situated in the State of California, County of [County Name], and is more particularly described in the title of this report.

4. The land area described in the title of this report is situated in the State of California, County of [County Name], and is more particularly described in the title of this report.

5. The land area described in the title of this report is situated in the State of California, County of [County Name], and is more particularly described in the title of this report.

6. The land area described in the title of this report is situated in the State of California, County of [County Name], and is more particularly described in the title of this report.

7. The land area described in the title of this report is situated in the State of California, County of [County Name], and is more particularly described in the title of this report.

8. The land area described in the title of this report is situated in the State of California, County of [County Name], and is more particularly described in the title of this report.

9. The land area described in the title of this report is situated in the State of California, County of [County Name], and is more particularly described in the title of this report.

10. The land area described in the title of this report is situated in the State of California, County of [County Name], and is more particularly described in the title of this report.

11. The land area described in the title of this report is situated in the State of California, County of [County Name], and is more particularly described in the title of this report.

12. The land area described in the title of this report is situated in the State of California, County of [County Name], and is more particularly described in the title of this report.

13. The land area described in the title of this report is situated in the State of California, County of [County Name], and is more particularly described in the title of this report.



a causé dans la fuite tous ses malheurs & les miens. Je combattis la cruelle intention de ses Parens, par toutes les raisons que mon amour naissant & mon éloquence scolastique purent me suggérer. Elle n'affecta, ni rigueur, ni dédain. Elle me dit, après un moment de silence, qu'elle ne prévoyoit que trop qu'elle alloit être malheureuse ; mais que c'étoit apparemment la volonté du Ciel, puisqu'il ne lui laissoit nul moyen de l'éviter. La douceur de ses regards, un air charmant de tristesse en prononçant ces paroles, ou plutôt l'ascendant de ma destinée, qui m'entraînoit à ma perte, ne me permirent pas de balancer un moment sur ma réponse. Je l'assurai que si elle vouloit faire quelque fond sur mon honneur, & sur la tendresse infinie qu'elle m'inspireroit déjà, j'employerois ma vie pour la délivrer de la tyrannie de ses Parens, & pour la rendre heureuse. Je me suis étonné mille fois, en y réfléchissant, d'où me venoit alors tant de hardiesse & de facilité à m'exprimer ; mais on ne feroit pas une Divinité de l'Amour, s'il n'operoit souvent des prodiges. J'ajoutai mille choses pressantes. Ma belle Inconnue sçavoit bien qu'on n'est point trompeur à mon âge : elle me confessa que si je voyois quelque jour à la pouvoir mettre en liberté, elle croiroit m'être redevable de quelque chose de plus cher que la vie. Je lui répétai que j'étois prêt à tout entreprendre ;

mais n'ayant point assez d'expérience pour imaginer tout d'un coup les moyens de la servir, je m'en tenois à cette assurance générale, qui ne pouvoit être d'un grand secours pour elle & pour moi. Son vieil Argus étant venu nous rejoindre, mes espérances alloient échouer, si elle n'eût eu assez d'esprit pour suppléer à la stérilité du mien. Je fus surpris, à l'arrivée de son Conducteur, qu'elle m'appela son cousin, & que sans paroître deconcertée le moins du monde, elle me dit que puisqu'elle étoit assez heureuse pour me rencontrer à Amiens, elle remettoit au lendemain son entrée dans le Couvent, afin de se procurer le plaisir de souper avec moi. J'entraï fort bien dans le sens de cette ruse : je lui proposai de se loger dans une Hôtellerie, dont le Maître, qui s'étoit établi à Amiens, après avoir été longtemps Cocher de mon Pere, étoit dévoué entièrement à mes ordres. Je l'y conduisis moi-même, tandis que le vieux Conducteur paroissoit un peu murmurer, & que mon ami Tiberge, qui ne comprenoit rien à cette scène, me suivoit sans prononcer une parole. Il n'avoit point entendu notre entretien. Il étoit demeuré à se promener dans la cour, pendant que je parlois d'amour à ma belle Maîtresse. Comme je redoutois sa fagesse, je me défis de lui par une commission, dont je le priai de se charger. Ainsi j'eus le plaisir, en arrivant à l'Auberge, d'entretenir seul la



Souveraine de mon cœur. Je reconnus bientôt que j'étois moins enfant que je ne le croyois. Mon cœur s'ouvrit à mille sentimens de plaisir, dont je n'avois jamais eu l'idée. Une douce chaleur se répandit dans toutes mes veines. J'étois dans une espece de transport, qui m'ôta pour quelque tems la liberté de la voix, & qui ne s'exprimoit que par mes yeux. M^{lle} Manon Lescaut, c'est ainsi qu'elle me dit qu'on la nommoit, parut fort satisfaite de cet effet de ses charmes. Je crus appercevoir qu'elle n'étoit pas moins émue que moi. Elle me confessa qu'elle me trouvoit aimable, & qu'elle feroit ravie de m'avoir obligation de sa liberté. Elle voulut sçavoir qui j'étois, & cette connoissance augmenta son affection ; parce qu'étant d'une naissance commune, elle se trouva flatée d'avoir fait la conquête d'un Amant tel que moi. Nous nous entretenmes des moyens d'être l'un à l'autre. Après quantité de réflexions, nous ne trouvâmes point d'autre voye que celle de la fuite. Il falloit tromper la vigilance du Conducteur, qui étoit un homme à ménager, quoiqu'il ne fût qu'un domestique. Nous réglâmes que je ferois préparer pendant la nuit une chaise de poste, & que je reviendrois de grand matin à l'Auberge, avant qu'il fût éveillé ; que nous nous déroberions secretement, & que nous irions droit à Paris, où nous nous ferions marier en arrivant. J'avois



environ cinquante écus, qui étoient le fruit de mes petites épargnes ; elle en avoit à peu près le double. Nous nous imaginâmes, comme des enfans fans expérience, que cette somme ne finiroit jamais, & nous ne comptâmes pas moins sur le succès de nos autres mesures.

Après avoir soupé, avec plus de satisfaction que je n'en avois jamais ressentie, je me retirai pour executer notre projet. Mes arrangemens furent d'autant plus faciles, qu'ayant eu dessein de retourner le lendemain chez mon Pere, mon petit équipage étoit déjà préparé. Je n'eus donc nulle peine à faire transporter ma malle, & à faire tenir une chaise prête pour cinq heures du matin, qui étoient le temps où les portes de la Ville devoient être ouvertes ; mais je trouvai un obstacle dont je ne me défois point, & qui faillit de rompre entièrement mon dessein.

Tiberge, quoiqu'âgé seulement de trois ans plus que moi, étoit un garçon d'un sens mûr, & d'une conduite fort réglée. Il m'aimoit avec une tendresse extraordinaire. La vûe d'une aussi jolie Fille que Mademoiselle Manon, mon empressement à la conduire, & le soin que j'avois eu de me défaire de lui en l'éloignant, lui firent naître quelques soupçons de mon amour. Il n'avoit osé revenir à l'Auberge où il m'avoit laissé, de peur de m'offenser par son retour ; mais il étoit allé m'attendre à mon logis, où je le trou-

vai en arrivant, quoiqu'il fût dix heures du soir. Sa présence me chagrina. Il s'aperçut facilement de la contrainte qu'elle me caufoit. Je fuis sûr, me dit-il fans déguifement, que vous méditez quelque deffein que vous me voulez cacher ; je le vois à votre air. Je lui répondis affez brusquement que je n'étois pas obligé de lui rendre compte de tous mes deffeins. Non, reprit-il ; mais vous m'avez toujours traité en Ami, & cette qualité fuppose un peu de confiance & d'ouverture. Il me pressa fi fort & fi long-tems de lui découvrir mon secret, que n'ayant jamais eu de réserve avec lui, je lui fis l'entiere confiance de ma passion. Il la reçut avec une apparence de mécontentement qui me fit frémir. Je me repentis surtout de l'indiscrétion, avec laquelle je lui avois découvert le deffein de ma fuite. Il me dit qu'il étoit trop parfaitement mon Ami, pour ne pas s'y opposer de tout son pouvoir ; qu'il vouloit me représenter d'abord tout ce qu'il croyoit capable de m'en détourner ; mais que si je ne renonçois pas ensuite à cette misérable résolution, il avertiroit des personnes qui pourroient l'arrêter à coup sûr. Il me tint là-dessus un discours sérieux, qui dura plus d'un quart-d'heure, & qui finit encore par la menace de me dénoncer, si je ne lui donnois ma parole de me conduire avec plus de sagesse & de raifon. J'étois au défefpoir de m'être trahi

fi mal-à-propos. Cependant, l'Amour m'ayant ouvert extrêmement l'esprit depuis deux ou trois heures, je fis attention que je ne lui avois pas découvert que mon dessein devoit s'exécuter le lendemain, & je résolus de le tromper à la faveur d'une équivoque. Tiberge, lui dis-je, j'ai cru jusqu'à présent que vous étiez mon Ami, & j'ai voulu vous éprouver par cette confiance. Il est vrai que j'aime, je ne vous ai pas trompé ; mais pour ce qui regarde ma fuite, ce n'est point une entreprise à former au hasard. Venez me prendre demain à neuf heures ; je vous ferai voir, s'il se peut, ma Maîtresse, & vous jugerez si elle mérite que je fasse cette démarche pour elle. Il me laissa seul, après mille protestations d'amitié. J'employai la nuit à mettre ordre à mes affaires, & m'étant rendu à l'Hôtellerie de Mademoiselle Manon, vers la pointe du jour, je la trouvai qui m'attendoit. Elle étoit à sa fenêtre, qui donnoit sur la rue ; de sorte que m'ayant aperçu, elle vint m'ouvrir elle-même. Nous sortîmes sans bruit. Elle n'avoit point d'autre équipage que son linge, dont je me chargeai moi-même. La chaise étoit en état de partir ; nous nous éloignâmes aussi-tôt de la Ville. Je rapporterai dans la suite quelle fut la conduite de Tiberge, lorsqu'il s'aperçut que je l'avois trompé. Son zèle n'en devint pas moins ardent. Vous verrez à quel excès il le porta, & combien je devois verfer de



larmes, en songeant quelle en a toujours été la récompense.

Nous nous hâtâmes tellement d'avancer, que nous arrivâmes à Saint-Denis avant la nuit. J'avois couru à cheval, à côté de la chaise, ce qui ne nous avoit guères permis de nous entretenir qu'en changeant de chevaux ; mais lorsque nous nous vîmes si proche de Paris, c'est-à-dire, presque en sûreté, nous prîmes le temps de nous rafraîchir, n'ayant rien mangé depuis notre départ d'Amiens. Quelque passionné que je fusse pour Manon, elle sut me persuader qu'elle ne l'étoit pas moins pour moi. Nous étions si peu réservés dans nos caresses, que nous n'avions pas la patience d'attendre que nous fussions seuls. Nos postillons & nos Hôtes nous regardoient avec admiration ; & je remarquois qu'ils étoient surpris de voir deux enfans de notre âge, qui paroissent s'aimer jusqu'à la fureur. Nos projets de mariage furent oubliés à Saint-Denis ; nous fraudâmes les droits de l'Eglise, & nous nous trouvâmes époux sans y avoir fait réflexion. Il est sûr que du naturel tendre & constant dont je suis, j'étois heureux pour toute ma vie, si Manon m'eût été fidèle. Plus je la connoissois, plus je découvrois en elle de nouvelles qualités aimables. Son esprit, son cœur, sa douceur & sa beauté, formoient une chaîne si forte & si char-

mante, que j'aurois mis tout mon bonheur à n'en sortir jamais. Terrible changement ! Ce qui fait mon défefpoir a pû faire ma félicité. Je me trouve le plus malheureux de tous les hommes, par cette même conftance, dont je devois attendre le plus doux de tous les forts, & les plus parfaites récompensés de l'Amour.

Nous prîmes un appartement meublé à Paris. Ce fut dans la rue V..., & pour mon malheur auprès de la Maifon de M. de B..... célèbre Fermier Général. Trois femaines se pafferent, pendant lesquelles j'avois été fi rempli de ma paffion, que j'avois peu fongé à ma famille, & au chagrin que mon Pere avoit dû ressentir de mon abfence. Cependant, comme la débauche n'avoit nulle part à ma conduite, & que Manon fe comportoit auffi avec beaucoup de retenue, la tranquillité où nous vivions fervit à me faire rappeler peu-à-peu l'idée de mon devoir. Je réfolus de me reconcilier, s'il étoit poffible, avec mon Pere. Ma Maîtrefle étoit fi aimable, que je ne doutai point qu'elle ne pût lui plaire, fi je trouvois moyen de lui faire connoître fa fageffe & fon mérite : en un mot, je me flattai d'obtenir de lui la liberté de l'époufer, ayant été defabufé de l'efpérance de le pouvoir fans fon confentement. Je communiquai ce projet à Manon ; & je lui fis entendre qu'oultre les motifs de l'amour & du devoir, celui de

la nécessité pouvoit y entrer aussi pour quelque chose, car nos fonds étoient extrêmement altérés, & je commençois à revenir de l'opinion qu'ils étoient inépuisables. Manon reçut froidement cette proposition. Cependant, les difficultés qu'elle y opposa n'étant prises que de sa tendresse même, & de la crainte de me perdre, si mon Pere n'entroit point dans notre dessein, après avoir connu le lieu de notre retraite, je n'eus pas le moindre soupçon du coup cruel qu'on se préparoit à me porter. A l'objection de la nécessité, elle répondit qu'il nous restoit encore de quoi vivre quelques semaines, & qu'elle trouveroit après cela des ressources dans l'affection de quelques Parens, à qui elle écrivoit en Province. Elle adoucit son refus par des caresses si tendres & si passionnées, que moi qui ne vivois que dans elle, & qui n'avois pas la moindre défiance de son cœur, j'applaudis à toutes ses réponses & à toutes ses résolutions. Je lui avois laissé la disposition de notre bourse & le soin de payer notre dépense ordinaire. Je m'aperçus, peu après, que notre table étoit mieux servie, & qu'elle s'étoit donné quelques ajustemens d'un prix considérable. Comme je n'ignorois pas qu'il devoit nous rester à peine douze ou quinze pistoles, je lui marquai mon étonnement de cette augmentation apparente de notre opulence. Elle me pria, en riant,

d'être fans embarras. Ne vous ai-je pas promis, me dit-elle, que je trouverois des reffources? Je l'aimois avec trop de simplicité pour m'allarmer facilement.

Un jour que j'étois forti l'après-midi, & que je l'avois avertie que je ferois dehors plus long-tems qu'à l'ordinaire, je fus étonné qu'à mon retour, on me fit attendre deux ou trois minutes à la porte. Nous n'étions servis que par une petite Fille, qui étoit à peu près de notre âge. Etant venue m'ouvrir, je lui demandai pourquoi elle avoit tardé si long-tems? Elle me répondit, d'un air embarrassé, qu'elle ne m'avoit point entendu frapper. Je n'avois frappé qu'une fois; je lui dis : mais si vous ne m'avez pas entendu, pourquoi êtes-vous donc venue m'ouvrir? Cette question la déconcerta si fort, que n'ayant point assez de préférence d'esprit pour y répondre, elle se mit à pleurer, en assurant que ce n'étoit point sa faute, & que Madame lui avoit défendu d'ouvrir la porte jusqu'à ce que M. de B... fût forti par l'autre escalier, qui répondoit au cabinet. Je demeurai si confus, que je n'eus point la force d'entrer dans l'appartement. Je pris le parti de descendre, sous prétexte d'une affaire, & j'ordonnai à cet enfant de dire à sa Maîtresse que je retournerois dans le moment, mais de ne pas faire connaître qu'elle m'eût parlé de M. de B...



Ma conternation fut si grande, que je versois des larmes en descendant l'escalier, sans sçavoir encore de quel sentiment elles partoient. J'entrai dans le premier Caffé; & m'y étant assis près d'une table, j'appuyai la tête sur mes deux mains, pour y développer ce qui se passoit dans mon cœur. Je n'osois rappeler ce que je venois d'entendre. Je voulois le considérer comme une illusion; & je fus prêt deux ou trois fois de retourner au logis, sans marquer que j'y eusse fait attention. Il me paroissoit si impossible que Manon m'eût trahi, que je craignois de lui faire injure en la soupçonnant. Je l'adorois, cela étoit sûr; je ne lui avois pas donné plus de preuves d'amour, que je n'en avois reçu d'elle; pourquoi l'aurois-je accusée d'être moins sincère & moins constante que moi? Quelle raison auroit-elle eu de me tromper? Il n'y avoit que trois heures qu'elle m'avoit accablé de ses plus tendres caresses, & qu'elle avoit reçu les miennes avec transport; je ne connoissois pas mieux mon cœur que le sien. Non, non, repris-je, il n'est pas possible que Manon me trahisse. Elle n'ignore pas que je ne vis que pour elle. Elle sçait trop bien que je l'adore. Ce n'est pas là un sujet de me hair.

Cependant la visite & la sortie furtive de M. de B.... me cautoient de l'embarras. Je rappellois aussi les petites acquisitions de Manon,



qui me sembloient surpasser nos richesses présentes. Cela paraissoit sentir les libéralités d'un nouvel Amant. Et cette confiance, qu'elle m'avoit marquée pour des ressources qui m'étoient inconnues ; j'avois peine à donner à tant d'énigmes un sens aussi favorable que mon cœur le fouhaitoit. D'un autre côté, je ne l'avois presque pas perdue de vue, depuis que nous étions à Paris. Occupations, promenades, divertissemens, nous avions toujours été l'un à côté de l'autre : mon Dieu ! un instant de séparation nous auroit trop affligés. Il falloit nous dire sans cesse que nous nous aimions ; nous serions morts d'inquiétude sans cela. Je ne pouvois donc m'imaginer presque un seul moment, où Manon pût s'être occupée d'un autre que moi. A la fin, je crus avoir trouvé le dénouement de ce mystère. M. de B...., dis-je en moi-même, est un homme qui fait de grosses affaires, & qui a de grandes relations ; les Parens de Manon se feront servis de cet homme, pour lui faire tenir quelque argent. Elle en a peut-être déjà reçu de lui ; il est venu aujourd'hui lui en apporter encore. Elle s'est fait sans doute un jeu de me le cacher, pour me surprendre agréablement. Peut-être m'en auroit-elle parlé, si j'étois rentré à l'ordinaire, au lieu de venir ici m'affliger. Elle ne me le cachera pas du moins, lorsque je lui en parlerai moi-même.



Je me remplis si fortement de cette opinion, qu'elle eut la force de diminuer beaucoup ma tristesse. Je retournai sur le champ au logis. J'embrassai Manon avec ma tendresse ordinaire. Elle me reçut fort bien. J'étois tenté d'abord de lui découvrir mes conjectures, que je regardois plus que jamais comme certaines ; je me retins, dans l'esperance qu'il lui arriveroit peut-être de me prévenir, en m'apprenant tout ce qui s'étoit passé. On nous servit à souper. Je me mis à table d'un air fort gai ; mais à la lumiere de la chandelle, qui étoit entre elle & moi, je crus appercevoir de la tristesse sur le visage & dans les yeux de ma chere Maîtresse. Cette pensée m'en inspira aussi. Je remarquai que ses regards s'attachoient sur moi, d'une autre façon qu'ils n'avoient accoutumé. Je ne pouvois démêler si c'étoit de l'amour, ou de la compassion ; quoiqu'il me parût que c'étoit un sentiment doux & languissant. Je la regardai avec la même attention ; & peut-être n'avoit-elle pas moins de peine à juger de la situation de mon cœur par mes regards. Nous ne pensions, ni à parler, ni à manger. Enfin, je vis tomber des larmes de ses beaux yeux : perfides larmes ! Ah ! Dieux ! m'écriai-je, vous pleurez, ma chere Manon : vous êtes affligée jusqu'à pleurer, & vous ne me dites pas un seul mot de vos peines. Elle ne me répondit que par quelques soupirs, qui



augmenterent mon inquiétude. Je me levai en tremblant ; je la conjurai, avec tous les emprefemens de l'Amour, de me découvrir le fujet de ses pleurs ; j'en versai moi-même, en essuyant les siens ; j'étois plus mort que viv. Un Barbare auroit été attendri des témoignages de ma douleur & de ma crainte. Dans le tems que j'étois ainsi tout occupé d'elle, j'entendis le bruit de plusieurs personnes, qui montoient l'escalier. On frappa doucement à la porte. Manon me donna un baiser ; & s'échappant de mes bras, elle entra rapidement dans le cabinet, qu'elle ferma aussitôt sur elle. Je me figurai qu'étant un peu en désordre, elle vouloit se cacher aux yeux des Etrangers qui avoient frappé. J'allai leur ouvrir moi-même. A peine avois-je ouvert, que je me vis saisir par trois hommes, que je reconnus pour les Laquais de mon Pere. Ils ne me firent point de violence ; mais, deux d'entr'eux m'ayant pris par les bras, le troisième visita mes poches, dont il tira un petit couteau, qui étoit le seul fer que j'eusse sur moi. Ils me demanderent pardon de la nécessité où ils étoient de me manquer de respect ; ils me dirent naturellement qu'ils agissoient par l'ordre de mon Pere, & que mon Frere aîné m'attendoit en bas, dans un carrosse. J'étois si troublé, que je me laissai conduire, sans résister & sans répondre. Mon Frere étoit effectivement



m'attendre. On me mit dans le carosse, auprès de lui; & le cocher, qui avoit ses ordres, nous conduisit grand train jusqu'à Saint-Denis. Mon Frere m'embrassa tendrement; mais il ne me parla point; de sorte que j'eus tout le loisir, dont j'avois besoin, pour rêver à mon infortune.

J'y trouvai d'abord tant d'obscurité, que je ne voyois pas de jour à la moindre conjecture. J'étois trahi cruellement; mais par qui? Tiberge fut le premier qui me vint à l'esprit. Traître! disois-je, c'est fait de ta vie, si mes soupçons se trouvent justes. Cependant je fis réflexion qu'il ignoroit le lieu de ma demeure, & qu'on ne pouvoit par conséquent l'avoir appris de lui. Accuser Manon, c'est de quoi mon cœur n'osoit se rendre coupable. Cette tristesse extraordinaire, dont je l'avois vue comme accablée, ses larmes, le tendre baiser qu'elle m'avoit donné en se retirant, me paroissoient bien une énigme; mais je me sentoient porté à l'expliquer comme un pressentiment de notre malheur commun; & dans le tems que je me désespérois de l'accident qui m'arrachoit à elle, j'avois la crédulité de m'imaginer qu'elle étoit encore plus à plaindre que moi. Le résultat de ma méditation fut de me persuader, que j'avois été aperçu dans les rues de Paris, par quelques personnes de connoissance, qui en avoient donné

avis à mon Pere. Cette pensée me confola. Je comptois d'en être quitte pour des reproches, ou pour quelques mauvais traitemens, qu'il me faudroit effuier de l'autorité paternelle. Je résolus de les souffrir avec patience, & de promettre tout ce qu'on exigeroit de moi, pour me faciliter l'occasion de retourner plus promptement à Paris, & d'aller rendre la vie & la joie à ma chere Manon.

Nous arrivâmes, en peu de tems, à Saint-Denis. Mon frère, surpris de mon silence, s'imagina que c'étoit un effet de ma crainte. Il entreprit de me consoler, en m'assurant que je n'avois rien à redouter de la sévérité de mon Pere, pourvû que je fusse disposé à rentrer doucement dans le devoir, & à mériter l'affection qu'il avoit pour moi. Il me fit passer la nuit à Saint-Denis, avec la précaution de faire coucher les trois Laquais dans ma chambre. Ce qui me causa une peine sensible, fut de me voir dans la même Hôtellerie où je m'étois arrêté avec Manon, en venant d'Amiens à Paris. L'Hôte & les Domestiques me reconnurent, & devinerent en même tems la vérité de mon hiftoire. J'entendis dire à l'Hôte : Hà ! c'est ce joli Monsieur, qui passoit, il y a six semaines, avec une petite Demoiselle qu'il aimoit si fort. Qu'elle étoit charmante ! les pauvres Enfans, comme ils se careffoient ! Pardi, c'est dommage



qu'on les ait séparés. Je feignois de ne rien entendre, & je me laissois voir le moins qu'il m'étoit possible. Mon Frere avoit, à Saint-Denis, une chaise à deux, dans laquelle nous partîmes de grand matin ; & nous arrivâmes chez nous le lendemain au soir. Il vit mon Pere avant moi, pour le prévenir en ma faveur, en lui apprenant avec quelle douceur je m'étois laissé conduire ; de sorte que j'en fus reçu moins durement, que je ne m'y étois attendu. Il se contenta de me faire quelques reproches généraux, sur la faute que j'avois commise en m'absentant sans sa permission. Pour ce qui regardoit ma Maîtresse, il me dit que j'avois bien mérité ce qui venoit de m'arriver, en me livrant à une Inconnue ; qu'il avoit eu meilleure opinion de ma prudence ; mais qu'il espéroit que cette petite aventure me rendroit plus sage. Je ne pris ce discours, que dans le sens qui s'accordoit avec mes idées. Je remerciai mon Pere de la bonté qu'il avoit de me pardonner, & je lui promis de prendre une conduite plus sômmise & plus réglée. Je triomphois au fond du cœur : car de la maniere dont les choses s'arrangeoient, je ne doutois point que je n'eusse la liberté de me dérober de la maison, même avant la fin de la nuit.

On se mit à table pour souper ; on me railla



m'a écrit le lieu de ta demeure & le désordre où tu vivois, en me faisant entendre qu'il falloit main-forte pour s'affurer de toi. Il s'est offert de me faciliter les moyens de te saisir au collet ; & c'est par sa direction & celle de ta Maîtresse même, que ton Frere a trouvé le moment de te prendre sans verd. Félicite-toi maintenant de la durée de ton triomphe. Tu fçais vaincre assez rapidement, Chevalier ; mais tu ne fçais pas conserver tes conquêtes.

Je n'eus pas la force de soutenir plus longtemps un discours, dont chaque mot m'avoit percé le cœur. Je me levai de table, & je n'avois pas fait quatre pas pour fortir de la salle, que je tombai sur le plancher, sans sentiment & sans connoissance. On me les rappela, par de prompts secours. J'ouvris les yeux pour verser un torrent de pleurs, & la bouche pour proférer les plaintes les plus tristes & les plus touchantes. Mon Pere, qui m'a toujours aimé tendrement, s'employa avec toute son affection pour me consoler. Je l'écoutois, mais sans l'entendre. Je me jettai à ses genoux ; je le conjurai, en joignant les mains, de me laisser retourner à Paris, pour aller poignarder B... Non, disois-je, il n'a pas gagné le cœur de Manon ; il lui a fait violence ; il l'a séduite par un charme ou par un poison ; il l'a peut-être forcée brutalement. Manon m'aime. Ne le fçais-je pas bien ? Il l'aura me-



nacée, le poignard à la main, pour la contraindre de m'abandonner. Que n'aura-t-il pas fait pour me ravir une si charmante Maîtresse ! O Dieux ! Dieux ! seroit-il possible que Manon m'eût trahi & qu'elle eût cessé de m'aimer !

Comme je parlois toujours de retourner promptement à Paris, & que je me levois même à tous momens pour cela, mon Pere vit bien que dans le transport où j'étois, rien ne seroit capable de m'arrêter. Il me conduisit dans une chambre haute, où il laissa deux Domestiques avec moi, pour me garder à vûe. Je ne me possédois point. J'aurois donné mille vies, pour être seulement un quart d'heure à Paris. Je compris que m'étant déclaré si ouvertement, on ne me permettroit pas aisément de fortir de ma chambre. Je mesurai, des yeux, la hauteur des fenêtres. Ne voyant nulle possibilité de m'échapper par cette voie, je m'adressai doucement à mes deux Domestiques. Je m'engageai, par mille sermens, à faire un jour leur fortune, s'ils vouloient consentir à mon évafion. Je les pressai, je les caressai, je les menaçai ; mais cette tentative fut encore inutile. Je perdis alors toute espérance. Je résolus de mourir ; & je me jettai sur un lit, avec le dessein de ne le quitter qu'avec la vie. Je passai la nuit & le jour suivant, dans cette situation. Je refusai la nourriture qu'on m'apporta le lendemain. Mon Pere

vint me voir l'après midi. Il eut la bonté de flater mes peines, par les plus douces consolations. Il m'ordonna si absolument de manger quelque chose, que je le fis par respect pour ses ordres. Quelques jours se passerent, pendant lesquels je ne pris rien qu'en sa présence & pour lui obéir. Il continuoit toujours de m'apporter les raisons qui pouvoient me ramener au bon sens, & m'inspirer du mépris pour l'infidelle Manon. Il est certain que je ne l'estimois plus : comment aurois-je estimé la plus volage & la plus perfide de toutes les créatures ? Mais son image, les traits charmans que je portois au fond du cœur, y subsistoient toujours. Je me sentoient bien. Je puis mourir, disois-je ; je le devois même, après tant de honte & de douleur ; mais je souffrirois mille morts, sans pouvoir oublier l'ingrate Manon.

Mon Pere étoit surpris de me voir toujours si fortement touché. Il me connoissoit des principes d'honneur ; & ne pouvant douter que sa trahison ne me la fit mépriser, il s'imagina que ma constance venoit moins de cette passion en particulier, que d'un penchant général pour les femmes. Il s'attacha tellement à cette pensée, que ne consultant que sa tendre affection, il vint un jour m'en faire l'ouverture. Chevalier, me dit-il, j'ai eu dessein, jusqu'à présent, de te faire porter la Croix de Malte ; mais je vois

que tes inclinations ne font point tournées de ce côté-là. Tu aimes les jolies femmes. Je suis d'avis de t'en chercher une qui te plaise. Explique-moi naturellement ce que tu penfes là-dessus. Je lui répondis que je ne mettois plus de distinction entre les femmes, & qu'après le malheur qui venoit de m'arriver, je les détestois toutes également. Je t'en chercherai une, reprit mon Pere en fouriant, qui ressemblera à Manon, & qui sera plus fidelle. Ah ! si vous avez quelque bonté pour moi, lui dis-je, c'est elle qu'il me faut rendre. Soyez sûr, mon cher Pere, qu'elle ne m'a point trahi ; elle n'est pas capable d'une si noire & si cruelle lâcheté. C'est le perfide B... qui nous trompe, vous, elle & moi. Si vous sçaviez combien elle est tendre & sincere, si vous la connoissiez, vous l'aimeriez vous-même. Vous êtes un Enfant, repartit mon Pere. Comment pouvez-vous vous aveugler jusqu'à ce point, après ce que je vous ai raconté d'elle ? C'est elle-même, qui vous a livré à votre Frere. Vous devriez oublier jusqu'à son nom, & profiter si vous êtes sage, de l'indulgence que j'ai pour vous. Je reconnoissois trop clairement qu'il avoit raison. C'étoit un mouvement involontaire, qui me faisoit prendre ainsi le parti de mon Infidelle. Hélas ! repris-je, après un moment de silence, il n'est que trop vrai que je suis le malheureux objet de la plus lâche de

toutes les perfidies. Oui, continuai-je, en versant des larmes de dépit, je vois bien que je ne suis qu'un Enfant. Ma crédulité ne leur coûtoit guères à tromper. Mais je sçais bien ce que j'ai à faire pour me venger. Mon Pere voulut sçavoir quel étoit mon dessein. J'irai à Paris, lui dis-je, je mettrai le feu à la maison de B... & je le brûlerai tout vif avec la perfide Manon. Cet emportement fit rire mon Pere, & ne servit qu'à me faire garder étroitement dans ma prison.

J'y passai six mois entiers, pendant le premier desquels il y eut peu de changement dans mes dispositions. Tous mes sentimens n'étoient qu'une alternative perpétuelle de haine & d'amour, d'espérance ou de désespoir, selon l'idée sous laquelle Manon s'offroit à mon esprit. Tantôt je ne confidérois en elle que la plus aimable de toutes les filles, & je languissois du desir de la revoir : tantôt je n'y appercevois qu'une lâche & perfide Maîtresse, & je faisois mille sermens de ne la chercher que pour la punir. On me donna des Livres, qui servirent à rendre un peu de tranquillité à mon ame. Je relus tous mes Auteurs. J'acquis de nouvelles connoissances. Je repris un goût infini pour l'étude. Vous verrez de quelle utilité il me fut dans la fuite. Les lumieres, que je devois à l'Amour, me firent trouver de la clarté dans quantité d'endroits d'Horace & de Virgile, qui

m'avoient paru obscurs auparavant. Je fis un Commentaire amoureux sur le quatrième livre de l'Énéide ; je le destine à voir le jour, & je me flate que le Public en fera satisfait. Hélas ! disois-je en le faisant, c'étoit un cœur tel que le mien, qu'il falloit à la fidelle Didon.

Tiberge vint me voir un jour dans ma prison. Je fus surpris du transport avec lequel il m'embrassa. Je n'avois point encore eu de preuves de son affection, qui pussent me la faire regarder autrement que comme une simple amitié de Collège, telle qu'elle se forme entre de jeunes gens qui sont à peu près du même âge. Je le trouvai si changé & si formé, depuis cinq ou six mois que j'avois passés sans le voir, que sa figure & le ton de son discours m'inspirerent du respect. Il me parla en Conseiller sage, plutôt qu'en Ami d'école. Il plaignit l'égarement où j'étois tombé. Il me félicita de ma guérison, qu'il croyoit avancée ; enfin il m'exhorta à profiter de cette erreur de jeunesse, pour ouvrir les yeux sur la vanité des plaisirs. Je le regardai avec étonnement. Il s'en aperçut. Mon cher Chevalier, me dit-il, je ne vous dis rien qui ne soit solidement vrai, & dont je ne me sois convaincu par un sérieux examen. J'avois autant de penchant que vous vers la volupté ; mais le Ciel m'avoit donné, en même tems, du goût pour la vertu. Je me suis fervi de ma raison

pour comparer les fruits de l'une & de l'autre, & je n'ai pas tardé long-tems à découvrir leurs différences. Le secours du Ciel s'est joint à mes réflexions. J'ai conçu, pour le monde, un mépris auquel il n'y a rien d'égal. Devineriez-vous ce qui m'y retient, ajouta-t-il, & ce qui m'empêche de courir à la Solitude? C'est uniquement la tendre amitié que j'ai pour vous. Je connois l'excellence de votre cœur & de votre esprit; il n'y a rien de bon dont vous ne puissiez vous rendre capable. Le poison du plaisir vous a fait écarter du chemin. Quelle perte pour la vertu! Votre fuite d'Amiens m'a causé tant de douleur, que je n'ai pas goûté, depuis, un seul moment de satisfaction. Jugez-en par les démarches qu'elle m'a fait faire. Il me raconta qu'après s'être aperçu que je l'avois trompé, & que j'étois parti avec ma Maîtresse, il étoit monté à cheval pour me suivre; mais qu'ayant fur lui quatre ou cinq heures d'avance, il lui avoit été impossible de me joindre; qu'il étoit arrivé néanmoins à Saint-Denis, une demi-heure après mon départ; qu'étant bien certain que je me ferois arrêté à Paris, il y avoit passé six semaines à me chercher inutilement; qu'il alloit dans tous les lieux où il se flattoit de pouvoir me trouver, & qu'un jour enfin il avoit reconnu ma Maîtresse à la Comédie; qu'elle y étoit dans une parure si éclatante, qu'il s'étoit

imaginé qu'elle devoit cette fortune à un nouvel Amant ; qu'il avoit fui son carosse jusqu'à sa maison, & qu'il avoit appris d'un Domestique, qu'elle étoit entretenue par les libéralités de Monsieur B... Je ne m'arrêtai point là, continuai-t'il. J'y retournai le lendemain, pour apprendre d'elle-même ce que vous étiez devenu : elle me quitta brusquement, lorsqu'elle m'entendit parler de vous, & je fus obligé de revenir en Province sans aucun autre éclaircissement. J'y appris votre aventure & la consternation extrême qu'elle vous a causée ; mais je n'ai pas voulu vous voir, sans être assuré de vous trouver plus tranquille.

Vous avez donc vû Manon, lui répondis-je en soupirant. Hélas ! vous êtes plus heureux que moi, qui suis condamné à ne la revoir jamais. Il me fit des reproches de ce soupir, qui marquoit encore de la foiblesse pour elle. Il me flatta si adroitement sur la bonté de mon caractère & sur mes inclinations, qu'il me fit naître, dès cette première visite, une forte envie de renoncer comme lui à tous les plaisirs du siècle, pour entrer dans l'Etat Ecclésiastique.

Je goûtai tellement cette idée, que lorsque je me trouvai seul, je ne m'occupai plus d'autre chose. Je me rappelai les discours de M. l'Evêque d'Amiens, qui m'avoit donné le même conseil, & les présages heureux qu'il avoit formés

en ma faveur, s'il m'arrivoit d'embrasser ce parti. La piété se mêla aussi dans mes considérations. Je ménerai une vie sainte & chrétienne, disois-je; je m'occuperai de l'Etude & de la Religion, qui ne me permettront point de penser aux dangereux plaisirs de l'Amour. Je mépriserai ce que le commun des hommes admire; & comme je sens assez que mon cœur ne désirera que ce qu'il estime, j'aurai aussi peu d'inquiétudes que de désirs. Je formai là-dessus d'avance, un système de vie paisible & solitaire. J'y faisois entrer une maison écartée, avec un petit bois, & un ruisseau d'eau douce au bout du jardin; une Bibliothèque composée de Livres choisis, un petit nombre d'Amis vertueux & de bon sens, une table propre, mais frugale & modérée. J'y joignois un commerce de Lettres, avec un Ami qui feroit son séjour à Paris, & qui m'informerait des nouvelles publiques; moins pour satisfaire ma curiosité, que pour me faire un divertissement des folles agitations des hommes. Ne ferai-je pas heureux, ajoûtois-je? toutes mes prétentions ne seront-elles point remplies? Il est certain que ce projet flattoit extrêmement mes inclinations. Mais, à la fin d'un si sage arrangement, je sentoient que mon cœur attendoit encore quelque chose; & que pour n'avoir rien à désirer dans la plus charmante Solitude, il y falloit être avec Manon.

Cependant, Tiberge continuant de me rendre de fréquentes visites, dans le dessein qu'il m'avoit inspiré, je pris l'occasion d'en faire l'ouverture à mon Pere. Il me déclara que son intention étoit de laisser ses Enfants libres, dans le choix de leur condition, & que de quelque maniere que je voulusse disposer de moi, il ne se réserveroit que le droit de m'aider de ses conseils. Il m'en donna de fort sages, qui tendoient moins à me dégoûter de mon projet, qu'à me le faire embrasser avec connoissance. Le renouvellement de l'année scolastique approchoit. Je convins, avec Tiberge, de nous mettre ensemble au Séminaire de S. Sulpice; lui pour achever ses études de Théologie, & moi pour commencer les miennes. Son mérite, qui étoit connu de l'Evêque du Diocèse, lui fit obtenir de ce Prélat un Bénéfice considérable, avant notre départ.

Mon Pere, me croyant tout à fait revenu de ma passion, ne fit aucune difficulté de me laisser partir. Nous arrivâmes à Paris. L'habit Ecclésiastique prit la place de la Croix de Malte, & le nom d'Abbé des Grioux celle de Chevalier. Je m'attachai à l'étude avec tant d'application, que je fis des progrès extraordinaires en peu de mois. J'y employois une partie de la nuit, & je ne perdois pas un moment du jour. Ma réputation eut tant d'éclat, qu'on me félicitoit déjà sur les dignités que je ne pouvois

manquer d'obtenir ; & fans l'avoir sollicité, mon nom fut couché sur la feuille des Bénéfices. La piété n'étoit pas plus négligée ; j'avois de la ferveur pour tous les exercices. Tiberge étoit charmé de ce qu'il regardoit comme son ouvrage, & je l'ai vû plusieurs fois répandre des larmes, en s'applaudissant de ce qu'il nommoit ma conversion. Que les résolutions humaines soient sujettes à changer, c'est ce qui ne m'a jamais causé d'étonnement ; une passion les fait naître, une autre passion peut les détruire ; mais quand je pense à la fainteté de celles qui m'avoient conduit à Saint Sulpice, & à la joye intérieure que le Ciel m'y faisoit goûter en les exécutant, je suis effrayé de la facilité avec laquelle j'ai pû les rompre. S'il est vrai que les secours célestes sont à tous momens d'une force égale à celle des passions, qu'on m'explique donc par quel funeste ascendant on se trouve emporté tout d'un coup loin de son devoir, fans se trouver capable de la moindre résistance, & fans ressentir le moindre remord. Je me croyois absolument délivré des foiblesses de l'Amour. Il me sembloit que j'aurois préféré la lecture d'une page de S. Augustin, ou un quart d'heure de méditation chrétienne, à tous les plaisirs des sens ; sans excepter ceux qui m'auroient été offerts par Manon. Cependant un instant malheureux me fit retomber dans le précipice ; & ma chute fut



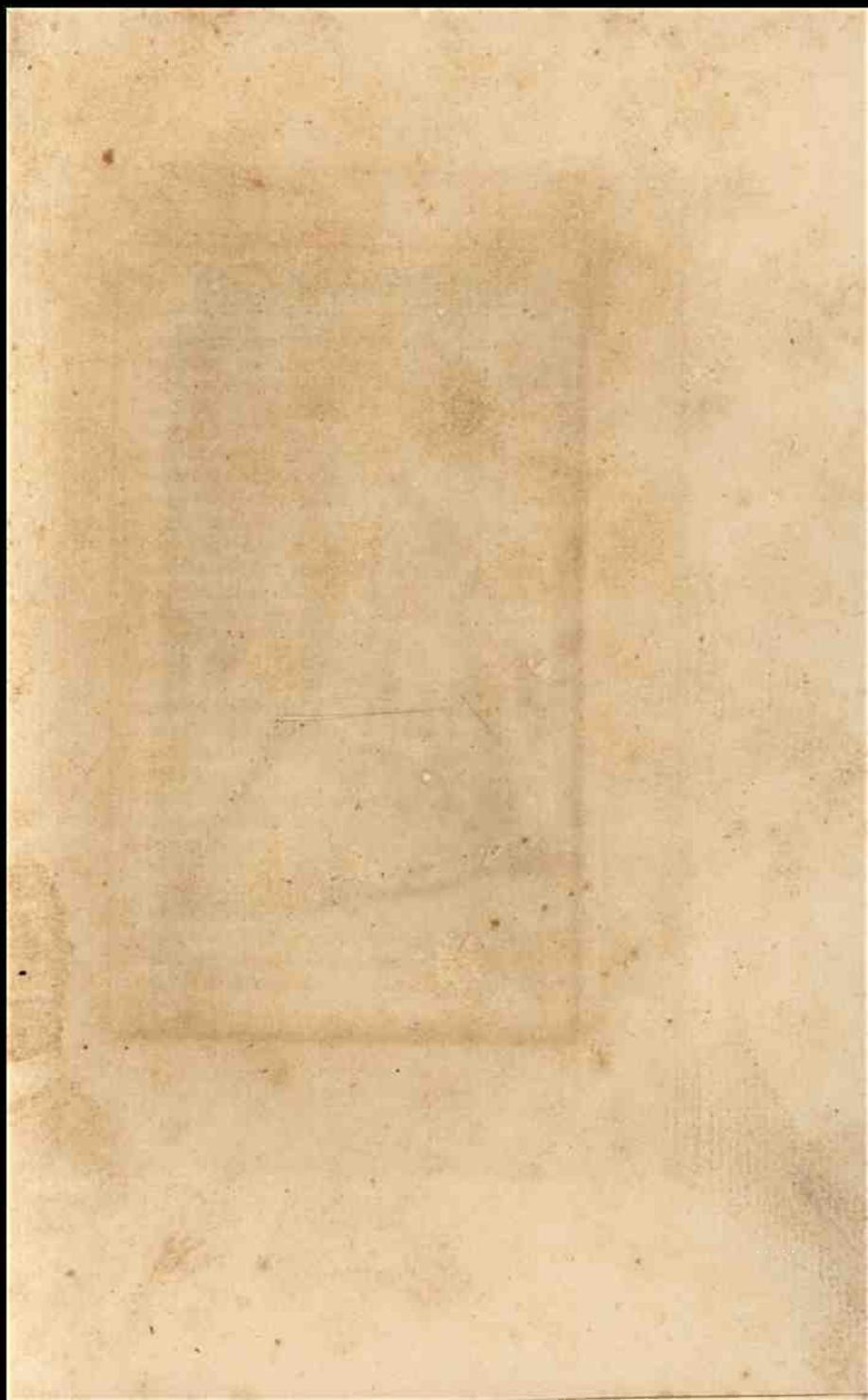
d'autant plus irréparable, que me trouvant tout d'un coup au même degré de profondeur d'où j'étois sorti, les nouveaux defordres où je tombai, me portèrent bien plus loin vers le fond de l'abîme.

J'avois passé près d'un an à Paris, fans m'informer des affaires de Manon. Il m'en avoit d'abord coûté beaucoup, pour me faire cette violence ; mais les conseils toujours présens de Tiberge, & mes propres réflexions, m'avoient fait obtenir la victoire. Les derniers mois s'étoient écoulés si tranquillement, que je me croyois sur le point d'oublier éternellement cette charmante & perfide Créature. Le tems arriva, auquel je devois soutenir un Exercice public dans l'Ecole de Théologie ; je fis prier plusieurs personnes de considération, de m'honorer de leur présence. Mon nom fut ainsi répandu dans tous les Quartiers de Paris : il alla jusqu'aux oreilles de mon Infidelle. Elle ne le reconnut pas avec certitude, sous le nom d'Abbé ; mais un reste de curiosité, ou peut-être quelque repentir de m'avoir trahi, (je n'ai jamais pû démêler lequel de ces deux sentimens) lui fit prendre intérêt à un nom si semblable au mien ; elle vint en Sorbonne, avec quelques autres Dames. Elle fut présente à mon Exercice ; & sans doute qu'elle eut peu de peine à me remettre.



Je n'eus pas la moindre connoissance de cette visite. On sçait qu'il y a, dans ces lieux, des cabinets particuliers pour les Dames, où elles sont cachées derrière une jalousie. Je retournai à Saint Sulpice, couvert de gloire & chargé de complimens. Il étoit six heures du soir. On vint m'avertir, un moment après mon retour, qu'une Dame demandoit à me voir. J'allai au Parloir sur le champ. Dieux ! quelle apparition surprenante ! j'y trouvai Manon. C'étoit elle ; mais plus aimable & plus brillante que je ne l'avois jamais vûe. Elle étoit dans sa dix-huitième année. Ses charmes surpassoient tout ce qu'on peut décrire. C'étoit un air si fin, si doux, si engageant ! l'air de l'Amour même. Toute sa figure me parut un enchantement.

Je demurai interdit à sa vûe ; & ne pouvant conjecturer quel étoit le dessein de cette visite, j'attendois, les yeux baissés & avec tremblement, qu'elle s'expliquât. Son embarras fut pendant quelque tems égal au mien ; mais voyant que mon silence continuoit, elle mit la main devant ses yeux, pour cacher quelques larmes. Elle me dit, d'un ton timide, qu'elle confessoit que son infidélité méritoit ma haine ; mais que s'il étoit vrai que j'eusse jamais eu quelque tendresse pour elle, il y avoit eu, aussi, bien de la dureté à laisser passer deux ans, sans prendre soin de m'informer de son sort, & qu'il y en





L. Monsies sc.

Imp. A. Salmon



avoit beaucoup encore à la voir dans l'état où elle étoit en ma présence, sans lui dire une parole. Le désordre de mon ame, en l'écoutant, ne sçauroit être exprimé.

Elle s'affit. Je demeurai debout, le corps à demi tourné, n'osant l'envisager directement. Je commençai plusieurs fois une réponse, que je n'eus pas la force d'achever. Enfin, je fis un effort pour m'écrier douloureusement : perfide Manon ! Ah ! perfide ! perfide ! Elle me répéta, en pleurant à chaudes larmes, qu'elle ne prétendoit point justifier sa perfidie. Que prétendez-vous donc ? m'écriai-je encore. Je prétens mourir, répondit-elle, si vous ne me rendez votre cœur, sans lequel il est impossible que je vive. Demande donc ma vie, Infidelle ! repris-je en versant moi-même des pleurs, que je m'efforçai en vain de retenir ; demande ma vie, qui est l'unique chose qui me reste à te sacrifier ; car mon cœur n'a jamais cessé d'être à toi. A peine eus-je achevé ces derniers mots, qu'elle se leva, avec transport, pour venir m'embrasser. Elle m'accabla de mille caresses passionnées. Elle m'appela par tous les noms que l'Amour invente, pour exprimer ses plus vives tendresses. Je n'y répondois encore qu'avec langueur. Quel passage, en effet, de la situation tranquille où j'avois été, aux mouvemens tumultueux que je sentoais renaître ! J'en étois épouvanté. Je fré-



miffois, comme il arrive lorsqu'on fe trouve la nuit dans une campagne écartée : on fe croit transporté dans un nouvel ordre de chofes ; on y eft faifi d'une horreur fecrete, dont on ne fe remet qu'après avoir confideré long-tems tous les environs.

Nous nous affimes, l'un près de l'autre. Je pris fes mains dans les miennes. Ah ! Manon, lui dis-je en la regardant d'un œil trifte, je ne m'étois pas attendu à la noire trahifon dont vous avez payé mon amour. Il vous étoit bien facile de tromper un cœur dont vous étiez la Souveraine abfolue, & qui mettoit toute fa félicité à vous plaire & à vous obéir. Dites-moi maintenant fi vous en avez trouvé d'auffi tendres & d'auffi fousmis. Non, non, la Nature n'en fait guères de la même trempe que le mien. Dites-moi du moins, fi vous l'avez quelquefois regretté. Quel fond dois-je faire fur ce retour de bonté, qui vous ramène aujourd'hui pour le confoler ? Je ne vois que trop que vous êtes plus charmante que jamais ; mais, au nom de toutes les peines que j'ai fouffertes pour vous ! belle Manon, dites-moi fi vous ferez plus fidelle.

Elle me répondit des chofes fi touchantes fur fon repentir, & elle s'engagea à la fidélité par tant de proteftations & de fermens, qu'elle m'attendrit à un degré inexprimable. Chere Manon ! lui dis-je, avec un mélange prophane d'expref-



sions amoureuses & théologiques, tu es trop adorable pour une Créature. Je me sens le cœur emporté par une délectation victorieuse. Tout ce qu'on dit de la liberté, à S. Sulpice, est une chimère. Je vais perdre ma fortune & ma réputation pour toi ; je le prévois bien, je lis ma destinée dans tes beaux yeux ; mais de quelles pertes ne ferai-je pas consolé par ton amour ! Les faveurs de la Fortune ne me touchent point ; la gloire me paroît une fumée ; tous mes projets de vie Ecclésiastique étoient de folles imaginations ; enfin tous les biens différens de ceux que j'espère avec toi, sont des biens méprisables, puisqu'ils ne sauroient tenir un moment, dans mon cœur, contre un seul de tes regards.

En lui promettant néanmoins un oubli général de ses fautes, je voulus être informé de quelle manière elle s'étoit laissée séduire par B... Elle m'apprit que l'ayant vû à la fenêtre, il étoit devenu passionné pour elle ; qu'il avoit fait sa déclaration en Fermier Général, c'est-à-dire, en lui marquant dans une Lettre que le payement seroit proportionné aux faveurs ; qu'elle avoit capitulé d'abord, mais sans autre dessein que de tirer de lui quelque somme considérable, qui pût servir à nous faire vivre commodément ; qu'il l'avoit ébloui par de si magnifiques promesses, qu'elle s'étoit laissée ébranler par degrés ;

que je devois juger pourtant de ses remords, par la douleur dont elle m'avoit laissé voir des témoignages, la veille de notre séparation ; que malgré l'opulence dans laquelle il l'avoit entretenue, elle n'avoit jamais goûté de bonheur avec lui, non-seulement parce qu'elle n'y trouvoit point, me dit-elle, la délicatesse de mes sentimens & l'agrément de mes manieres, mais parce qu'au milieu même des plaisirs qu'il lui procuroit sans cesse, elle portoit au fond du cœur le souvenir de mon amour, & le remord de son infidélité. Elle me parla de Tiberge, & de la confusion extrême que sa visite lui avoit causée. Un coup d'épée dans le cœur, ajouta-t-elle, m'auroit moins ému le sang. Je lui tournai le dos, sans pouvoir soutenir un moment sa présence. Elle continua de me raconter, par quels moyens elle avoit été instruite de mon séjour à Paris, du changement de ma condition, & de mes Exercices de Sorbonne. Elle m'assura qu'elle avoit été si agitée, pendant la Dispute, qu'elle avoit eu beaucoup de peine, non-seulement à retenir ses larmes, mais ses gémissemens mêmes & ses cris, qui avoient été plus d'une fois sur le point d'éclater. Enfin, elle me dit qu'elle étoit sortie de ce lieu la dernière, pour cacher son désordre, & que ne suivant que le mouvement de son cœur & l'impétuosité de ses desirs, elle étoit venue droit au Séminaire, avec la ré-



solution d'y mourir, si elle ne me trouvoit pas disposé à lui pardonner.

Où trouver un Barbare, qu'un repentir si vif & si tendre n'eût pas touché ! pour moi, je fentis, dans ce moment, que j'aurois sacrifié pour Manon tous les Evêchés du Monde Chrétien. Je lui demandai quel nouvel ordre elle jugeoit à propos de mettre dans nos affaires. Elle me dit qu'il falloit sur le champ sortir du Séminaire, & remettre à nous arranger dans un lieu plus sûr. Je consentis à toutes ses volontés sans réplique. Elle entra dans son carrosse, pour aller m'attendre au coin de la rue. Je m'échappai un moment après, sans être aperçu du Portier. Je montai avec elle. Nous passâmes à la Friperie. Je repris les galons & l'épée. Manon fournit aux frais, car j'étois sans un sou ; & dans la crainte que je ne trouvassé de l'obstacle à ma sortie de S. Sulpice, elle n'avoit pas voulu que je retournassé un moment à ma chambre, pour y prendre mon argent. Mon trésor d'ailleurs étoit médiocre, & elle assez riche des libéralités de B... pour mépriser ce qu'elle me faisoit abandonner. Nous conferrâmes chez le Fripier même, sur le parti que nous allions prendre. Pour me faire valoir davantage le sacrifice qu'elle me faisoit de B..., elle résolut de ne pas garder avec lui le moindre ménagement. Je veux lui laisser ses meubles, me dit-elle, ils font à lui ; mais j'em-



porterai, comme de justice, les bijoux, & près de soixante mille francs que j'ai tirés de lui depuis deux ans. Je ne lui ai donné nul pouvoir sur moi, ajouta-t-elle ; ainsi nous pouvons demeurer sans crainte à Paris, en prenant une Maison commode, où nous vivrons heureusement. Je lui représentai que s'il n'y avoit point de péril pour elle, il y en avoit beaucoup pour moi, qui ne manquerois point tôt ou tard d'être reconnu, & qui serois continuellement exposé au malheur que j'avois déjà essuyé. Elle me fit entendre qu'elle auroit du regret à quitter Paris. Je craignois tant de la chagriner qu'il n'y avoit point de hazards que je ne méprisasse pour lui plaire : cependant nous trouvâmes un tempéramment raisonnable. qui fut de louer une Maison dans quelque Village voisin de Paris, d'où il nous seroit aisé d'aller à la Ville, lorsque le plaisir ou le besoin nous y appelleroit. Nous choisîmes Chaillot, qui n'en est pas éloigné. Manon retourna sur le champ chez elle. J'allai l'attendre à la petite porte du Jardin des Thuilleries. Elle revint une heure après, dans un carosse de louage, avec une fille qui la servoit, & quelques malles, où ses habits & tout ce qu'elle avoit de précieux étoit renfermé.

Nous ne tardâmes point à gagner Chaillot. Nous logeâmes la première nuit à l'Auberge, pour nous donner le tems de chercher une

Maïson, ou du moins un appartement commode. Nous en trouvâmes, dès le lendemain, un de notre goût.

Mon bonheur me parut d'abord établi d'une maniere inébranlable. Manon étoit la douceur & la complaisance même. Elle avoit pour moi des attentions si délicates, que je me crus trop parfaitement dédommagé de toutes mes peines. Comme nous avions acquis tous deux un peu d'expérience, nous raisonnâmes sur la solidité de notre fortune. Soixante mille francs, qui faisoient le fond de nos richesses, n'étoient pas une somme qui pût s'étendre autant que le cours d'une longue vie. Nous n'étions pas disposés d'ailleurs à resserrer trop notre dépense. La premiere vertu de Manon, non plus que la mienne, n'étoit pas l'économie. Voici le plan que je me propoiai. Soixante mille francs, lui dis-je, peuvent nous soutenir pendant dix ans. Deux mille écus nous suffiront chaque année, si nous continuons de vivre à Chaillot. Nous y menerons une vie honnête, mais simple. Notre unique dépense fera pour l'entretien d'un carosse, & pour les Spectacles. Nous nous reglerons. Vous aimez l'Opera ; nous irons deux fois la semaine. Pour le jeu, nous nous bornerons tellement, que nos pertes ne passeront jamais deux pistoles. Il est impossible que dans l'espace de dix ans, il n'arrive point de changement dans ma famille ; mon Pere est âgé,

il peut mourir. Je me trouverai du bien, & nous ferons alors au-dessus de toutes nos autres craintes.

Cet arrangement n'eût pas été la plus folle action de ma vie, si nous eussions été assez sages pour nous y assujettir constamment. Mais nos résolutions ne durèrent guères plus d'un mois. Manon étoit passionnée pour le plaisir. Je l'étois pour elle. Il nous naissoit, à tous momens, de nouvelles occasions de dépense; & loin de regretter les sommes qu'elle employoit quelquefois avec profusion, je fus le premier à lui procurer tout ce que je croyois propre à lui plaire. Notre demeure de Chaillot commença même à lui devenir à charge. L'hiver approchoit; tout le monde retournoit à la Ville, & la Campagne devenoit déserte. Elle me proposa de reprendre une Maison à Paris. Je n'y consentis point; mais pour la satisfaire en quelque chose, je lui dis que nous pouvions y louer un appartement meublé, & que nous y passerions la nuit, lorsqu'il nous arriveroit de quitter trop tard l'Assemblée où nous allions plusieurs fois la semaine: car l'incommodité de revenir si tard à Chaillot étoit le prétexte qu'elle apportoit pour le vouloir quitter. Nous nous donnâmes ainsi deux logemens, l'un à la Ville, & l'autre à la Campagne. Ce changement mit bien-tôt le dernier désordre dans nos affaires,



en faisant naître deux aventures qui causerent notre ruine.

Manon avoit un Frere, qui étoit Garde du Corps. Il se trouva malheureusement logé, à Paris, dans la même rue que nous. Il reconnut sa Sœur, en la voyant le matin à sa fenêtre. Il accourut aussitôt chez nous. C'étoit un homme brutal, & sans principes d'honneur. Il entra dans notre chambre, en jurant horriblement ; & comme il sçavoit une partie des aventures de sa Sœur, il l'accabla d'injures & de reproches. J'étois forti un moment auparavant ; ce qui fut sans doute un bonheur pour lui ou pour moi, qui n'étois rien moins que disposé à souffrir une insulte. Je ne retournai au logis qu'après son départ. La tristesse de Manon me fit juger qu'il s'étoit passé quelque chose d'extraordinaire. Elle me raconta la scène fâcheuse qu'elle venoit d'essuyer, & les menaces brutales de son Frere. J'en eus tant de ressentiment, que j'eusse couru sur le champ à la vengeance, si elle ne m'eût arrêté par ses larmes. Pendant que je m'entretenois avec elle de cette aventure, le Garde du Corps rentra dans la chambre où nous étions, sans s'être fait annoncer. Je ne l'aurois pas reçu aussi civilement que je fis, si je l'eusse connu ; mais nous ayant salués d'un air riant, il eut le temps de dire à Manon qu'il venoit lui faire des excuses de son emportement ;



qu'il l'avoit crue dans le désordre, & que cette opinion avoit allumé sa colere; mais que s'étant informé qui j'étois, d'un de nos Domestiques, il avoit appris de moi des choses si avantageuses, qu'elles lui faisoient desirer de bien vivre avec nous. Quoique cette information, qui lui venoit d'un de mes Laquais, eût quelque chose de bizarre & de choquant, je reçus son compliment avec honnêteté. Je crus faire plaisir à Manon. Elle paroissoit charmée de le voir porté à se réconcilier. Nous le retînmes à dîner. Il se rendit en peu de momens si familier, que nous ayant entendus parler de notre retour à Chaillot, il voulut absolument nous tenir compagnie. Il fallut lui donner une place dans notre carrosse. Ce fut une prise de possession; car il s'accoutuma bien-tôt à nous voir avec tant de plaisir, qu'il fit sa maison de la nôtre, & qu'il se rendit le maître, en quelque sorte, de tout ce qui nous appartenoit. Il m'appelloit son Frere; & sous prétexte de la liberté fraternelle, il se mit sur le pied d'amener tous ses amis dans notre Maison de Chaillot, & de les y traiter à nos dépens. Il se fit habiller magnifiquement à nos frais. Nous engagea même à payer toutes ses dettes. Je fermois les yeux sur cette tyrannie, pour ne pas déplaire à Manon, jusqu'à feindre de ne pas m'appercevoir qu'il tiroit d'elle, de tems en tems, des



formes considérables. Il est vrai qu'étant grand Joueur, il avoit la fidélité de lui en remettre une partie, lorsque la Fortune le favorisoit ; mais la nôtre étoit trop médiocre, pour fournir long-tems à des dépenses si peu modérées. J'étois sur le point de m'expliquer fortement avec lui, pour nous délivrer de ses importunités ; lorsqu'un funeste accident m'épargna cette peine, en nous en causant une autre qui nous abîma sans ressource.

Nous étions demeurés un jour à Paris, pour y coucher, comme il nous arrivoit fort souvent. La Servante, qui restoit seule à Chaillot dans ces occasions, vint m'avertir le matin que le feu avoit pris pendant la nuit dans ma Maison, & qu'on avoit eu beaucoup de difficulté à l'éteindre. Je lui demandai si nos meubles avoient souffert quelque dommage : elle me répondit qu'il y avoit eu une si grande confusion, causée par la multitude d'Etrangers qui étoient venus au secours, qu'elle ne pouvoit être assurée de rien. Je tremblai pour notre argent, qui étoit renfermé dans une petite caisse. Je me rendis promptement à Chaillot. Diligence inutile ; la caisse avoit déjà disparu. J'éprouvai alors qu'on peut aimer l'argent sans être avare. Cette perte me pénétra d'une si vive douleur, que j'en pensai perdre la raison. Je compris tout d'un coup à quels nouveaux malheurs j'allois me trouver

exposé. L'indigence étoit le moindre. Je connoissois Manon ; je n'avois déjà que trop éprouvé que quelque fidelle & quelque attachée qu'elle me fût dans la bonne fortune, il ne falloit pas compter sur elle dans la misere. Elle aimoit trop l'abondance & les plaisirs pour me les sacrifier : je la perdrai, m'écriai-je. Malheureux Chevalier ! tu vas donc perdre encore tout ce que tu aimes ! Cette pensée me jetta dans un trouble si affreux, que je balançai, pendant quelques momens, si je ne ferois pas mieux de finir tous mes maux par la mort. Cependant je conservai assez de présence d'esprit, pour vouloir examiner auparavant s'il ne me restoit nulle ressource. Le Ciel me fit naître une idée, qui arrêta mon désespoir. Je crus qu'il ne me seroit pas impossible de cacher notre perte à Manon, & que par industrie, ou par quelque faveur du hazard, je pourrois fournir assez honnêtement à son entretien, pour l'empêcher de sentir la nécessité. J'ai compté, disois-je, pour me consoler, que vingt mille écus nous suffiroient pendant dix ans : supposons que les dix ans soient écoulés, & que nul des changemens, que j'esperois, ne soit arrivé dans ma Famille. Quel parti prendrois-je ? Je ne le sçais pas trop bien ; mais ce que je ferois alors, qui m'empêche de le faire aujourd'hui ? Combien de personnes vivent à Paris, qui n'ont ni mon esprit, ni mes qualités

naturelles, & qui doivent néanmoins leur entretien à leurs talens, tels qu'ils les ont ? La Providence, ajoûtois-je en réfléchissant sur les différens Etats de la vie, n'a-t-elle pas arrangé les choses fort sagement ? La plupart des Grands & des Riches font des Sots ! cela est clair à qui connoît un peu le monde. Or il y a là-dedans une justice admirable. S'ils joignoient l'esprit aux richesses, ils feroient trop heureux, & le reste des hommes trop misérable. Les qualités du corps & de l'ame font accordées à ceux-ci, comme des moyens pour se tirer de la misere & de la pauvreté. Les uns prennent part aux richesses des Grands, en servant à leurs plaisirs ; ils en font des dupes : d'autres servent à leur instruction, ils tâchent d'en faire d'honnêtes gens : il est rare, à la vérité, qu'ils y réussissent : mais ce n'est pas là le but de la divine Sageffe : ils tirent toujours un fruit de leurs soins, qui est de vivre aux dépens de ceux qu'ils instruisent ; & de quelque façon qu'on le prenne, c'est un fond excellent de revenu pour les Petits, que la sottise des Riches & des Grands.

Ces pensées me remirent un peu le cœur & la tête. Je résolus d'abord d'aller consulter M. Lescaut, Frere de Manon. Il connoissoit parfaitement Paris ; & je n'avois eu que trop d'occasions de reconnoître, que ce n'étoit ni de son bien, ni de la paye du Roy, qu'il tiroit son plus clair

revenu. Il me reſtoit à peine vingt piſtoles, qui s'étoient trouvées heureuſement dans ma poche. Je lui montrai ma bourſe, en lui expliquant mon malheur & mes craintes; & je lui demandai s'il y avoit pour moi un parti à choiſir, entre celui de mourir de faim, ou de me caſſer la tête de deſeſpoir. Il me répondit que ſe caſſer la tête étoit la reſſource des Sots; pour mourir de faim, qu'il y avoit quantité de gens d'eſprit qui s'y voyoient réduits, quand ils ne vouloient pas faire uſage de leurs talens; que c'étoit à moi d'examiner de quoi j'étois capable; qu'il m'aſſuroit de ſon ſecours & de ſes conſeils, dans toutes mes entrepriſes.

Cela eſt bien vague, M. Leſcaut, lui diſ-je : mes beſoins demandoient un remede plus préſent; car que voulez-vous que je diſe à Manon? A propos de Manon, reprit-il, qu'eſt-ce qui vous embarrasſe? N'avez-vous pas toujours, avec elle, de quoi finir vos inquiétudes quand vous le voudrez? Une Fille, comme elle, devoit nous entretenir, vous, elle & moi. Il me coupa la réponſe que cette impertinence méritoit, pour continuer de me dire qu'il me garantilloit avant le ſoir mille écus à partager entre nous, ſi je voulois ſuivre ſon conſeil; qu'il connoifſoit un Seigneur, ſi libéral ſur le chapitre des Plaiſirs, qu'il étoit sûr que mille écus ne lui coûteroient rien, pour obtenir les faveurs d'une Fille telle



que Manon. Je l'arrêtai. J'avois meilleure opinion de vous, lui répondis-je ; je m'étois figuré que le motif que vous aviez eu pour m'accorder votre amitié, étoit un sentiment tout oppofé à celui où vous êtes maintenant. Il me confeffa impudemment qu'il avoit toujours penfé de même, & que fa Sœur ayant une fois violé les loix de fon fexe, quoiqu'en faveur de l'homme qu'il aimoit le plus, il ne s'étoit réconcilié avec elle, que dans l'efpérance de tirer parti de fa mauvaife conduite. Il me fut aifé de juger que jufqu'alors, nous avons été fes dupes. Quelque émotion néanmoins que ce discours m'eût caufée, le befoin, que j'avois de lui m'obligea de répondre en riant, que fon confeil étoit une dernière reffource, qu'il falloir remettre à l'extrémité. Je le priai de m'ouvrir quelque autre voye. Il me propofa de profiter de ma jeunefle, & de la figure avantageufe que j'avois reçue de la Nature, pour me mettre en liaifon avec quelque Dame vieille & libérale. Je ne goûtai pas non plus ce parti, qui m'auroit rendu infidelle à Manon. Je lui parlai du Jeu, comme du moyen le plus facile, & le plus convenable à ma fituation. Il me dit que le Jeu, à la vérité, étoit une reffource ; mais que cela demandoit d'être expliqué : qu'entreprendre de jouer fimplement, avec les efpérances communes, c'étoit le vrai moyen d'achever ma perte ; que de pré-



tendre exercer feul, & fans être foutenu, les petits moyens qu'un habile homme employe pour corriger la Fortune, étoit un métier trop dangereux ; qu'il y avoit une troifiéme voie, qui étoit celle de l'Affociation ; mais que ma jeunefse lui faifoit craindre, que Messieurs les Confédérés ne me jugeaffent point encore les qualités propres à la Ligue. Il me promit néanmoins fes bons offices auprès d'eux ; & ce que je n'aurois pas attendu de lui, il m'offrit quelque argent, lorsque je me trouverois pressé du besoin. L'unique grace que je lui demandai, dans les circonstances, fut de ne rien apprendre à Manon de la perte que j'avois faite, & du fujet de notre conversation.

Je fortis de chez lui, moins satisfait encore que je n'y étois entré. Je me repentis même de lui avoir confié mon secret. Il n'avoit rien fait, pour moi, que je n'eusse pû obtenir de même, fans cette ouverture ; & je craignois mortellement qu'il ne manquât à la promesse qu'il m'avoit faite, de ne rien découvrir à Manon. J'avois lieu d'appréhender aussi, par la déclaration de ses sentimens, qu'il ne formât le dessein de tirer parti d'elle, suivant ses propres termes, en l'enlevant de mes mains ; ou du moins, en lui conseillant de me quitter, pour s'attacher à quelque Amant plus riche & plus heureux. Je fis là-dessus mille réflexions, qui n'aboutirent

qu'à me tourmenter & à renouveler le défespoir où j'avois été le matin. Il me vint plusieurs fois à l'esprit d'écrire à mon Pere, & de feindre une nouvelle conversion, pour obtenir de lui quelque secours d'argent : mais je me rappelai aussi-tôt que malgré toute sa bonté, il m'avoit reserré six mois dans une étroite prison, pour ma première faute ; j'étois bien sûr qu'à près un éclat, tel que l'avoit dû causer ma fuite de S. Sulpice, il me traiteroit beaucoup plus rigoureusement. Enfin, cette confusion de pensées en produisit une, qui remit le calme tout d'un coup dans mon esprit, & que je m'étonnai de n'avoir pas eue plutôt. Ce fut de recourir à mon ami Tiberge, dans lequel j'étois bien certain de retrouver toujours le même fond de zèle & d'amitié. Rien n'est plus admirable, & ne fait plus d'honneur à la vertu, que la confiance avec laquelle on s'adresse aux personnes dont on connoît parfaitement la probité. On sent qu'il n'y a point de risque à courir. Si elles ne sont pas toujours en état d'offrir du secours, on est sûr qu'on en obtiendra du moins de la bonté & de la compassion. Le cœur, qui se ferme avec tant de soin au reste des hommes, s'ouvre naturellement en leur présence, comme une fleur s'épanouit à la lumière du Soleil, dont elle n'attend qu'une douce influence.

Je regardai comme un effet de la protection

du Ciel, de m'être souvenu si à propos de Tiberge, & je résolus de chercher les moyens de le voir, avant la fin du jour. Je retournai sur le champ au logis, pour lui écrire un mot, & lui marquer un lieu propre à notre entretien. Je lui recommandois le silence & la discrétion, comme un des plus importans services qu'il pût me rendre, dans la situation de mes affaires. La joye, que l'espérance de le voir m'inspiroit, effaça les traces du chagrin, que Manon n'auroit pas manqué d'appercevoir sur mon visage. Je lui parlai de notre malheur de Chaillot, comme d'une bagatelle, qui ne devoit point l'allarmer ; & Paris étant le lieu du monde où elle se voyoit avec le plus de plaisir, elle ne fut pas fâchée de m'entendre dire qu'il étoit à propos d'y demeurer, jusqu'à ce qu'on eût réparé, à Chaillot, quelques legers effets de l'incendie. Une heure après, je reçus la réponse de Tiberge, qui me promettoit de se rendre au lieu de l'assignation. J'y courus avec impatience. Je sentoits néanmoins quelque honte, d'aller paroître aux yeux d'un Ami, dont la seule présence devoit être un reproche de mes défordres ; mais l'opinion que j'avois de la bonté de son cœur, & l'intérêt de Manon, soutinrent ma hardiesse.

Je l'avois prié de se trouver au Jardin du Palais-Royal. Il y étoit avant moi. Il vint

m'embrasser, aussi-tôt qu'il m'eut aperçu. Il me tint ferré long-tems entre ses bras, & je sentis mon visage mouillé de ses larmes. Je lui dis que je ne me présentois à lui qu'avec confusion, & que je portois dans le cœur un vif sentiment de mon ingratitude ; que la première chose dont je le conjurois, étoit de m'apprendre s'il m'étoit encore permis de le regarder comme mon Ami, après avoir mérité si justement de perdre son estime & son affection. Il me répondit, du ton le plus tendre, que rien n'étoit capable de le faire renoncer à cette qualité ; que mes malheurs mêmes, & si je lui permettois de le dire, mes fautes & mes désordres, avoient redoublé sa tendresse pour moi ; mais que c'étoit une tendresse mêlée de la plus vive douleur, telle qu'on la sent pour une personne chère, qu'on voit toucher à sa perte sans pouvoir la secourir.

Nous nous assimes sur un banc. Hélas ! lui dis-je, avec un soupir parti du fond du cœur, votre compassion doit être excessive, mon cher Tiberge, si vous m'assurez qu'elle est égale à mes peines. J'ai honte de vous les laisser voir ; car je confesse que la cause n'en est pas glorieuse ; mais l'effet en est si triste, qu'il n'est pas besoin de m'aimer autant que vous faites, pour en être attendri. Il me demanda, comme une marque d'amitié, de lui raconter sans déguise-

ment ce qui m'étoit arrivé depuis mon départ de Saint Sulpice. Je le fatifis ; & loin d'alterer quelque chose à la vérité, ou de diminuer mes fautes pour les faire trouver plus excusables, je lui parlai de ma passion avec toute la force qu'elle m'inspiroit. Je la lui représentai comme un de ces coups particuliers du Destin, qui s'attache à la ruine d'un Misérable, & dont il est aussi impossible à la Vertu de se défendre, qu'il l'a été à la Sagesse de les prévoir. Je lui fis une vive peinture de mes agitations, de mes craintes, du désespoir où j'étois deux heures avant que de le voir, & de celui dans lequel j'allois retomber, si j'étois abandonné par mes Amis aussi impitoyablement que par la Fortune ; enfin j'attendris tellement le bon Tiberge, que je le vis aussi affligé par la compassion, que je l'étois par le sentiment de mes peines. Il ne se laissoit point de m'embrasser, & de m'exhorter à prendre du courage & de la consolation ; mais comme il supposoit toujours qu'il falloit me séparer de Manon, je lui fis entendre nettement que c'étoit cette séparation même, que je regardois comme la plus grande de mes infortunes ; & que j'étois disposé à souffrir, non-seulement le dernier excès de la misère, mais la mort la plus cruelle, avant que de recevoir un remède plus insupportable que tous mes maux ensemble.

Expliquez-vous donc, me dit-il : quelle espece de secours suis-je capable de vous donner, si vous vous révoltez contre toutes mes propositions ? Je n'osois lui déclarer que c'étoit de faiblesse que j'avois besoin. Il le comprit pourtant à la fin ; & m'ayant confessé qu'il croioit m'entendre, il demeura quelque tems suspendu, avec l'air d'une personne qui balance. Ne croyez pas, reprit-il bien-tôt, que ma rêverie vienne d'un refroidissement de zèle & d'amitié. Mais à quelle alternative me réduisez-vous, s'il faut que je vous refuse le seul secours que vous voulez accepter, ou que je blesse mon devoir en vous l'accordant ? car n'est-ce pas prendre part à votre désordre, que de vous y faire persévérer ? Cependant, continua-t-il après avoir réfléchi un moment, je m'imagine que c'est peut-être l'état violent où l'indigence vous jette, qui ne vous laisse pas assez de liberté pour choisir le meilleur parti ; il faut un esprit tranquille, pour goûter la sagesse & la vérité. Je trouverai le moyen de vous faire avoir quelque argent. Permettez-moi, mon cher Chevalier, ajouta-t-il en m'embrassant, d'y mettre seulement une condition ; c'est que vous m'apprendrez le lieu de votre demeure, & que vous souffrirez que je fasse du moins mes efforts pour vous ramener à la vertu, que je sçais que vous aimez, & dont il n'y a que la violence de vos passions qui

vous écarte. Je lui accordai fincerement tout ce qu'il fouhaitoit, & je le priai de plaindre la malignité de mon fort, qui me faisoit profiter si mal des conseils d'un Ami si vertueux. Il me mena aussi-tôt chez un Banquier de sa connoissance, qui m'avança cent pistoles sur son billet ; car il n'étoit rien moins qu'en argent comptant. J'ai déjà dit qu'il n'étoit pas riche. Son Bénéfice valoit mille écus ; mais comme c'étoit la première année qu'il le possédoit, il n'avoit encore rien touché du revenu : c'étoit sur les fruits futurs qu'il me faisoit cette avance.

Je sentis tout le prix de sa générosité. J'en fus touché, jusqu'au point de déplorer l'aveuglement d'un amour fatal, qui me faisoit violer tous les devoirs. La Vertu eut assez de force, pendant quelques momens, pour s'élever dans mon cœur contre ma passion, & j'apperçus du moins, dans cet instant de lumière, la honte & l'indignité de mes chaînes. Mais ce combat fut léger & dura peu. La vûe de Manon m'auroit fait précipiter du Ciel ; & je m'étonnai, en me retrouvant près d'elle, que j'eusse pû traiter un moment de honteuse, une tendresse si juste pour un objet si charmant.

Manon étoit une Créature d'un caractère extraordinaire. Jamais fille n'eut moins d'attachement qu'elle pour l'argent ; mais elle ne pouvoit être tranquille un moment, avec la crainte d'en



manquer. C'étoit du plaisir & des passe-tems qu'il lui falloit. Elle n'eût jamais voulu toucher un sou, si l'on pouvoit se divertir sans qu'il en coûtât. Elle ne s'informoit pas même quel étoit le fond de nos richesses, pourvû qu'elle pût passer agréablement la journée ; de forte que n'étant, ni excessivement livrée au jeu, ni capable d'être éblouie par le faste des grandes dépenses, rien n'étoit plus facile que de la satisfaire, en lui faisant naître tous les jours des amusemens de son goût. Mais c'étoit une chose si nécessaire pour elle, d'être ainsi occupée par le plaisir, qu'il n'y avoit pas le moindre fond à faire, sans cela, sur son humeur & sur ses inclinations. Quoiqu'elle m'aimât tendrement, & que je fusse le seul, comme elle en convenoit volontiers, qui pût lui faire goûter parfaitement les douceurs de l'Amour, j'étois presque certain que sa tendresse ne tiendrait point contre de certaines craintes. Elle m'auroit préféré à toute la terre, avec une fortune médiocre ; mais je ne doutois nullement qu'elle ne m'abandonnât pour quelque nouveau B... lorsqu'il ne me resteroit que de la constance & de la fidélité à lui offrir. Je résolus donc de régler si bien ma dépense particulière, que je fusse toujours en état de fournir aux siennes, & de me priver plutôt de mille choses nécessaires que de la borner même pour le superflu. Le carrosse m'effrayoit plus que



tout le reste, car il n'y avoit point d'apparence de pouvoir entretenir des chevaux & un Cocher. Je découvris ma peine à M. Lescaut. Je ne lui avois point caché que j'eusse reçu cent pistoles d'un Ami. Il me répéta que si je voulois tenter le hazard du jeu, il ne désespéroit point qu'en sacrifiant de bonne grace une centaine de francs, pour traiter les Associés, je ne pusse être admis, à sa recommandation, dans la Ligue de l'Industrie. Quelque répugnance que j'eusse à tromper, je me laissai entraîner par une cruelle nécessité.

M. Lescaut me présenta, le soir même, comme un de ses Parens. Il ajouta que j'étois d'autant mieux disposé à réussir, que j'avois besoin des plus grandes faveurs de la Fortune. Cependant, pour faire connoître que ma misere n'étoit pas celle d'un homme de néant, il leur dit que j'étois dans le dessein de leur donner à souper. L'offre fut acceptée. Je les traitai magnifiquement. On s'entretint long-tems de la gentillesse de ma figure, & de mes heureuses dispositions. On prétendit qu'il y avoit beaucoup à esperer de moi, parce qu'ayant quelque chose, dans la physionomie, qui fentoit l'honnête homme, personne ne se défieroit de mes artifices. Enfin, on rendit graces à M. Lescaut d'avoir procuré, à l'Ordre, un Novice de mon mérite, & l'on chargea un des Chevaliers de me donner, pendant

quelques jours, les instructions nécessaires. Le principal Théâtre de mes exploits devoit être l'Hôtel de Transilvanie, où il y avoit une table de Pharaon dans une Salle, & divers autres Jeux de Cartes & de Dez dans la Galerie. Cette Académie se tenoit au profit de M. le Prince de R..., qui demouroit alors à Clagny, & la plupart de ses Officiers étoient de notre Société. Le dirai-je à ma honte? je profitai, en peu de tems, des leçons de mon Maître. J'acquis sur tout beaucoup d'habileté à faire une volte-face, à filer la carte; & m'aidant fort bien d'une longue paire de manchettes, j'escamotois assez légèrement pour tromper les yeux des plus habiles, & ruiner sans affectation quantité d'honnêtes Joueurs. Cette adresse extraordinaire hâta si fort les progrès de ma fortune, que je me trouvai en peu de semaines des sommes considérables, outre celles que je partageois de bonne foi avec mes Associés. Je ne craignis plus, alors, de découvrir à Manon notre perte de Chaillot; & pour la consoler, en lui apprenant cette fâcheuse nouvelle, je louai une Maison garnie, où nous nous établîmes avec un air d'opulence & de sécurité.

Tiberge n'avoit pas manqué, pendant ce tems-là, de me rendre de fréquentes visites. Sa morale ne finissoit point. Il recommençoit sans cesse à me représenter le tort que je faisois à ma



conscience, à mon honneur & à ma fortune. Je recevois ses avis avec amitié ; & quoique je n'eusse pas la moindre disposition à les suivre, je lui sçavois bon gré de son zèle, parce que j'en connoissois la source. Quelquefois je le raillois agréablement, dans la présence même de Manon ; & je l'exhortois à n'être pas plus scrupuleux qu'un grand nombre d'Evêques & d'autres Prêtres, qui sçavent accorder fort bien une Maîtresse avec un Bénéfice. Voyez, lui disois-je, en lui montrant les yeux de la mienne, & dites-moi s'il y a des fautes qui ne soient pas justifiées par une si belle cause. Il prenoit patience. Il la pouffa même assez loin : mais lorsqu'il vit que mes richesses augmentoient, & que non-seulement je lui avois restitué ses cent pistoles, mais qu'ayant loué une nouvelle Maison & doublé ma dépense, j'allois me replonger plus que jamais dans les plaisirs, il changea entièrement de ton & de manières. Il se plaignit de mon endurcissement ; il me menaça des châtimens du Ciel, & il me prédit une partie des malheurs qui ne tarderent guères à m'arriver. Il est impossible, me dit-il, que les richesses qui servent à l'entretien de vos défordres, vous soient venues par des voyes légitimes. Vous les avez acquises injustement ; elles vous seront ravies de même. La plus terrible punition de Dieu seroit de vous en laisser jouir



tranquillement. Tous mes conseils, ajouta-t-il, vous ont été inutiles ; je ne prévois que trop qu'ils vous feroient bien-tôt importuns. Adieu, ingrat & foible Ami. Puisse vos criminels plaisirs s'évanouir comme une ombre ! Puisse votre fortune & votre argent périr sans ressource ; & vous, rester seul & nud, pour sentir la vanité des biens qui vous ont follement enivré ! C'est alors que vous me trouverez disposé à vous aimer & à vous servir ; mais je romps aujourd'hui tout commerce avec vous, & je détecte la vie que vous menez. Ce fut dans ma chambre, aux yeux de Manon, qu'il me fit cette harangue Apostolique. Il se leva pour se retirer. Je voulus le retenir ; mais je fus arrêté par Manon, qui me dit, que c'étoit un fou qu'il falloit laisser sortir.

Son discours ne laissa pas de faire quelque impression sur moi. Je remarque ainsi les diverses occasions où mon cœur sentit un retour vers le bien, parce que c'est à ce souvenir que j'ai dû ensuite une partie de ma force, dans les plus malheureuses circonstances de ma vie. Les caresses de Manon dissipèrent, en un moment, le chagrin que cette scène m'avoit causé. Nous continuâmes de mener une vie, toute composée de plaisir & d'amour. L'augmentation de nos richesses redoubla notre affection. Venus & la Fortune n'avoient point d'Esclaves plus heu-

reux & plus tendres. Dieux ! pourquoi nommer le Monde un lieu de miseres, puisqu'on y peut goûter de si charmantes délices ! Mais hélas ! leur foible est de passer trop vite. Quelle autre félicité voudroit-on se proposer, si elles étoient de nature à durer toujours ? Les nôtres eurent le sort commun, c'est-à-dire, de durer peu, & d'être suivies par des regrets amers. J'avois fait au Jeu des gains si considérables, que je pensois à placer une partie de mon argent. Mes Domestiques n'ignoroient pas mes succès ; surtout mon Valet de chambre, & la Suivante de Manon, devant lesquels nous nous entretenions souvent sans défiance. Cette Fille étoit jolie. Mon Valet en étoit amoureux. Ils avoient à faire à des Maîtres jeunes & faciles, qu'ils s'imaginèrent pouvoir tromper aisément. Ils en conçurent le dessein, & ils l'exécutèrent si malheureusement pour nous, qu'ils nous mirent dans un état dont il ne nous a jamais été possible de nous relever.

M. Lescaut nous ayant un jour donné à souper, il étoit environ minuit, lorsque nous retournâmes au Logis. J'appellai mon Valet, & Manon sa Femme de Chambre ; ni l'un ni l'autre ne parurent. On nous dit qu'ils n'avoient point été vus dans la Maison depuis huit heures, & qu'ils étoient fortis après avoir fait transporter quelques caisses, suivant les ordres qu'ils disoient

avoir reçus de moi. Je pressentis une partie de la vérité ; mais je ne formai point de soupçons, qui ne fussent surpassés par ce que j'aperçus en entrant dans ma chambre. La serrure de mon cabinet avoit été forcée, & mon argent enlevé, avec tous mes habits. Dans le tems que je réfléchissois seul, sur cet accident, Manon vint, toute effrayée, m'apprendre qu'on avoit fait le même ravage dans son appartement. Le coup me parut si cruel, qu'il n'y eut qu'un effort extraordinaire de raison, qui m'empêcha de me livrer aux cris & aux pleurs. La crainte de communiquer mon désespoir à Manon me fit affecter de prendre un visage tranquille. Je lui dis, en badinant, que je me vangois sur quelque dupe, à l'Hôtel de Transilvanie. Cependant elle me sembla si sensible à notre malheur, que sa tristesse eut bien plus de force pour m'affliger, que ma joie feinte n'en avoit eu pour l'empêcher d'être trop abbatue. Nous fumes perdus, me dit-elle, les larmes aux yeux. Je m'efforçai en vain de la consoler par mes caresses. Mes propres pleurs trahissoient mon désespoir & ma consternation. En effet, nous étions ruinés si absolument, qu'il ne nous restoit pas une chemise.

Je pris le parti d'envoyer chercher sur le champ M. Lescaut. Il me conseilla d'aller, à l'heure même, chez M. le Lieutenant de Police, & M. le

Grand Prévôt de Paris. J'y allai ; mais ce fut pour mon plus grand malheur ; car outre que cette démarche, & celles que je fis faire à ces deux Officiers de Justice, ne produisirent rien, je donnai le tems à Lescout d'entretenir sa Sœur, & de lui inspirer pendant mon absence une terrible résolution. Il lui parla de M. de G.... M... vieux Voluptueux, qui payoit prodigieusement les plaisirs, & il lui fit envisager tant d'avantages à se mettre à sa solde, que troublée comme elle étoit par notre disgrâce, elle entra dans tout ce qu'il entreprit de lui persuader. Cet honorable marché fut conclu avant mon retour, & l'exécution remise au lendemain, après que Lescout auroit prévenu M. de G.... M... Je le trouvai, qui m'attendoit au logis ; mais Manon s'étoit couchée dans son appartement, & elle avoit donné ordre à son Laquais de me dire, qu'ayant besoin d'un peu de repos, elle me prioit de la laisser seule pendant cette nuit. Lescout me quitta, après m'avoir offert quelques pistoles que j'acceptai. Il étoit près de quatre heures, lorsque je me mis au lit ; & m'y étant encore occupé long-tems des moyens de rétablir ma fortune, je m'endormis si tard, que je ne pus me réveiller que vers onze heures ou midi. Je me levai promptement, pour aller m'informer de la fanté de Manon : on me dit qu'elle étoit partie deux heures auparavant, avec son Frere, qui



l'étoit venu prendre dans un carosse de louage. Quoiqu'une telle partie, faite avec Lescaut, me parût mystérieuse, je me fis violence pour suspendre mes soupçons. Je laissai couler quelques heures, que je passai à lire. Enfin, n'étant plus le maître de mon inquiétude, je me promenai à grands pas dans nos appartemens. J'aperçus, dans celui de Manon, une Lettre cachetée, qui étoit sur sa table. L'adresse étoit à moi, & l'écriture de sa main. Je l'ouvris avec un frisson mortel : elle étoit dans ces termes :

Je te jure, mon cher Chevalier, que tu es l'Idole de mon cœur, & qu'il n'y a que toi au Monde, que je puisse aimer de la façon dont je t'aime ; mais ne vois-tu pas, ma pauvre chere Ame, que dans l'état où nous sommes réduits, c'est une sotte vertu que la fidélité ? Crois-tu qu'on puisse être bien tendre, lorsqu'on manque de pain ? La faim me causeroit quelque méprise fatale ; je rendrois quelque jour le dernier soupir, en croyant en pousser un d'amour. Je t'adore, compte là-dessus ; mais laisse-moi, pour quelque tems, le ménagement de notre fortune. Malheur à qui va tomber dans mes filets ; je travaille pour rendre mon Chevalier riche & heureux. Mon Frere t'apprendra des nouvelles de ta Manon, & qu'elle a pleuré de la nécessité de te quitter.

Je demeurai, après cette lecture, dans un état

qui me seroit difficile à décrire ; car j'ignore encore aujourd'hui par quelle espece de sentimens je fus alors agité. Ce fut une de ces situations uniques aufquelles, on n'a rien éprouvé qui soit semblable : on ne sçauroit les expliquer aux autres, parce qu'ils n'en ont pas l'idée ; & l'on a peine à se les bien démêler à soi-même, parce qu'étant seules de leur espece, cela ne se lie à rien dans la mémoire, & ne peut même être rapproché d'aucun sentiment connu. Cependant, de quelque nature que fussent les miens, il est certain qu'il devoit y entrer de la douleur, du dépit, de la jalousie, & de la honte. Heureux, s'il n'y fût pas entré encore plus d'amour ! Elle m'aime, je le veux croire ; mais ne faudroit-il pas, m'écriai-je, qu'elle fût un Monstre pour me hair ? Quels droits eut-on jamais sur un cœur, que je n'aye pas sur le sien ? Que me reste-t-il à faire pour elle, après tout ce que je lui ai sacrifié ? Cependant elle m'abandonne ! & l'Ingrate se croit à couvert de mes reproches, en me disant qu'elle ne cesse pas de m'aimer. Elle appréhende la faim ; Dieu d'Amour ! quelle grossiereté de sentimens, & que c'est répondre mal à ma délicatesse ! Je ne l'ai pas appréhendée, moi qui m'y expose si volontiers pour elle, en renonçant à ma fortune, & aux douceurs de la Maison de mon Pere ; moi, qui me suis retranché jusqu'au nécessaire, pour fatisfaire ses

petites humeurs & ses caprices. Elle m'adore, dit-elle. Si tu m'adorois, Ingrate, je sçais bien de qui tu aurois pris des conseils; tu ne m'aurois pas quitté, du moins, sans me dire adieu. C'est à moi qu'il faut demander quelles peines cruelles on sent, à se séparer de ce qu'on adore. Il faudroit avoir perdu l'esprit, pour s'y exposer volontairement.

Mes plaintes furent interrompues, par une visite à laquelle je ne m'attendois pas. Ce fut celle de Lescaut. Bourreau ! lui dis-je, en mettant l'épée à la main, où est Manon ? qu'en as-tu fait ? Ce mouvement l'effraya : il me répondit que si c'étoit ainsi que je le reçois, lorsqu'il venoit me rendre compte du service le plus considérable qu'il eût pu me rendre, il alloit se retirer & ne remettroit jamais le pied chez moi. Je courus à la porte de la chambre que je fermai soigneusement. Ne t' imagine pas, lui dis-je en me tournant vers lui, que tu puisses me prendre encore une fois pour dupe, & me tromper par des fables. Il faut défendre ta vie, ou me faire retrouver Manon. Là ! que vous êtes vif ! repartit-il ; c'est l'unique sujet qui m'amène. Je viens vous annoncer un bonheur auquel vous ne pensez pas, & pour lequel vous reconnoîtrez peut-être que vous m'avez quelque obligation. Je voulus être éclairé sur le champ.

Il me raconta que Manon, ne pouvant sou-

tenir la crainte de la misere, & sur tout l'idée d'être obligée tout d'un coup à la réforme de notre Equipage, l'avoit prié de lui procurer la connoissance de M. de G. M. qui passoit pour un homme généreux. Il n'eut garde de me dire que le conseil étoit venu de lui, ni qu'il eût préparé les voies, avant que de l'y conduire. Je l'y ai menée ce matin, continua-t-il, & cet honnête homme a été si charmé de son mérite, qu'il l'a invitée d'abord à lui tenir compagnie à sa Maison de campagne, où il est allé passer quelques jours. Moi, ajouta Lescaut, qui ai pénétré tout d'un coup de quel avantage cela pouvoit être pour vous, je lui ai fait entendre adroitement que Manon avoit essuié des pertes considérables; & j'ai tellement piqué sa générosité, qu'il a commencé par lui faire un présent de deux cens pistoles. Je lui ai dit que cela étoit honnête pour le présent; mais que l'avenir ameneroit, à ma Sœur, de grands besoins; qu'elle s'étoit chargée d'ailleurs du soin d'un jeune Frere, qui nous étoit resté sur les bras après la mort de nos Pere & Mere, & que s'il la croyoit digne de son estime, il ne la laisseroit pas souffrir, dans ce pauvre Enfant, qu'elle regardoit comme la moitié d'elle-même. Ce récit n'a pas manqué de l'attendrir. Il s'est engagé à louer une Maison commode, pour vous & pour Manon: car c'est vous-même, qui êtes ce pauvre



petit Frere orphelin ; il a promis de vous meubler proprement, & de vous fournir tous les mois quatre cens bonnes livres, qui en feront, si je compte bien, quatre mille huit cens à la fin de chaque année. Il a laissé ordre à son Intendant, avant que de partir pour sa Campagne, de chercher une Maison, & de la tenir prête pour son retour. Vous reverrez alors Manon, qui m'a chargé de vous embrasser mille fois pour elle, & de vous assurer qu'elle vous aime plus que jamais.

Je m'assis, en rêvant à cette bizarre disposition de mon sort. Je me trouvai dans un partage de sentimens, & par conséquent dans une incertitude si difficile à terminer, que je demeurai long-tems sans répondre à quantité de questions, que Lescaut me faisoit l'une sur l'autre. Ce fut dans ce moment que l'Honneur & la Vertu me firent sentir encore les pointes du remord, & que je jettai les yeux en soupirant, vers Amiens, vers la Maison de mon Pere, vers Saint Sulpice, & vers tous les lieux où j'avois vécu dans l'innocence. Par quel immense espace n'étois-je pas séparé de cet heureux état ! Je ne le voyois plus que de loin, comme une ombre, qui s'attiroit encore mes regrets & mes desirs, mais trop foible pour exciter mes efforts. Par quelle fatalité, disois-je, suis-je devenu si criminel ! L'Amour est une passion innocente ; comment s'est-

il changé, pour moi, en une source de miseres & de défordres? Qui m'empêchoit de vivre tranquille & vertueux avec Manon? Pourquoi ne l'épouvois-je point, avant que d'obtenir rien de son amour? Mon Pere, qui m'aimoit si tendrement, n'y auroit-il pas consenti, si je l'en eusse pressé avec des instances légitimes? Ah! mon Pere l'aurait chérie lui-même, comme une Fille charmante, trop digne d'être la Femme de son Fils; je serois heureux avec l'amour de Manon, avec l'affection de mon Pere, avec l'estime des honnêtes gens, avec les biens de la Fortune, & la tranquillité de la Vertu. Revers funeste! Quel est l'infâme personnage qu'on vient ici me proposer? Quoi, j'irai partager..... mais y a-t'il à balancer, si c'est Manon qui l'a réglé, & si je la perds sans cette complaisance? M. Lescaut, m'écriai-je, en fermant les yeux, comme pour écarter de si chagrinantes réflexions, si vous avez eu dessein de me servir, je vous rends graces. Vous auriez pu prendre une voie plus honnête; mais c'est une chose finie, n'est-ce pas? ne pensons donc plus qu'à profiter de vos soins, & à remplir votre projet. Lescaut, à qui ma colere, suivie d'un fort long silence, avoit causé de l'embarras, fut ravi de me voir prendre un parti tout différent de celui qu'il avoit appréhendé sans doute; il n'étoit rien moins que brave, & j'en eus de meilleures



preuves dans la fuite. Oui, oui, se hâta-t'il de me répondre, c'est un fort bon service que je vous ai rendu, & vous verrez que nous en tirerons plus d'avantage que vous ne vous y attendez. Nous concertâmes de quelle manière nous pourrions prévenir les défiances que M. de G.... M.... pouvoit concevoir de notre fraternité, en me voyant plus grand, & un peu plus âgé peut-être qu'il ne se l'imaginait. Nous ne trouvâmes point d'autre moyen, que de prendre devant lui un air simple & provincial, & de lui faire croire que j'étois dans le dessein d'entrer dans l'Etat Ecclésiastique, & que j'allois pour cela tous les jours au Collège. Nous résolûmes aussi que je me mettrois fort mal, la première fois que je serois admis à l'honneur de le faire. Il revint à la Ville, trois ou quatre jours après. Il conduisit lui-même Manon, dans la Maison que son Intendant avoit eu soin de préparer. Elle fit avertir aussi-tôt Lescaut de son retour; & celui-ci m'en ayant donné avis, nous nous rendîmes tous deux chez elle. Le vieil Amant en étoit déjà parti.

Malgré la résignation avec laquelle je m'étois soumis à ses volontés, je ne pus réprimer le murmure de mon cœur en la revoyant. Je lui parus triste & languissant. La joie de la retrouver ne l'emportoit pas tout-à-fait, sur le chagrin de son infidélité. Elle, au contraire, paroïssoit



transportée du désir de me revoir. Elle me fit des reproches de ma froideur. Je ne pus m'empêcher de laisser échapper les noms de Perfide & d'Infidelle, que j'accompagnai d'autant de soupirs. Elle me railla d'abord de ma simplicité ; mais lorsqu'elle vit mes regards s'attacher toujours tristement sur elle, & la peine que j'avois à digérer un changement si contraire à mon humeur & à mes desirs, elle passa seule dans son cabinet. Je la suivis, un moment après. Je l'y trouvai tout en pleurs. Je lui demandai ce qui les causoit. Il t'est bien aisé de le voir, me dit-elle ; comment veux-tu que je vive, si ma vête n'est plus propre qu'à te causer un air sombre & chagrin ? Tu ne m'as pas fait une seule caresse depuis une heure que tu es ici, & tu as reçu les miennes avec la majesté du Grand Turc au Serrail.

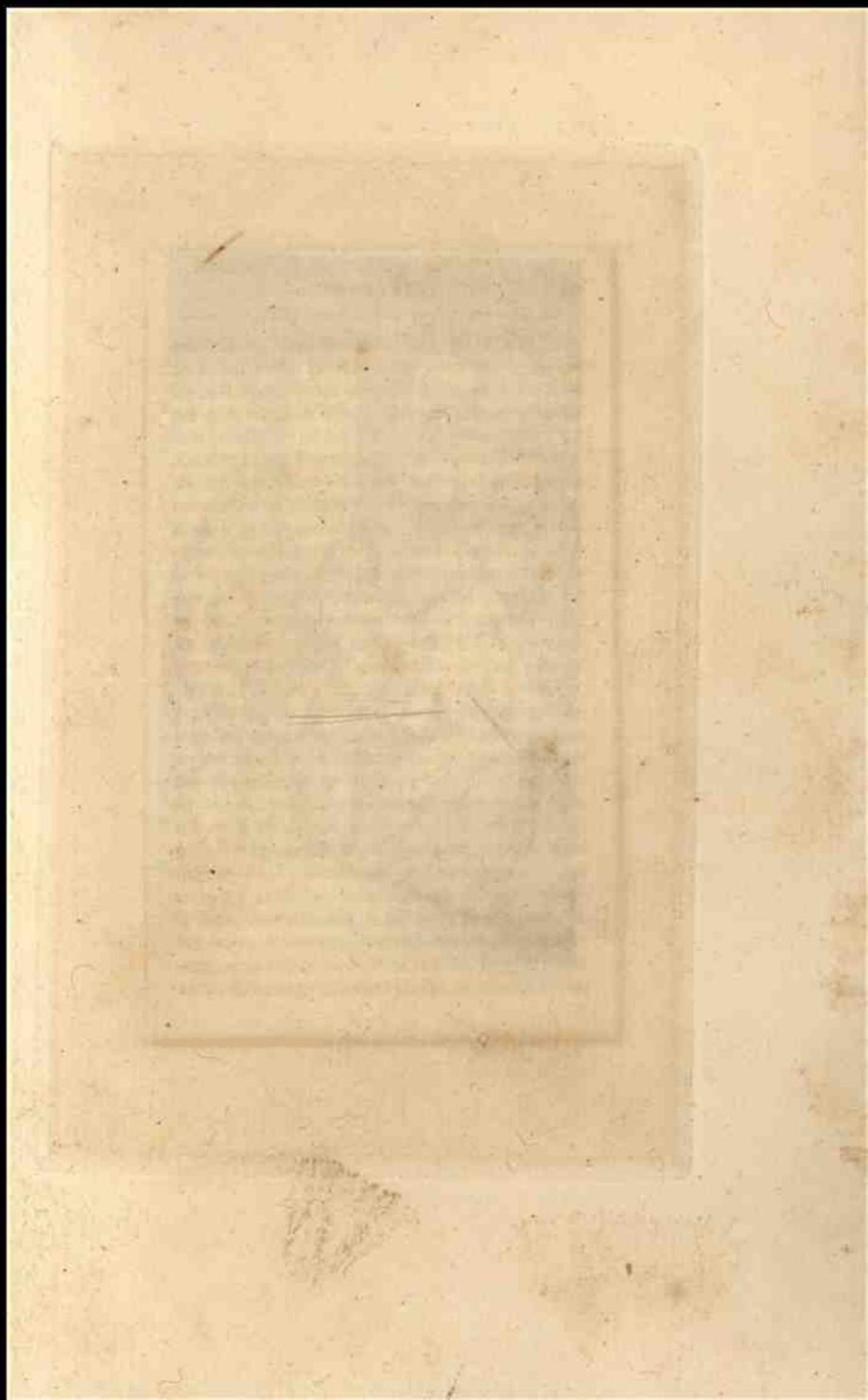
Ecoutez, Manon, lui répondis-je en l'embrassant, je ne puis vous cacher que j'ai le cœur mortellement affligé. Je ne parle point à présent des allarmes où votre fuite imprévue m'a jetté, ni de la cruauté que vous avez eue de m'abandonner sans un mot de consolation, après avoir passé la nuit dans un autre lit que moi. Le charme de votre présence m'en feroit bien oublier davantage. Mais croyez-vous que je puisse penser sans soupirs, & même sans larmes, continuai-je en en versant quelques-unes, à la



triste & malheureuse vie que vous voulez que je mene dans cette Maison. Laissons ma naissance & mon honneur à part ; ce ne sont plus des raisons si foibles, qui doivent entrer en concurrence avec un amour tel que le mien ; mais cet amour même, ne vous imaginez-vous pas qu'il gémit de se voir si mal récompensé, ou plutôt traité si cruellement, par une ingrate & dure Maîtresse.... Elle m'interrompit : tenez, dit-elle, mon Chevalier, il est inutile de me tourmenter par des reproches, qui me percent le cœur, lorsqu'ils viennent de vous. Je vois ce qui vous blesse. J'avois espéré que vous consentiriez au projet que j'avois fait pour rétablir un peu notre fortune, & c'étoit pour ménager votre délicatesse que j'avois commencé à l'exécuter sans votre participation ; mais j'y renonce, puisque vous ne l'approuvez pas. Elle ajouta qu'elle ne me demandoit qu'un peu de complaisance, pour le reste du jour ; qu'elle avoit déjà reçu deux cens pistoles de son vieil Amant, & qu'il lui avoit promis de lui apporter le soir un beau collier de perles, avec d'autres bijoux, & par dessus cela la moitié de la pension annuelle qu'il lui avoit promise. Laissez-moi seulement le tems, me dit-elle, de recevoir ses présens, je vous jure qu'il ne pourra se vanter, des avantages que je lui ai donnés sur moi, car je l'ai remis jusqu'à présent. à la Ville. Il est vrai

qu'il m'a baïfé plus d'un million de fois les mains ; il est juſte qu'il paye ce plaisir, & ce ne fera point trop que cinq ou ſix mille francs, en proportionnant le prix à ſes richesses & à ſon âge.

Sa réſolution me fut beaucoup plus agréable, que l'eſpérance des 5000 livres. J'eus lieu de reconnoître que mon cœur n'avoit point encore perdu tout ſentiment d'honneur, puisqu'il étoit ſi fatiſait d'échapper à l'infamie. Mais j'étois né pour les courtes joïes & les longues douleurs. La Fortune ne me délivra d'un précipice, que pour me faire tomber dans un autre. Lorſque j'eus marqué à Manon, par mille careſſes, combien je me croyois heureux de ſon changement, je lui diſ qu'il falloit en inſtruire M. Leſcaut, afin que nos meſures ſe priſſent de concert. Il en murmura d'abord ; mais les quatre ou cinq mille livres d'argent comptant le firent entrer gaiement dans nos vûes. Il fut donc réglé que nous nous trouverions tous à ſouper avec M. de G... M..., & cela pour deux raiſons : l'une, pour nous donner le plaisir d'une ſcène agréable, en me faiſant paſſer pour un Ecolier, frere de Manon ; l'autre, pour empêcher ce vieux Libertin de ſ'émanciper trop avec ma Maîtreſſe, par le droit qu'il croiroit s'être acquis en payant ſi libéralement d'avance. Nous devons nous retirer, Leſcaut & moi, lorſqu'il monteroit à la





L. Monzies sc.

Imp. A. Salmon



chambre où il comptoit de passer la nuit ; & Manon, au lieu de le fuivre, nous promit de fortir, & de la venir passer avec moi. Lescaut se chargea du soin d'avoir exactement un carosse à la porte.

L'heure du souper étant venue, M. de G... M... ne se fit pas attendre long-tems. Lescaut étoit avec sa Sœur, dans la Salle. Le premier compliment du Vieillard fut d'offrir à sa Belle, un collier, des bracelets, & des pendants de perles, qui valoient au moins mille écus. Il lui compta ensuite, en beaux Louis d'or, la somme de deux mille quatre cens livres, qui faisoient la moitié de la pension. Il assaisonna son présent de quantité de douceurs, dans le goût de la vieille Cour. Manon ne put lui refuser quelques baisers ; c'étoit autant de droits qu'elle acquéroit, sur l'argent qu'il lui mettoit entre les mains. J'étois à la porte, où je prêtois l'oreille, en attendant que Lescaut m'avertît d'entrer.

Il vint me prendre par la main, lorsque Manon eut ferré l'argent & les bijoux ; & me conduisant vers M. de G... M... il m'ordonna de lui faire la révérence. J'en fis deux ou trois des plus profondes. Excusez, Monsieur, lui dit Lescaut, c'est un Enfant fort neuf. Il est bien éloigné, comme vous voyez, d'avoir les airs de Paris ; mais nous espérons qu'un peu d'usage le façonnera. Vous aurez l'honneur de voir ici souvent

Monfieur, ajouta-t'il, en fe tournant vers moi ; faites bien votre profit d'un fi bon modèle. Le vieil Amant parut prendre plaifir à me voir. Il me donna deux ou trois petits coups fur la joue, en me difant que j'étois un joli garçon, mais qu'il falloit être fur mes gardes à Paris, où les jeunes gens fe laiffent aller facilement à la débauche. Lefcaut l'affura que j'étois naturellement fi fage, que je ne parlois que de me faire Prêtre, & que tout mon plaifir étoit à faire de petites Chapelles. Je lui trouve l'air de Manon, reprit le Vieillard, en me hauffant le menton avec la main. Je répondis d'un air niais : Monfieur, c'eft que nos deux chairs fe touchent de bien proche ; auffi, j'aime ma Sœur Manon comme un autre moi-même. L'entendez-vous, dit-il à Lefcaut ? il a de l'efprit. C'eft dommage que cet Enfant-là n'ait pas un peu plus de monde. Ho, Monfieur, repris-je, j'en ai vû beaucoup chez nous dans les Eglifes, & je crois bien que j'en trouverai, à Paris, de plus fots que moi. Voyez, ajouta-t'il, cela eft admirable pour un Enfant de Province. Toute notre converfation fut à peu près du même goût, pendant le fupper. Manon, qui étoit badine, fut fur le point, plufieurs fois, de gêter tout par fes éclats de rire. Je trouvai l'occafion, en foupant, de lui raconter fa propre hiftoire, & le mauvais fort qui le menaçoit. Lefcaut & Manon trembloient



pendant mon récit, sur tout lorsque je faisois son portrait au naturel; mais l'amour propre l'empêcha de s'y reconnoître, & je l'achevai si adroitement qu'il fut le premier à le trouver fort risible. Vous verrez que ce n'est pas sans raison, que je me suis étendu sur cette ridicule scène. Enfin l'heure du sommeil étant arrivée, il parla d'amour & d'impatience. Nous nous retirâmes, Lescaut & moi. On le conduisit à sa chambre; & Manon étant sortie sous prétexte d'un besoin, nous vint joindre à la porte. Le carrosse, qui nous attendoit trois ou quatre maisons plus bas, s'avança pour nous recevoir. Nous nous éloignâmes, en un instant, du quartier.

Quoiqu'à mes propres yeux, cette action fût une véritable friponnerie, ce n'étoit pas la plus injuste que je crusse avoir à me reprocher. J'avois plus de scrupule, sur l'argent que j'avois acquis au Jeu. Cependant nous profitâmes aussi peu de l'un que de l'autre, & le Ciel permit que la plus légère de ces deux injustices fût la plus rigoureusement punie.

M. de G... M... ne tarda pas long-tems à s'appercevoir qu'il étoit dupé. Je ne sçais s'il fit, dès le soir même, quelques démarches pour nous découvrir; mais il eut assez de crédit pour n'en pas faire long-tems d'inutiles, & nous assez d'imprudence, pour compter trop sur la gran-

deur de Paris, & fur l'éloignement qu'il y avoit de notre quartier au sien. Non-seulement il fut informé de notre demeure, & de nos affaires présentes, mais il apprit aussi qui j'étois, la vie que j'avois menée à Paris, l'ancienne liaison de Manon avec B... la tromperie qu'elle lui avoit faite; en un mot, toutes les parties scandaleuses de notre histoire. Il prit là-dessus la résolution de nous faire arrêter, & de nous traiter moins comme des Criminels, que comme de fiesés Libertins. Nous étions encore au lit, lorsqu'un Exempt de Police entra dans notre chambre, avec une demi douzaine de Gardes. Ils se firent d'abord de notre argent, ou plutôt de celui de Monsieur de G... M...; & nous ayant fait lever brusquement, ils nous conduisirent à la porte, où nous trouvâmes deux caroffes, dans l'un desquels la pauvre Manon fut enlevée sans explication, & moi traîné dans l'autre à Saint Lazare. Il faut avoir éprouvé de tels revers, pour juger du désespoir qu'ils peuvent causer. Nos Gardes eurent la dureté de ne me pas permettre d'embrasser Manon, ni de lui dire une parole. J'ignorai long-tems ce qu'elle étoit devenue. Ce fut sans doute un bonheur pour moi, de ne l'avoir pas sçu d'abord; car une catastrophe si terrible m'auroit fait perdre le sens, & peut être la vie.

Ma malheureuse Maîtresse fut donc enlevée, à

mes yeux, & menée dans une Retraite que j'ai horreur de nommer. Quel sort pour une Créature toute charmante, qui eût occupé le premier trône du Monde, si tous les hommes eussent eu mes yeux & mon cœur ! On ne l'y traita pas barbarement ; mais elle fut reserrée dans une étroite prison, feule, & condamnée à remplir tous les jours une certaine tâche de travail, comme une condition nécessaire pour obtenir quelque dégoûtante nourriture. Je n'appris ce triste détail que long-tems après, lorsque j'eus essuïé moi-même plusieurs mois d'une rude & ennuyeuse pénitence. Mes Gardes ne m'ayant point averti non plus du lieu où ils avoient ordre de me conduire, je ne connus mon destin qu'à la porte de S. Lazare. J'aurois préféré la mort, dans ce moment, à l'état où je me crus prêt de tomber. J'avois de terribles idées de cette Maison. Ma frayeur augmenta, lorsqu'en entrant, les Gardes visiterent une seconde fois mes poches, pour s'afflurer qu'il ne me restoit ni armes, ni moyen de défense. Le Supérieur parut à l'instant ; il étoit prévenu sur mon arrivée. Il me salua avec beaucoup de douceur. Mon Pere, lui dis-je, point d'indignités. Je perdrai mille vies, avant que d'en souffrir une. Non, non, Monsieur, me répondit-il ; vous prendrez une conduite sage, & nous serons contents l'un de l'autre. Il me pria de monter dans une

chambre haute. Je le suivis sans résistance. Les Archers nous accompagnerent jusqu'à la porte; & le Supérieur, y étant entré avec moi, leur fit signe de se retirer.

Je suis donc votre Prisonnier, lui dis-je ! Eh bien, mon Pere, que prétendez-vous faire de moi ? Il me dit qu'il étoit charmé de me voir prendre un ton raisonnable; que son devoir feroit de travailler à m'inspirer le goût de la vertu & de la Religion, & le mien, de profiter de ses exhortations & de ses conseils; que pour peu que je voulusse répondre aux attentions qu'il auroit pour moi, je ne trouverois que du plaisir dans ma Solitude. Ah ! du plaisir, repris-je; vous ne sçavez pas, mon Pere, l'unique chose qui est capable de m'en faire goûter ! Je le sçais, reprit-il; mais j'espère que votre inclination changera. Sa réponse me fit comprendre qu'il étoit instruit de mes aventures, & peut-être de mon nom. Je le priai de m'éclaircir. Il me dit naturellement qu'on l'avoit informé de tout.

Cette connoissance fut le plus rude de tous mes châtimens. Je me mis à verser un ruiffeau de larmes, avec toutes les marques d'un affreux désespoir. Je ne pouvois me consoler d'une humiliation, qui alloit me rendre la Fable de toutes les Personnes de ma connoissance, & la honte de ma Famille. Je passai ainsi huit jours



dans le plus profond abattement, sans être capable de rien entendre, ni de m'occuper d'autre chose que de mon opprobre. Le souvenir même de Manon n'ajoutoit rien à ma douleur. Il n'y entroît, du moins, que comme un sentiment qui avoit précédé cette nouvelle peine; & la passion dominante de mon ame étoit la honte & la confusion. Il y a peu de personnes, qui connoissent la force de ces mouvemens particuliers du cœur. Le commun des hommes n'est sensible qu'à cinq ou six passions, dans le cercle desquelles leur vie se passe, & où toutes leurs agitations se réduisent. Otez-leur l'amour & la haine, le plaisir & la douleur, l'espérance & la crainte, ils ne sentent plus rien. Mais les personnes d'un caractère plus noble peuvent être remuées de mille façons différentes; il semble qu'elles ayent plus de cinq sens, & qu'elles puissent recevoir des idées & des sensations qui passent les bornes ordinaires de la Nature. Et comme elles ont un sentiment de cette grandeur, qui les élève au-dessus du vulgaire, il n'y a rien dont elles soient plus jalouses. De là vient qu'elles souffrent si impatiemment le mépris & la risée, & que la honte est une de leurs plus violentes passions.

J'avois ce triste avantage à S. Lazare. Ma tristesse parut si excessive au Supérieur, qu'en appréhendant les fuites, il crut devoir me traiter

avec beaucoup de douceur & d'indulgence. Il me visitoit deux ou trois fois le jour. Il me prenoit souvent avec lui, pour faire un tour de Jardin, & son zèle s'épuisoit en exhortations & en avis salutaires. Je les recevois avec douceur. Je lui marquois même de la reconnoissance. Il en tiroit l'espoir de ma conversion. Vous êtes d'un naturel si doux & si aimable, me dit-il un jour, que je ne puis comprendre les désordres dont on vous accuse. Deux choses m'étonnent; l'une, comment avec de si bonnes qualités vous avez pu vous livrer à l'excès du libertinage; et l'autre, que j'admire encore plus, comment vous recevez si volontiers mes conseils & mes instructions, après avoir vécu plusieurs années dans l'habitude du désordre. Si c'est repentir, vous êtes un exemple signalé des miséricordes du Ciel; si c'est bonté naturelle, vous avez du moins un excellent fond de caractère, qui me fait espérer que nous n'aurons pas besoin de vous retenir ici long-tems, pour vous ramener à une vie honnête & réglée. Je fus ravi de lui voir cette opinion de moi. Je résolus de l'augmenter, par une conduite qui pût le satisfaire entièrement; persuadé que c'étoit le plus sûr moyen d'abrèger ma prison. Je lui demandai des Livres. Il fut surpris que m'ayant laissé le choix de ceux que je voulois lire, je me déterminai pour quelques Auteurs sérieux. Je feignis



de m'appliquer à l'étude avec le dernier attachement, & je lui donnai ainfi, dans toutes les occasions, des preuves du changement qu'il defiroit.

Cependant il n'étoit qu'extérieur. Je dois le confesser à ma honte ; je jouai, à S. Lazare, un personnage d'hipocrite. Au lieu d'étudier, quand j'étois feul, je ne m'occupois qu'à gémir de ma destinée. Je maudiffois ma prifon, & la tyrannie qui m'y retenoit. Je n'eus pas plutôt quelque relâche, du côté de cet accablement où m'avoit jetté la confusion, que je retombai dans les tourmens de l'Amour. L'absence de Manon, l'incertitude de fon fort, la crainte de ne la revoir jamais, étoient l'unique objet de mes triftes méditations. Je me la figurois dans les bras de G... M... ; car c'étoit la penfée que j'avois eue d'abord ; & loin de m'imaginer qu'il lui eût fait le même traitement qu'à moi, j'étois perfuadé qu'il ne m'avoit fait éloigner, que pour la poffeder tranquillement. Je paffois ainfi des jours & des nuits, dont la longueur me paroiffoit éternelle. Je n'avois d'efpérance, que dans le fuccès de mon hipocrifie. J'obfervois foigneufement le vifage et le difcours du Superieur, pour m'affurer de ce qu'il penfoit de moi ; & je me faifois une étude de lui plaire, comme à l'arbitre de ma destinée. Il me fut aifé de reconnoître que j'étois parfaitement

dans ses bonnes graces. Je ne doutai plus qu'il ne fût disposé à me rendre service. Je pris un jour la hardiesse de lui demander, si c'étoit de lui que mon élargissement dépendoit. Il me dit qu'il n'en étoit pas absolument le maître ; mais que sur son témoignage, il eseroit que M. de G... M..., à la sollicitation duquel M. le Lieutenant Général de Police m'avoit fait renfermer, consentiroit à me rendre la liberté. Puis-je me flater, repris-je doucement, que deux mois de prison, que j'ai déjà essuies, lui paroîtront une expiation suffisante ! Il me promit de lui en parler, si je le souhaitois. Je le priai instamment de me rendre ce bon office. Il m'apprit, deux jours après, que G... M... avoit été si touché du bien qu'il avoit entendu de moi, que non-seulement il paroissoit être dans le dessein de me laisser voir le jour, mais qu'il avoit même marqué beaucoup d'envie de me connoître plus particulièrement, & qu'il se proposoit de me rendre une visite dans ma prison. Quoique sa présence ne pût m'être agréable, je la regardai comme un acheminement prochain à ma liberté.

Il vint effectivement à Saint Lazare. Je lui trouvai l'air plus grave & moins sot, qu'il ne l'avoit eu dans la Maison de Manon. Il me tint quelques discours de bon sens, sur ma mauvaise conduite. Il ajouta, pour justifier apparemment



ses propres défords, qu'il étoit permis à la foiblesse des hommes de se procurer certains plaisirs que la Nature exige, mais que la friponnerie & les artifices honteux méritoient d'être punis. Je l'écoutai, avec un air de soumission dont il parut satisfait. Je ne m'offensai pas même de lui entendre lâcher quelques railleries sur ma fraternité avec Lescaut & Manon, & sur les petites Chapelles, dont il supposoit, me dit-il, que j'avois dû faire un grand nombre à Saint Lazare, puisque je trouvois tant de plaisir à cette pieuse occupation. Mais il lui échappa, malheureusement pour lui & pour moi-même, de me dire que Manon en auroit fait aussi, sans doute, de fort jolies à l'Hôpital. Malgré le frémissement que le nom d'Hôpital me causa, j'eus encore le pouvoir de le prier, avec douceur, de s'expliquer. Hé oui, reprit-il, il y a deux mois qu'elle apprend la sagesse à l'Hôpital Général, & je souhaite qu'elle en ait tiré autant de profit que vous à Saint Lazare.

Quand j'aurois eu une prison éternelle, ou la mort même présente à mes yeux, je n'aurois pas été le maître de mon transport, à cette affreuse nouvelle. Je me jetai sur lui, avec une si furieuse rage, que j'en perdis la moitié de mes forces. J'en eus assez néanmoins pour le renverser par terre & pour le prendre à la

gorge. Je l'étrangois ; lorsque le bruit de sa chute, & quelques cris aigus, que je lui laissois à peine la liberté de pousser, attirèrent le Supérieur & plusieurs Religieux dans ma chambre. On le délivra de mes mains. J'avois presque perdu moi-même la force & la respiration. O Dieu ! m'écriai-je, en poussant mille soupirs ; justice du Ciel ! faut-il que je vive un moment, après une telle infamie ? Je voulus me jeter encore sur le Barbare qui venoit de m'affaiblir. On m'arrêta. Mon désespoir, mes cris & mes larmes passioient toute imagination. Je fis des choses si étonnantes, que tous les assistans, qui en ignoroient la cause, se regardoient les uns les autres avec autant de frayeur que de surprise. M. de G... M... rajustoit pendant ce tems-là sa perruque & sa cravate ; & dans le dépit d'avoir été si maltraité, il ordonnoit au Supérieur de me resserrer plus étroitement que jamais, & de me punir par tous les châtimens qu'on sçait être propres à Saint Lazare. Non, Monsieur, lui dit le Supérieur : ce n'est point avec une personne de la naissance de M. le Chevalier, que nous en ufons de cette manière. Il est si doux, d'ailleurs, & si honnête, que j'ai peine à comprendre qu'il se soit porté à cet excès sans de fortes raisons. Cette réponse acheva de déconcerter M. de G... M... Il fortit, en disant qu'il sçauroit faire plier, & le Su-



perieur, & moi, & tous ceux qui oseroient lui résister.

Le Superieur, ayant ordonné à ses Religieux de le conduire, demeura seul avec moi. Il me conjura de lui apprendre promptement d'où venoit ce désordre. O mon Pere ! lui dis-je, en continuant de pleurer comme un Enfant, figurez-vous la plus horrible cruauté, imaginez-vous la plus détestable de toutes les barbaries, c'est l'action que l'indigne G... M... a eu la lâcheté de commettre. Oh ! il m'a percé le cœur. Je n'en reviendrai jamais. Je veux vous raconter tout, ajoutai-je en sanglotant. Vous êtes bon, vous aurez pitié de moi. Je lui fis un récit abrégé de la longue & infurmontable passion que j'avois pour Manon, de la situation florissante de notre Fortune avant que nous eussions été dépouillés par nos propres Domestiques, des offres que G... M... avoit faites à ma Maîtresse, de la conclusion de leur marché & de la maniere dont il avoit été rompu. Je lui représentai les choses, à la vérité, du côté le plus favorable pour nous : voilà, continuai-je, de quelle source est venu le zèle de M. de G... M... pour ma conversion. Il a eu le crédit de me faire ici renfermer, par un pur motif de vengeance. Je lui pardonne : mais, mon Pere, ce n'est pas tout ; il a fait enlever cruellement la plus chere moitié de moi-même ; il l'a fait mettre

honteusement à l'Hôpital; il a eu l'impudence de me l'annoncer aujourd'hui de sa propre bouche. A l'Hôpital, mon Pere! O Ciel! ma charmante Maîtresse, ma chere Reine à l'Hôpital, comme la plus infâme de toutes les Créatures! Où trouverai-je assez de force, pour ne pas mourir de douleur & de honte! Le bon Pere, me voyant dans cet excès d'affliction, entreprit de me consoler. Il me dit qu'il n'avoit jamais compris mon aventure, de la maniere dont je la racontois; qu'il avoit sçu, à la vérité, que je vivois dans le désordre, mais qu'il s'étoit figuré que ce qui avoit obligé M. de G... M... d'y prendre intérêt, étoit quelque liaison d'estime & d'amitié avec ma Famille; qu'il ne s'en étoit expliqué à lui-même que sur ce pied; que ce que je venois de lui apprendre mettroit beaucoup de changement dans mes affaires, & qu'il ne doutoit point que le récit fidèle qu'il avoit dessein d'en faire à M. le Lieutenant Général de Police ne pût contribuer à ma liberté. Il me demanda ensuite pourquoi je n'avois pas encore pensé à donner de mes nouvelles à ma Famille, puisqu'elle n'avoit point eu de part à ma captivité. Je fatisis à cette objection, par quelques raisons prises de la douleur que j'avois appréhendé de causer à mon Pere, & de la honte que j'en. aurois ressentie moi-même. Enfin il me promit d'aller de ce pas chez le Lieutenant de



Police ; ne fût-ce, ajouta-t-il, que pour prévenir quelque chose de pis, de la part de M. de G... M... qui est sorti de cette Maison fort mal satisfait, & qui est assez considéré pour se faire redouter.

J'attendis le retour du Pere, avec toutes les agitations d'un Malheureux qui touche au moment de sa Sentence. C'étoit pour moi un supplice inexprimable, de me représenter Manon à l'Hôpital. Outre l'infamie de cette demeure, j'ignorois de quelle maniere elle y étoit traitée ; & le souvenir de quelques particularités, que j'avois entendues de cette Maison d'horreur, renouvelloit à tous momens mes transports. J'étois tellement résolu de la secourir, à quelque prix & par quelque moyen que ce pût être, que j'aurois mis le feu à S. Lazare, s'il m'eût été impossible d'en sortir autrement. Je réfléchis donc sur les voies que j'avois à prendre, s'il arrivoit que le Lieutenant Général de Police continuât de m'y retenir malgré moi. Je mis mon industrie à toutes les épreuves ; je parcourus toutes les possibilités. Je ne vis rien qui pût m'assurer d'une évafion certaine, & je craignis d'être renfermé plus étroitement, si je faisois une tentative malheureuse. Je me rappelai le nom de quelques Amis, de qui je pouvois esperer du secours ; mais quel moyen de leur faire sçavoir ma situation ? Enfin, je crus avoir formé un plan si adroit, qu'il pourroit réussir ; & je remis

à l'arranger encore mieux après le retour du Pere Superieur, si l'inutilité de sa démarche me le rendoit nécessaire. Il ne tarda point à revenir. Je ne vis pas, sur son visage, les marques de joie qui accompagnent une bonne nouvelle. J'ai parlé, me dit-il, à M. le Lieutenant Général de Police, mais je lui ai parlé trop tard. M. de G... M... l'est allé voir en sortant d'ici, & l'a si fort prévenu contre vous, qu'il étoit sur le point de m'envoyer de nouveaux ordres, pour vous resserrer davantage.

Cependant lorsque je lui ai appris le fond de vos affaires, il a paru s'adoucir beaucoup; & riant un peu de l'incontinence du vieux M. de G... M... il m'a dit qu'il falloit vous laisser ici six mois, pour le fatiguer; d'autant mieux, a-t-il dit, que cette demeure ne sçauroit vous être inutile. Il m'a recommandé de vous traiter honnêtement, & je vous réponds que vous ne vous plaindrez point de mes manieres.

Cette explication du bon Superieur fut assez longue, pour me donner le tems de faire une sage réflexion. Je conçus que je m'exposerois à renverser mes desseins, si je lui marquois trop d'empressement pour ma liberté. Je lui témoignai, au contraire, que dans la nécessité de demeurer, c'étoit une douce consolation pour moi d'avoir quelque part à son estime. Je le priai ensuite, sans affectation, de m'accorder une

grace, qui n'étoit de nulle importance pour personne, & qui serviroit beaucoup à ma tranquillité; c'étoit de faire avertir un de mes Amis, un saint Ecclésiastique qui demuroit à Saint Sulpice, que j'étois à Saint Lazare, & de permettre que je reçusse quelquefois sa visite. Cette faveur me fut accordée sans délibérer. C'étoit mon ami Tiberge dont il étoit question; non que j'espérasse, de lui, les secours nécessaires pour ma liberté; mais je voulois l'y faire servir comme un instrument éloigné, sans qu'il en eût même connoissance. En un mot, voici mon projet: je voulois écrire à Lescaut, & le charger, lui & nos Amis communs, du soin de me délivrer. La première difficulté étoit de lui faire tenir ma Lettre; ce devoit être l'office de Tiberge. Cependant, comme il le connoissoit pour le Frere de ma Maîtresse, je craignois qu'il n'eût peine à se charger de cette commission. Mon dessein étoit de renfermer ma Lettre à Lescaut, dans une autre Lettre, que je devois adresser à un honnête homme de ma connoissance, en le priant de rendre promptement la première à son adresse; & comme il étoit nécessaire que je visse Lescaut, pour nous accorder dans nos mesures, je voulois lui marquer de venir à Saint Lazare, & de demander à me voir sous le nom de mon Frere aîné, qui étoit venu exprès à Paris pour prendre connoissance de mes

affaires. Je remettois à convenir, avec lui, des moyens qui nous paroïtroient les plus expéditifs & les plus sûrs. Le P. Supérieur fit avertir Tiberge, du desir que j'avois de l'entretenir. Ce fidèle Ami ne m'avoit pas tellement perdu de vûe, qu'il ignorât mon avanture ; il sçavoit que j'étois à Saint Lazare, & peut-être n'avoit-il pas été fâché de cette disgrâce, qu'il croyoit capable de me ramener au devoir. Il accourut aussi-tôt à ma chambre.

Notre entretien fut plein d'amitié. Il voulut être informé de mes dispositions. Je lui ouvris mon cœur sans réserve, excepté sur le dessein de ma fuite. Ce n'est pas à vos yeux, cher Ami, lui dis-je, que je veux paroître ce que je ne suis point. Si vous avez cru trouver ici un Ami sage & réglé dans ses desirs, un Libertin réveillé par les châtimens du Ciel, en un mot un cœur dégagé de l'Amour & revenu des charmes de sa Manon, vous avez jugé trop favorablement de moi. Vous me revoyez tel que vous me laissâtes il y a quatre mois ; toujours tendre, & toujours malheureux par cette fatale tendresse, dans laquelle je ne me laisse point de chercher mon bonheur.

Il me répondit que l'aveu que je faisois, me rendoit inexcusable : qu'on voyoit bien des Pécheurs, qui s'enivroient du faux bonheur du vice, jusqu'à le préférer hautement à celui de

la vertu ; mais que c'étoit du moins à des images de bonheur qu'ils s'attachoient, & qu'ils étoient les dupes de l'apparence : mais que de reconnoître, comme je le faisois, que l'objet de mes attachemens n'étoit propre qu'à me rendre coupable & malheureux, & de continuer à me précipiter volontairement dans l'infortune & dans le crime, c'étoit une contradiction d'idées & de conduite, qui ne faisoit pas honneur à ma raison.

Tiberge ! repris-je, qu'il vous est aisé de vaincre, lorsqu'on n'oppose rien à vos armes ! Laissez-moi raisonner à mon tour. Pouvez-vous prétendre que ce que vous appelez le bonheur de la vertu, soit exempt de peines, de traverses, & d'inquiétudes ? Quel nom donnerez-vous à la prison, aux croix, aux supplices & aux tortures des Tyrans ? Direz-vous comme font les Mystiques, que ce qui tourmente le corps est un honneur pour l'ame ? Vous n'oseriez le dire, c'est un paradoxe infoutenable. Ce bonheur, que vous relevez tant, est donc mêlé de mille peines ; ou pour parler plus juste, ce n'est qu'un tissu de malheurs, au travers desquels on tend à la félicité. Or si la force de l'imagination fait trouver du plaisir dans ces maux mêmes, parce qu'ils peuvent conduire à un terme heureux qu'on espere, pourquoi traitez-vous de contradictoire & d'insensée, dans ma conduite, une disposition toute semblable ? J'aime Manon ; je tends au

travers de mille douleurs à vivre heureux & tranquille auprès d'elle. La voie par où je marche est malheureuse, mais l'espérance d'arriver à mon terme y répand toujours de la douceur, & je me croirai trop bien payé, par un moment passé avec elle, de tous les chagrins que j'essuie pour l'obtenir. Toutes choses me paroissent donc égales, de votre côté & du mien ; ou s'il y a quelque différence, elle est encore à mon avantage, car le bonheur que j'espère est proche, & l'autre est éloigné ; le mien est de la nature des peines, c'est-à-dire, sensible au corps ; & l'autre est d'une nature inconnue, qui n'est certaine que par la foi.

Tiberge parut effraïé de ce raisonnement. Il recula deux pas, en me disant de l'air le plus sérieux, que non-seulement ce que je venois de dire bleffoit le bon sens, mais que c'étoit un malheureux sophisme d'impiété & d'irréligion : car cette comparaison, ajouta-t'il, du terme de vos peines avec celui qui est proposé par la Religion, est une idée des plus libertines & des plus monstrueuses.

J'avoue, repris-je, qu'elle n'est pas juste ; mais prenez-y garde, ce n'est pas sur elle que porte mon raisonnement. J'ai eu dessein d'expliquer ce que vous regardez comme une contradiction, dans la persévérance d'un amour malheureux ; & je crois avoir fort bien prouvé que si c'en est

une, vous ne sçauriez vous en sauver plus que moi. C'est à cet égard seulement que j'ai traité les choses d'égales, & je soutiens encore qu'elles le sont. Répondrez-vous que le terme de la Vertu est infiniment supérieur à celui de l'Amour ? Qui refuse d'en convenir ? Mais est-ce de quoi il est question ? Ne s'agit-il pas de la force qu'ils ont, l'un & l'autre, pour faire supporter les peines ? Jugeons-en par l'effet. Combien trouve-t-on de déferteurs de la sévère Vertu, & combien en trouverez-vous peu de l'Amour ? Répondrez-vous encore que s'il y a des peines dans l'exercice du bien, elles ne sont pas infaillibles & nécessaires ; qu'on ne trouve plus de Tyrans ni de croix, & qu'on voit quantité de personnes vertueuses mener une vie douce & tranquille ? Je vous dirai de même qu'il y a des Amours paisibles & fortunés ; & ce qui fait encore une différence qui m'est extrêmement avantageuse, j'ajouterai que l'Amour, quoiqu'il trompe assez souvent, ne promet du moins que des satisfactions & des joies, au lieu que la Religion veut qu'on s'attende à une pratique triste & mortifiante. Ne vous allarmez pas, ajoutai-je en voyant son zèle prêt à se chagriner. L'unique chose que je veux conclure ici, c'est qu'il n'y a point de plus mauvaise méthode pour dégoûter un cœur de l'Amour, que de lui en décrier les douceurs, & de lui pro-

mettre plus de bonheur dans l'exercice de la Vertu. De la maniere dont nous sommes faits, il est certain que notre félicité consiste dans le plaisir ; je défie qu'on s'en forme une autre idée : or le cœur n'a pas besoin de se consulter longtemps, pour sentir que de tous les plaisirs, les plus doux sont ceux de l'Amour. Il s'aperçoit bien-tôt qu'on le trompe, lorsqu'on lui en promet ailleurs de plus charmans ; & cette tromperie le dispose à se défier des promesses les plus solides. Prédicateurs, qui voulez me ramener à la Vertu, dites-moi qu'elle est indispensablement nécessaire ; mais ne me déguisez pas qu'elle est sévère & pénible. Etablissez bien que les délices de l'Amour sont passageres, qu'elles sont défendues, qu'elles seront suivies par d'éternelles peines ; & ce qui fera peut-être encore plus d'impression sur moi, que plus elles sont douces & charmantes, plus le Ciel fera magnifique à récompenser un si grand sacrifice, mais confessez qu'avec des cœurs tels que nous les avons, elles sont ici nos plus parfaites félicités.

Cette fin de mon discours rendit sa bonne humeur à Tiberge. Il convint qu'il y avoit quelque chose de raisonnable dans mes pensées. La seule objection qu'il ajouta fut de me demander, pourquoi je n'entrais pas du moins dans mes propres principes, en sacrifiant mon



Amour à l'espérance de cette rémunération, dont je me faisois une si grande idée. O cher Ami ! lui répondis-je, c'est ici que je reconnois ma misère & ma foiblesse ; hélas oui, c'est mon devoir d'agir comme je raisonne ! mais l'action est-elle en mon pouvoir ? De quels secours n'aurois-je pas besoin pour oublier les charmes de Manon ? Dieu me pardonne, reprit Tiberge, je pense que voici encore un de nos Jansenistes. Je ne sçais ce que je suis, répliquai-je & je ne vois pas trop clairement ce qu'il faut être ; mais je n'éprouve que trop la vérité de ce qu'ils disent.

Cette conversation servit du moins à renouveler la pitié de mon Ami. Il comprit qu'il y avoit plus de foiblesse que de malignité dans mes désordres. Son amitié en fut plus disposée, dans la fuite, à me donner des secours, sans lesquels j'aurois péri infailliblement de misère. Cependant je ne lui fis pas la moindre ouverture, du dessein que j'avois de m'échapper de S. Lazare. Je le priai seulement de se charger de ma Lettre. Je l'avois préparée, avant qu'il fût venu, & je ne manquai point de prétextes pour colorer la nécessité où j'étois d'écrire. Il eut la fidélité de la porter exactement, & Lescaut reçut, avant la fin du jour, celle qui étoit pour lui.

Il me vint voir le lendemain, & il passa heu-

reusement sous le nom de mon Frere. Ma joie fut extrême, en l'appercevant dans ma chambre. J'en fermai la porte avec soin. Ne perdons pas un seul moment, lui dis-je ; apprenez-moi, d'abord des nouvelles de Manon, & donnez-moi ensuite un bon conseil pour rompre mes fers. Il m'assura qu'il n'avoit pas vû sa Sœur, depuis le jour qui avoit précédé mon emprisonnement ; qu'il n'avoit appris son sort & le mien, qu'à force d'informations & de soins ; que s'étant présenté deux ou trois fois à l'Hôpital, on lui avoit refusé la liberté de lui parler. Malheureux G... M..., m'écriai-je, que tu me le paieras cher !

Pour ce qui regarde votre délivrance, continua Lefcaut, c'est une entreprise moins facile que vous ne pensez. Nous passâmes hier la foirée, deux de mes Amis & moi, à observer toutes les parties extérieures de cette Maison, & nous jugeâmes que vos fenêtres étant sur une Cour entourée de bâtimens, comme vous nous l'aviez marqué, il y auroit bien de la difficulté à vous tirer de là. Vous êtes d'ailleurs au troisième étage, & nous ne pouvons introduire ici, ni cordes, ni échelles. Je ne vois donc nulle ressource du côté du dehors. C'est dans la Maison même, qu'il faudroit imaginer quelque artifice. Non, repris-je ; j'ai tout examiné, surtout depuis que ma clôture est un peu moins rigou-

reuse, par l'indulgence du Supérieur. La porte de ma chambre ne se ferme plus avec la clé ; j'ai la liberté de me promener dans les Galeries des Religieux : mais tous les escaliers sont bouchés par des portes épaisses, qu'on a soin de tenir fermées la nuit & le jour ; de sorte qu'il est impossible que la seule adresse puisse me sauver. Attendez, repris-je, après avoir un peu réfléchi sur une idée qui me parut excellente ; pourriez-vous m'apporter un pistolet ? Aisément, me dit Lescaut ; mais voulez-vous tuer quelqu'un ? Je l'assurai que j'avois si peu dessein de tuer, qu'il n'étoit pas même nécessaire que le pistolet fût chargé. Apportez-le-moi demain, ajoutai-je, & ne manquez pas de vous trouver le soir, à onze heures, vis-à-vis la porte de cette Maison, avec deux ou trois de nos Amis. J'espère que je pourrai vous y rejoindre. Il me pressa en vain de lui en apprendre davantage. Je lui dis qu'une entreprise, telle que je la méditois, ne pouvoit paroître raisonnable qu'après avoir réussi. Je le priai d'abréger sa visite, afin qu'il trouvât plus de facilité à me revoir le lendemain. Il fut admis, avec aussi peu de peine que la première fois. Son air étoit grave. Il n'y a personne qui ne l'eût pris pour un homme d'honneur.

Lorsque je me trouvai muni de l'instrument de ma liberté, je ne doutai presque plus du

succès de mon projet. Il étoit bizarre & hardi ; mais de quoi n'étois-je pas capable, avec les motifs qui m'animoient ? J'avois remarqué, depuis qu'il m'étoit permis de fortir de ma chambre & de me promener dans les Galeries, que le Portier apportoit chaque jour au soir les clés de toutes les portes au Superieur, & qu'il re-
gnoit ensuite un profond silence dans la Maison, qui marquoit que tout le monde étoit retiré. Je pouvois aller sans obstacle, par une Galerie de communication, de ma chambre à celle de ce Pere. Ma résolution étoit de lui prendre ses clés, en l'épouvantant avec mon pistolet s'il faisoit difficulté de me les donner, & de m'en servir pour gagner la rue. J'en attendis le tems avec impatience. Le Portier vint à l'heure ordinaire, c'est-à-dire, un peu après neuf heures. J'en laissai passer encore une, pour m'assurer que tous les Religieux & les domestiques étoient endormis. Je partis enfin, avec mon arme, & une chandelle allumée. Je frappai d'abord doucement à la porte du Pere, pour l'éveiller sans bruit. Il m'entendit au second coup ; & s'imaginant sans doute que c'étoit quelque Religieux qui se trouvoit mal & qui avoit besoin de secours, il se leva pour m'ouvrir. Il eut néanmoins la précaution de demander, au travers de la porte, qui c'étoit, & ce qu'on vouloit de lui ? Je fus obligé de me nommer ; mais j'aff-



feçtai un ton plaintif, pour lui faire comprendre que je ne me trouvois pas bien. Ha ! c'est vous, mon cher Fils, me dit-il, en ouvrant la porte ; qu'est-ce donc qui vous amene si tard ? J'entrai dans sa chambre, & l'ayant tiré à l'autre bout, opposé à la porte, je lui déclarai qu'il m'étoit impossible de demeurer plus long-tems à S. Lazare ; que la nuit étoit un tems commode pour fortir sans être apperçu & que j'attendois de son amitié qu'il consentiroit à m'ouvrir les portes, ou à me prêter ses clés pour les ouvrir moi-même.

Ce compliment devoit le surprendre. Il demeura quelque tems à me considérer, sans me répondre. Comme je n'en avois pas à perdre, je repris la parole pour lui dire, que j'étois fort touché de toutes ses bontés, mais que la liberté étant le plus cher de tous les biens, surtout pour moi à qui on la ravissoit injustement, j'étois résolu de me la procurer cette nuit même, à quelque prix que ce fût : & de peur qu'il ne lui prît envie d'élever la voix pour appeller du secours, je lui fis voir une honnête raison de silence, que je tenois sous mon juste-au-corps. Un pistolet ! me dit-il. Quoi ! mon Fils, vous voulez m'ôter la vie, pour reconnoître la considération que j'ai eue pour vous ? A Dieu ne plaîse, lui répondis-je. Vous avez trop d'esprit & de raison, pour me mettre dans cette néces-

sité ; mais je veux être libre ; & j'y suis si résolu, que si mon projet manque par votre faute, c'est fait de vous absolument. Mais, mon cher Fils ! reprit-il d'un air pâle & effrayé, que vous ai-je fait ? quelle raison avez-vous de vouloir ma mort ? Eh non, repliquai-je avec impatience. Je n'ai pas dessein de vous tuer, si vous voulez vivre. Ouvrez-moi la porte, & je suis le meilleur de vos Amis. J'aperçus les clés, qui étoient sur sa table. Je les pris, & je le priai de me suivre, en faisant le moins de bruit qu'il pourroit. Il fut obligé de s'y résoudre. A mesure que nous avancions & qu'il ouvroit une porte, il me répétoit avec un soupir : ah ! mon Fils, ah ! qui l'auroit jamais cru ! Point de bruit, mon Pere, répétois-je de mon côté à tout moment. Enfin nous arrivâmes à une espece de barriere, qui est avant la grande porte de la rue. Je me croyois déjà libre, & j'étois derriere le Pere, avec ma chandelle dans une main, & mon pistolet dans l'autre. Pendant qu'il s'empressoit d'ouvrir, un Domestique, qui couchoit dans une petite chambre voisine, entendant le bruit de quelques verrouils, se leve & met la tête à sa porte. Le bon Pere le crut apparemment capable de m'arrêter. Il lui ordonna, avec beaucoup d'imprudence, de venir à son secours. C'étoit un puissant Coquin, qui s'élança sur moi sans balancer.



Je ne le marchandai point; je lui lâchai le coup au milieu de la poitrine. Voilà de quoi vous êtes cause, mon Pere, dis-je assez fierement à mon Guide. Mais que cela ne vous empêche pas d'achever, ajoutai-je en le pouffant vers la porte. Il n'osa refuser de l'ouvrir. Je fortis heureusement, & je trouvai, à quatre pas, Lescaut qui m'attendoit avec deux Amis, fuyant sa promesse.

Nous nous éloignâmes. Lescaut me demanda s'il n'avoit pas entendu tirer un pistolet? C'est votre faute, lui dis-je; pourquoi me l'apportiez-vous chargé? Cependant je le remerciai d'avoir eu cette précaution, sans laquelle j'étois sans doute à S. Lazare pour long-tems. Nous allâmes passer la nuit chez un Traiteur, où je me remis un peu de la mauvaise chere que j'avois faite depuis près de trois mois. Je ne pus néanmoins m'y livrer au plaisir. Je souffris mortellement dans Manon. Il faut la délivrer, dis-je à mes trois Amis. Je n'ai souhaité la liberté que dans cette vue. Je vous demande le secours de votre adresse: pour moi, j'y employerai jusqu'à ma vie. Lescaut, qui ne manquoit pas d'esprit & de prudence, me représenta qu'il falloit aller bride en main; que mon évafion de S. Lazare & le malheur qui m'étoit arrivé en fortant, causeroient infailliblement du bruit; que le Lieutenant Général de Police me

feroit chercher, & qu'il avoit les bras longs; enfin que si je ne voulois pas être exposé à quelque chose de pis que S. Lazare, il étoit à propos de me tenir couvert & renfermé pendant quelques jours, pour laisser au premier feu de mes ennemis le tems de s'éteindre. Son conseil étoit sage; mais il auroit fallu l'être aussi pour le fuivre. Tant de lenteur & de ménagement ne s'accordoit pas avec ma passion. Toute ma complaisance se réduisit à lui promettre, que je passerois le jour suivant à dormir. Il m'enferma dans sa chambre, où je demurai jusqu'au soir.

J'employai une partie de ce tems à former des projets & des expédiens pour secourir Mannon. J'étois bien persuadé que sa prison étoit encore plus impénétrable, que n'avoit été la mienne. Il n'étoit pas question de force & de violence, il falloit de l'artifice; mais la Déesse même de l'Invention n'auroit pas sçu par où commencer. J'y vis si peu de jour, que je remis à considérer mieux les choses, lorsque j'aurois pris quelques informations sur l'arrangement intérieur de l'Hôpital.

Aussi-tôt que la nuit m'eut rendu la liberté, je priai Lescout de m'accompagner. Nous liâmes conversation avec un des Portiers, qui nous parut homme de bon sens. Je feignis d'être un Étranger, qui avoit entendu parler avec admi-

Handwritten text, likely bleed-through from the reverse side of the page. The text is arranged in approximately 15 lines and is mostly illegible due to fading and the texture of the paper. Some faint words and phrases are visible, such as "L'année de la mort de..." and "le 15 de Mars 1688".





L. Monnier sc.

Imp. A. Salmon



ration de l'Hôpital Général, & de l'ordre qui s'y observe. Je l'interrogeai sur les plus minces détails ; & de circonstances en circonstances nous tombâmes sur les Administrateurs, dont je le priai de m'apprendre les noms & les qualités. Les réponses, qu'il me fit sur ce dernier article, me firent naître une pensée dont je m'applaudis aussi-tôt, & que je ne tardai point à mettre en œuvre. Je lui demandai, comme une chose essentielle à mon dessein, si ces Messieurs avoient des Enfans ? Il me dit qu'il ne pouvoit pas m'en rendre un compte certain, mais que pour M. de T..., qui étoit un des principaux, il lui connoissoit un Fils en âge d'être marié, qui étoit venu plusieurs fois à l'Hôpital avec son Pere. Cette assurance me suffisoit. Je rompis presque aussi-tôt notre entretien, & je fis part à Lescaut, en retournant chez lui, du dessein que j'avois conçu. Je m'imagine, lui dis-je, que M. de T... le Fils, qui est riche & de bonne Famille, est dans un certain goût de plaisirs, comme la plupart des jeunes gens de son âge. Il ne sçauroit être ennemi des femmes, ni ridicule au point de refuser ses services pour une affaire d'Amour. J'ai formé le dessein de l'intéresser à la liberté de Manon. S'il est honnête homme, & qu'il ait des sentimens, il nous accordera son secours par générosité. S'il n'est point capable d'être con-

duit par ce motif, il fera du moins quelque chose pour une Fille aimable ; ne fût-ce que par l'espérance d'avoir part à ses faveurs. Je ne veux pas différer de le voir, ajoutai-je, plus long-tems que jusqu'à demain. Je me sens si consolé par ce projet, que j'en tire un bon augure. Lefcaut convint lui-même qu'il y avoit de la vraisemblance dans mes idées, & que nous pouvions esperer quelque chose par cette voie. J'en passai la nuit moins tristement.

Le matin étant venu, je m'habillai le plus proprement qu'il me fut possible, dans l'état d'indigence où j'étois, & je me fis conduire dans un Fiacre à la Maison de M. de T... Il fut surpris de recevoir la visite d'un Inconnu. J'augurai bien de sa physionomie & de ses civilités. Je m'expliquai naturellement avec lui ; & pour échauffer ses sentimens naturels, je lui parlai de ma passion, & du mérite de ma Maîtresse, comme de deux choses qui ne pouvoient être égalées que l'une par l'autre. Il me dit que quoiqu'il n'eût jamais vu Manon, il avoit entendu parler d'elle, du moins s'il s'agissoit de celle qui avoit été la Maîtresse du vieux G... M... Je ne doutai point qu'il ne fût informé de la part que j'avois eue à cette aventure ; & pour le gagner de plus en plus, en me faisant un mérite de ma confiance, je lui racontai le détail de tout ce qui étoit arrivé à Manon & à

moi. Vous voyez, Monsieur, continuai-je, que l'intérêt de ma vie & celui de mon cœur sont maintenant entre vos mains. L'un ne m'est pas plus cher que l'autre. Je n'ai point de réserve avec vous, parce que je suis informé de votre générosité, & que la ressemblance de nos âges me fait espérer qu'il s'en trouvera quelqu'une dans nos inclinations. Il parut fort sensible à cette marque d'ouverture & de candeur. Sa réponse fut celle d'un homme qui a du monde, & des sentimens ; ce que le monde ne donne pas toujours, & qu'il fait perdre souvent. Il me dit qu'il mettoit ma visite au rang de ses bonnes fortunes, qu'il regarderoit mon amitié comme une de ses plus heureuses acquisitions, & qu'il s'efforceroit de la mériter par l'ardeur de ses services. Il ne promit pas de me rendre Manon, parce qu'il n'avoit, me dit-il, qu'un crédit médiocre & mal assuré : mais il m'offrit de me procurer le plaisir de la voir, & de faire tout ce qui seroit en sa puissance pour la remettre entre mes bras. Je fus plus satisfait de cette incertitude de son crédit, que je ne l'aurois été d'une pleine assurance de remplir tous mes desirs. Je trouvai, dans la modération de ses offres, une marque de franchise dont je fus charmé. En un mot, je me promis tout de ses bons offices. La seule promesse de me faire voir Manon m'auroit fait tout entreprendre pour lui.

Je lui marquai quelque chose de ces sentimens, d'une maniere qui le persuada aussi que je n'étois pas d'un mauvais naturel. Nous nous embrassâmes avec tendresse, & nous devînmes Amis, sans autre raison que la bonté de nos cœurs, & une simple disposition qui porte un homme tendre & généreux à aimer un autre homme qui lui ressemble. Il poussa les marques de son estime bien plus loin ; car ayant combiné mes aventures, & jugeant qu'en sortant de S. Lazare je ne devois pas me trouver à mon aise, il m'offrit sa bourse, & il me pressa de l'accepter. Je ne l'acceptai point ; mais je lui dis : c'est trop, mon cher Monsieur. Si avec tant de bonté & d'amitié vous me faites revoir ma chere Manon, je vous suis attaché pour toute ma vie. Si vous me rendez tout à fait cette chere Créature, je ne croirai pas être quitte en versant tout mon sang pour vous servir.

Nous ne nous séparâmes, qu'après être convenus du tems & du lieu où nous devons nous retrouver. Il eut la complaisance de ne pas me remettre plus loin que l'après midi du même jour. Je l'attendis dans un Café, où il vint me rejoindre vers les quatre heures, & nous prîmes ensemble le chemin de l'Hôpital. Mes genoux étoient tremblans en traversant les cours. Puissance d'Amour ! disois-je, je verrai donc l'Idole

de mon cœur, l'objet de tant de pleurs, & d'inquiétudes ! Ciel ! conservez-moi assez de vie pour aller jusqu'à elle, & disposez après cela de ma fortune & de mes jours ; je n'ai plus d'autre grace à vous demander.

M. de T... parla à quelques Concierges de la Maison, qui s'empresserent de lui offrir tout ce qui dépendoit d'eux pour sa satisfaction. Il se fit montrer le Quartier où Manon avoit sa chambre, & l'on nous y conduisit avec une clé d'une grandeur effroyable, qui servit à ouvrir sa porte. Je demandai au Valet qui nous menoit, & qui étoit celui qu'on avoit chargé du soin de la servir, de quelle maniere elle avoit passé le tems dans cette demeure. Il nous dit que c'étoit une douceur angélique ; qu'il n'avoit jamais reçu d'elle un mot de dureté ; qu'elle avoit versé continuellement des larmes, pendant les six premières semaines après son arrivée, mais que depuis quelque tems, elle paroissoit prendre son malheur avec plus de patience, & qu'elle étoit occupée à coudre du matin jusqu'au soir, à la réserve de quelques heures qu'elle employoit à la lecture. Je lui demandai encore, si elle avoit été entretenue proprement. Il m'assura que le nécessaire du moins ne lui avoit jamais manqué.

Nous approchâmes de sa porte. Mon cœur battoit violemment. Je dis à M. de T... : entrez seul & prévenez-la sur ma visite, car j'appré-

hende qu'elle ne soit trop faisie en me voyant tout d'un coup. La porte nous fut ouverte. Je demurai dans la galerie. J'entendis néanmoins leurs discours. Il lui dit qu'il venoit lui apporter un peu de consolation ; qu'il étoit de mes Amis, & qu'il prenoit beaucoup d'intérêt à notre bonheur. Elle lui demanda, avec le plus vif empressement, si elle apprendroit de lui ce que j'étois devenu. Il lui promit de m'amener à ses pieds, aussi tendre, aussi fidèle qu'elle pouvoit le désirer. Quand ? reprit-elle. Aujourd'hui même, lui dit-il ; ce bienheureux moment ne tardera point ; il va paroître à l'instant, si vous le souhaitez. Elle comprit que j'étois à la porte. J'entrai, lorsqu'elle y accouroit avec précipitation. Nous nous embrassâmes, avec cette effusion de tendresse, qu'une absence de trois mois fait trouver si charmante à de parfaits Amans. Nos soupirs, nos exclamations interrompues, mille noms d'amour répétés languissamment de part & d'autre, formerent, pendant un quart d'heure, une scène qui attendrissoit M. de T... Je vous porte envie, me dit-il, en nous faisant asseoir ; il n'y a point de fort glorieux, auquel je ne préférasse une Maîtresse si belle & si passionnée. Aussi mépriserois-je tous les Empires du Monde, lui répondis-je, pour m'assurer le bonheur d'être aimé d'elle.



Tout le reste d'une conversation si désirée ne pouvoit manquer d'être infiniment tendre. La pauvre Manon me raconta ses aventures, & je lui appris les miennes. Nous pleurâmes amèrement, en nous entretenant de l'état où elle étoit, & de celui d'où je ne faisois que fortir. M. de T... nous consola, par de nouvelles promesses, de s'employer ardemment pour finir nos misères. Il nous conseilla de ne pas rendre cette première entrevue trop longue, pour lui donner plus de facilité à nous en procurer d'autres. Il eut beaucoup de peine à nous faire goûter ce conseil. Manon, surtout, ne pouvoit se résoudre à me laisser partir. Elle me fit remettre cent fois sur ma chaise. Elle me retenoit par les habits & par les mains. Hélas! dans quel lieu me laissez-vous! disoit-elle. Qui peut m'affurer de vous revoir? M. de T... lui promit de la venir voir souvent avec moi. Pour le lieu, ajouta-t'il agréablement, il ne faut plus l'appeler l'Hôpital; c'est Versailles, depuis qu'une Personne qui mérite l'empire de tous les cœurs y est renfermée.

Je fis, en sortant, quelques libéralités au Valet qui la servoit, pour l'engager à lui rendre ses soins avec zèle. Ce garçon avoit l'ame moins basse & moins dure que ses pareils. Il avoit été témoin de notre entrevue. Ce tendre spectacle l'avoit touché. Un louis d'or, dont je lui fis



présent, acheva de me l'attacher. Il me prit à l'écart, en descendant dans les cours : Monsieur, me dit-il, si vous me voulez prendre à votre service, ou me donner une honnête récompense, pour me dédommager de la perte de l'emploi que j'occupe ici, je crois qu'il me sera facile de délivrer Mademoiselle Manon. J'ouvris l'oreille à cette proposition ; & quoique je fusse dépourvu de tout, je lui fis des promesses fort au-dessus de ses desirs. Je compris bien qu'il me feroit toujours aisé de récompenser un homme de cette étoffe. Sois persuadé, lui dis-je, mon Ami, qu'il n'y a rien que je ne fasse pour toi, & que ta fortune est aussi assurée que la mienne. Je voulus sçavoir quels moyens il avoit dessein d'employer. Nul autre, me dit-il, que de lui ouvrir le soir la porte de sa chambre, & de vous la conduire jusqu'à celle de la rue, où il faudra que vous soyez prêt à la recevoir. Je lui demandai s'il n'étoit point à craindre qu'elle ne fût reconnue, en traversant les galeries & les cours. Il confessa qu'il y avoit quelque danger ; mais il me dit qu'il falloit bien risquer quelque chose. Quoique je fusse ravi de le voir si résolu, j'appellai M. de T... pour lui communiquer ce projet, & la seule raison qui sembloit pouvoir le rendre douteux. Il y trouva plus de difficulté que moi. Il convint qu'elle pouvoit absolument s'échaper de cette manière ; mais



si elle est reconnue, continua-t'il, si elle est arrêtée en fuyant, c'est peut-être fait d'elle pour toujours. D'ailleurs il vous faudroit donc quitter Paris sur le champ ; car vous ne seriez jamais assez caché aux recherches. On les redoubleroit, autant par rapport à vous qu'à elle. Un homme s'échape aisément, quand il est seul ; mais il est presque impossible de demeurer inconnu avec une jolie femme. Quelque folide que me parût ce raisonnement, il ne put l'emporter, dans mon esprit, sur un espoir si proche de mettre Manon en liberté. Je le dis à M. de T... & je le priai de pardonner un peu d'imprudence & de témérité à l'Amour. J'ajoutai que mon dessein étoit en effet de quitter Paris, pour m'arrêter, comme j'avois déjà fait, dans quelque village voisin. Nous convînmes donc, avec le Valet, de ne pas remettre son entreprise plus loin qu'au jour suivant ; & pour la rendre aussi certaine qu'il étoit en notre pouvoir, nous résolûmes d'apporter des habits d'homme, dans la vue de faciliter notre sortie. Il n'étoit pas aisé de les faire entrer ; mais je ne manquai pas d'invention pour en trouver le moyen. Je priai seulement M. de T... de mettre le lendemain deux vestes légères l'une sur l'autre, & je me chargeai de tout le reste.

Nous retournâmes le matin à l'Hôpital. J'a-



vois avec moi, pour Manon, du linge, des bas, &c. & par-dessus mon Juste-au-corps un Surtout, qui ne laissoit rien voir de trop enflé dans mes poches. Nous ne fîmes qu'un moment dans sa chambre. M. de T... lui laissa une de ses deux vestes. Je lui donnai mon Juste-au-corps, le Surtout me suffisant pour sortir. Il ne se trouva rien de manque à son ajustement, excepté la culotte, que j'avois malheureusement oubliée. L'oubli de cette piece nécessaire nous eût sans doute apprêté à rire, si l'embarras où il nous mettoit eût été moins sérieux. J'étois au désespoir qu'une bagatelle de cette nature fût capable de nous arrêter. Cependant je pris mon parti, qui fut de sortir moi-même sans culotte. Je laissai la mienne à Manon. Mon Surtout étoit long, & je me mis, à l'aide de quelques épingles, en état de passer décemment à la porte. Le reste du jour me parut d'une longueur insupportable. Enfin, la nuit étant venue, nous nous rendîmes un peu au-dessous de la porte de l'Hôpital, dans un carrosse. Nous n'y fîmes pas long-tems sans voir Manon paroître, avec son Conducteur. Notre portiere étant ouverte, ils monterent tous deux à l'instant. Je reçus ma chere Maîtresse dans mes bras. Elle trembloit comme une feuille. Le Cocher me demanda où il falloit toucher ? Touche au bout du Monde, lui dis-je, & mene-

moi quelque part, où je ne puisse jamais être séparé de Manon.

Ce transport, dont je ne fus pas le maître, faillit de m'attirer un fâcheux embarras. Le Cocher fit réflexion à mon langage ; & lorsque je lui dis ensuite le nom de la rue où nous voulions être conduits, il me répondit qu'il craignoit que je ne l'engageasse dans une mauvaise affaire ; qu'il voyoit bien que ce beau jeune homme, qui s'appelloit Manon, étoit une Fille que j'enlevois de l'Hôpital, & qu'il n'étoit pas d'humeur à se perdre pour l'amour de moi. La délicatesse de ce Coquin n'étoit qu'une envie de me faire payer la voiture plus cher. Nous étions trop près de l'Hôpital, pour ne pas filer doux. Tais-toi, lui dis-je, il y a un louis d'or à gagner pour toi. Il m'auroit aidé, après cela, à brûler l'Hôpital même. Nous gagnâmes la Maison où demouroit Lescaut. Comme il étoit tard, M. de T... nous quitta en chemin, avec promesse de nous revoir le lendemain. Le Valet demeura seul avec nous.

Je tenois Manon si étroitement ferrée entre mes bras, que nous n'occupions qu'une place dans le carosse. Elle pleuroit de joie, & je sentoais ses larmes qui mouilloient mon visage. Mais lorsqu'il fallut descendre pour entrer chez Lescaut, j'eus avec le Cocher un nouveau démêlé, dont les suites furent funestes. Je me re-

pentis de lui avoir promis un louis, non-seulement parce que le présent étoit excessif, mais par une autre raison bien plus forte, qui étoit l'impuissance de le payer. Je fis appeller Lescaut. Il descendit de sa chambre, pour venir à la porte. Je lui dis, à l'oreille, dans quel embarras je me trouvois. Comme il étoit d'une humeur brusque, & nullement accoutumé à ménager un Fiacre, il me répondit que je me mocquois. Un louis d'or ! ajouta-t'il. Vingt coups de canne à ce Coquin-là. J'eus beau lui représenter doucement qu'il alloit nous perdre. Il m'arracha ma canne, avec l'air d'en vouloir maltraiter le Cocher. Celui-ci, à qui il étoit peut-être arrivé de tomber quelquefois sous la main d'un Garde du Corps ou d'un Mousquetaire, s'enfuit de peur, avec son carosse, en criant que je l'avois trompé, mais que j'aurois de ses nouvelles. Je lui répétai inutilement d'arrêter. Sa fuite me caufa une extrême inquiétude. Je ne doutai point qu'il n'avertît le Commissaire. Vous me perdez, dis-je à Lescaut ; je ne ferois pas en fureté chez vous ; il faut nous éloigner dans le moment. Je prêtai le bras à Manon pour marcher, & nous fortimes promptement de cette dangereuse rue. Lescaut nous tint compagnie. C'est quelque chose d'admirable, que la manière dont la Providence enchaîne les événements. A peine avons-nous marché cinq ou six



minutes, qu'un homme, dont je ne découvris point le visage, reconnut Lescaut. Il le cherchoit sans doute aux environs de chez lui, avec le malheureux dessein qu'il exécuta. C'est Lescaut, dit-il, en lui lâchant un coup de pistolet ; il ira souper ce soir avec les Anges. Il se déroba aussi-tôt. Lescaut tomba, sans le moindre mouvement de vie. Je pressai Manon de fuir, car nos secours étoient inutiles à un cadavre, & je craignois d'être arrêté par le Guet, qui ne pouvoit tarder à paroître. J'enfilai, avec elle & le Valet, la première petite rue qui croisoit. Elle étoit si éperdue, que j'avois de la peine à la soutenir. Enfin j'aperçus un Fiacre au bout de la rue. Nous y montâmes. Mais lorsque le Cocher me demanda où il falloit nous conduire, je fus embarrassé à lui répondre. Je n'avois point d'azile assuré, ni d'Ami de confiance à qui j'osasse avoir recours. J'étois sans argent, n'ayant guères plus d'une demie pistole dans ma bourse. La frayeur & la fatigue avoient tellement incommodé Manon, qu'elle étoit à demie pâmée près de moi. J'avois d'ailleurs l'imagination remplie du meurtre de Lescaut, & je n'étois pas encore sans appréhension de la part du Guet : quel parti prendre ! Je me souvins heureusement de l'Auberge de Chaillot, où j'avois passé quelques jours, avec Manon, lorsque nous étions allés dans ce village pour y demeurer. J'espe-

rai non-seulement d'y être en fûreté, mais d'y pouvoir vivre quelque-tems sans être pressé de payer. Mene-nous à Chaillot, dis-je au Cocher. Il refusa d'y aller si tard, à moins d'une pistole; autre fujet d'embarras. Enfin nous convinmes de six francs : c'étoit toute la somme qui restoit dans ma bourse.

Je confolois Manon, en avançant; mais au fond, j'avois le désespoir dans le cœur. Je me ferois donné mille fois la mort, si je n'eusse pas eu, dans mes bras, le seul bien qui m'attachoit à la vie. Cette seule pensée me remettoit. Je la tiens du moins, disois-je; elle m'aime, elle est à moi: Tiberge a beau dire, ce n'est pas là un fantôme de bonheur. Je verrois périr tout l'Univers sans y prendre intérêt; pourquoi! parce que je n'ai plus d'affection de reste. Ce sentiment étoit vrai; cependant, dans le tems que je faisois si peu de cas des biens du Monde, je sentoie que j'aurois eu besoin d'en avoir du moins une petite partie, pour mépriser encore plus souverainement tout le reste. L'Amour est plus fort que l'abondance, plus fort que les trésors & les richesses, mais il a besoin de leur secours; & rien n'est plus désespérant pour un Amant délicat, que de se voir ramené par-là, malgré lui, à la grossièreté des ames les plus basses.

Il étoit onze heures, quand nous arrivâmes à Chaillot. Nous fûmes reçus à l'Auberge, comme

des personnes de connoissance. On ne fut pas surpris de voir Manon en habit d'homme, parce qu'on est accoutumé, à Paris & aux environs, de voir prendre aux femmes toutes fortes de formes. Je la fis servir aussi proprement que si j'eusse été dans la meilleure fortune. Elle ignoroit que je fusse mal en argent. Je me gardai bien de lui en rien apprendre, étant résolu de retourner seul à Paris le lendemain, pour chercher quelque remède à cette fâcheuse espèce de maladie.

Elle me parut pâle & maigrie, en soupant. Je ne m'en étois point aperçu à l'Hôpital ; parce que la chambre, où je l'avois vûe, n'étoit pas des plus claires. Je lui demandai si ce n'étoit point encore un effet de la frayeur qu'elle avoit eue, en voyant assassiner son frere. Elle m'assura que quelque touchée qu'elle fût de cet accident, sa pâleur ne venoit que d'avoir effuié pendant trois mois mon absence. Tu m'aimes donc extrêmement ! lui répondis-je. Mille fois plus que je ne puis dire, reprit-elle. Tu ne me quitteras donc plus jamais, ajoutai-je ? Non, jamais, repliqua-t'elle, & cette assurance fut confirmée par tant de caresses & de sermens, qu'il me parut impossible, en effet, qu'elle pût jamais les oublier. J'ai toujours été persuadé qu'elle étoit sincère ; quelle raison auroit-elle eu de se contrefaire jusqu'à ce point ? Mais elle

étoit encore plus volage ; ou plutôt elle n'étoit plus rien, & elle ne se reconnoissoit pas elle-même, lorsqu'ayant devant les yeux des Femmes qui vivoient dans l'abondance, elle se trouvoit dans la pauvreté & dans le besoin. J'étois à la veille d'en avoir une dernière preuve, qui a surpassé toutes les autres, & qui a produit la plus étrange aventure, qui soit jamais arrivée à un homme de ma naissance & de ma fortune.

Comme je la connoissois de cette humeur, je me hâtai le lendemain d'aller à Paris. La mort de son Frere, & la nécessité d'avoir du linge & des habits pour elle, & pour moi, étoient de si bonnes raisons, que je n'eus pas besoin de prétextes. Je sortis de l'Auberge, avec le dessein, dis-je à Manon & à mon Hôte, de prendre un carosse de louage ; mais c'étoit une gasconnade. La nécessité m'obligeant d'aller à pied, je marchai fort vite jusqu'au Cours-la-Reine, où j'avois dessein de m'arrêter. Il falloit bien prendre un moment de solitude & de tranquillité pour m'arranger, & prévoir ce que j'allois faire à Paris.

Je m'assis sur l'herbe. J'entrai dans une mer de raisonnemens & de réflexions, qui se réduisirent peu à peu à trois principaux articles. J'avois besoin d'un secours présent, pour un nombre infini de nécessités présentes. J'avois à chercher quelque voie, qui pût du moins m'ou-

vrir des espérances pour l'avenir ; & ce qui n'étoit pas de moindre importance, j'avois des informations & des mesures à prendre, pour la sûreté de Manon & pour la mienne. Après m'être épuisé en projets & en combinaisons sur ces trois chefs, je jugeai encore à propos d'en retrancher les deux derniers. Nous n'étions pas mal à couvert, dans une chambre de Chaillot ; & pour les besoins futurs, je crus qu'il seroit tems d'y penser lorsque j'aurois satisfait aux préfens.

Il étoit donc question de remplir actuellement ma bourse. M. de T... m'avoit offert généreusement la sienne ; mais j'avois une extrême répugnance à le remettre moi-même sur cette matière. Quel personnage, que d'aller exposer sa misère à un Etranger, & de le prier de nous faire part de son bien ! Il n'y a qu'une ame lâche qui en soit capable, par une bassesse qui l'empêche d'en sentir l'indignité ; ou un Chrétien humble, par un excès de générosité qui le rend supérieur à cette honte. Je n'étois ni un homme lâche, ni un bon chrétien ; j'aurois donné la moitié de mon sang, pour éviter cette humiliation. Tiberge, disois-je, le bon Tiberge me refusera-t'il ce qu'il aura le pouvoir de me donner ? Non, il fera touché de ma misère ; mais il m'assassinera par sa morale. Il faudra essuyer ses reproches, ses exhortations, ses me-

naces ; il me fera acheter les secours si cher, que je donnerois encore une partie de mon sang, plutôt que de m'exposer à cette scène fâcheuse, qui me laissera du trouble & des remords. Bon, reprenois-je ; il faut donc renoncer à tout espoir, puisqu'il ne me reste point d'autre voie, & que je suis si éloigné de m'arrêter à ces deux-là, que je verserois plus volontiers la moitié de mon sang que d'en prendre une, c'est-à-dire, tout mon sang plutôt que de les prendre toutes deux. Oui, mon sang tout entier, ajoutais-je après une réflexion d'un moment ; je le donnerois plus volontiers, sans doute, que de me réduire à de basses supplications. Mais il s'agit bien ici de mon sang. Il s'agit de la vie, & de l'entretien de Manon ; il s'agit de son amour, & de sa fidélité. Qu'ai-je à mettre en balance avec elle ? Je n'y ai rien mis jusqu'à présent. Elle me tient lieu de gloire, de bonheur, & de fortune. Il y a bien des choses, sans doute, que je donnerois ma vie pour obtenir ou pour éviter ; mais estimer une chose, plus que ma vie, n'est pas une raison pour l'estimer autant que Manon. Je ne fus pas long-tems à me déterminer, après ce raisonnement. Je continuai mon chemin, résolu d'aller d'abord chez Tiberge, & de là chez M. de T...

En entrant à Paris, je pris un Fiacre, quoi-que je n'eusse pas de quoi le payer : je comptois



fur les fecours que j'allois folliciter. Je me fis conduire au Luxembourg, d'où j'envoiai avertir Tiberge que j'étois à l'attendre. Il fatisfit mon impatience, par fa promptitude. Je lui appris l'extrémité de mes befoins, fans nul détour. Il me demanda fi les cent pistoles que je lui avois rendues me suffiroient ; & fans m'opposer un feul mot de difficulté, il me les alla chercher dans le moment, avec cet air ouvert, & ce plaisir à donner, qui n'est connu que de l'amour & de la véritable amitié. Quoique je n'eusse pas eu le moindre doute du succès de ma demande, je fus surpris de l'avoir obtenue à si bon marché, c'est-à-dire, sans qu'il m'eût querellé fur mon impénitence. Mais je me trompois, en me croyant tout à fait quitte de ses reproches ; car lorsqu'il eut achevé de me compter son argent & que je me préparois à le quitter, il me pria de faire avec lui un tour d'allée. Je ne lui avois point parlé de Manon. Il ignoroit qu'elle fût en liberté ; ainsi sa morale ne tomba que fur ma fuite téméraire de Saint Lazare, & fur la crainte où il étoit qu'au lieu de profiter des leçons de sagesse que j'y avois reçues, je ne reprisse le train du désordre. Il me dit qu'étant allé pour me visiter à Saint Lazare le lendemain de mon évafion, il avoit été frappé au-delà de toute expression, en apprenant la maniere dont j'en étois forti, qu'il

avoit eu là-dessus un entretien avec le Supérieur ; que ce bon Pere n'étoit pas encore remis de son effroi ; qu'il avoit eu néanmoins la générosité de déguiser à M. le Lieutenant Général de Police les circonstances de mon départ, & qu'il avoit empêché que la mort du Portier ne fût connue au dehors : que je n'avois donc, de ce côté-là, nul sujet d'allarme ; mais que s'il me restoit le moindre sentiment de sagesse, je profiterois de cet heureux tour, que le Ciel donnoit à mes affaires ; que je devois commencer par écrire à mon Pere, & me remettre bien avec lui ; & que si je voulois suivre une fois son conseil, il étoit d'avis que je quittasse Paris, pour retourner dans le sein de ma Famille.

J'écoutai son discours jusqu'à la fin. Il y avoit là bien des choses satisfaisantes. Je fus ravi, premièrement, de n'avoir rien à craindre du côté de S. Lazare. Les rues de Paris me redevenoient un pays libre. En second lieu, je m'applaudis de ce que Tiberge n'avoit pas la moindre idée de la délivrance de Manon, & de son retour avec moi. Je remarquois même qu'il avoit évité de me parler d'elle, dans l'opinion apparemment qu'elle me tenoit moins au cœur, puisque je paroissais si tranquille sur son sujet. Je résolus, sinon de retourner dans ma Famille, du moins d'écrire à mon Pere, comme il me le conseilloit, & de lui témoigner que j'étois dis-

posé à rentrer dans l'ordre de mes devoirs & de ses volontés. Mon espérance étoit de l'engager à m'envoyer de l'argent, sous prétexte de faire mes Exercices à l'Académie ; car j'aurois eu peine à lui persuader que je fusse dans la disposition de retourner à l'Etat Ecclésiastique. Et dans le fond je n'avois nul éloignement pour ce que je voulois lui promettre. J'étois bien aise, au contraire, de m'appliquer à quelque chose d'honnête & de raisonnable, autant que ce dessein pourroit s'accorder avec mon amour. Je faisois mon compte de vivre avec ma Maîtresse, & de faire en même-tems mes Exercices.. Cela étoit fort compatible. Je fus si satisfait de toutes ces idées, que je promis à Tiberge de faire partir, le jour même, une Lettre pour mon Pere. J'entrai effectivement dans un Bureau d'écriture, en le quittant ; & j'écrivis, d'une manière si tendre & si soumise, qu'en relisant ma Lettre, je me flattai d'obtenir quelque chose du cœur paternel.

Quoique je fusse en état de prendre & de payer un Fiacre après avoir quitté Tiberge, je me fis un plaisir de marcher fierement à pied, en allant chez M. de T... Je trouvois de la joye dans cet exercice de ma liberté, pour laquelle mon Ami m'avoit assuré qu'il ne me restoit rien à craindre. Cependant il me revint tout d'un coup à l'esprit que ses assurances ne

regardoient que S. Lazare, & que j'avois outre cela l'affaire de l'Hôpital sur les bras ; fans compter la mort de Lefcaut, dans laquelle j'étois mêlé du moins comme témoin. Ce foudrenir m'effraya si vivement, que je me retirai dans la première allée, d'où je fis appeler un caroffe. J'allai droit chez M. de T..., que je fis rire de ma frayeur. Elle me parut rifible à moi-même, lorsqu'il m'eut appris que je n'avois rien à craindre du côté de l'Hôpital, ni de celui de Lefcaut. Il me dit que dans la penfée qu'on pourroit le foupçonner d'avoir eu part à l'enlèvement de Manon, il étoit allé, le matin, à l'Hôpital, & qu'il avoit demandé à la voir, en feignant d'ignorer ce qui étoit arrivé ; qu'on étoit fi éloigné de nous accufer, ou lui, ou moi, qu'on s'étoit empressé au contraire de lui apprendre cette aventure, comme une étrange nouvelle, & qu'on admiroit qu'une Fille auffi jolie que Manon eût pris le parti de fuir avec un Valet ; qu'il s'étoit contenté de répondre froidement qu'il n'en étoit pas furpris, & qu'on fait tout pour la liberté. Il continua de me raconter qu'il étoit allé de-là chez Lefcaut, dans l'efpérance de m'y trouver avec ma charmante Maîtrefse ; que l'Hôte de la Maifon, qui étoit un Caroffier, lui avoit protesté qu'il n'avoit vû, ni elle, ni moi ; mais qu'il n'étoit pas étonnant que nous n'euffions point paru chez lui, fi c'étoit



pour Lefcaut que nous devions y venir, parce que nous aurions sans doute appris qu'il venoit d'être tué, à peu près dans le même-tems. Sur quoi, il n'avoit pas refusé d'expliquer ce qu'il sçavoit de la cause & des circonstances de cette mort. Environ deux heures auparavant, un Garde du Corps, des amis de Lefcaut, l'étoit venu voir, & lui avoit proposé de jouer. Lefcaut avoit gagné si rapidement, que l'autre s'étoit trouvé cent écus de moins en une heure c'est-à-dire tout son argent. Ce Malheureux, qui se voyoit sans un sou, avoit prié Lefcaut de lui prêter la moitié de la somme qu'il avoit perdue ; & sur quelques-difficultés nées à cette occasion, ils s'étoient querellés avec une animosité extrême. Lefcaut avoit refusé de fortir, pour mettre l'épée à la main, & l'autre avoit juré, en le quittant, de lui casser la tête ; ce qu'il avoit exécuté le soir même. M. de T... eut l'honnêteté d'ajouter qu'il avoit été fort inquiet par rapport à nous, & qu'il continuoit de m'offrir ses services. Je ne balançai point à lui apprendre le lieu de notre retraite. Il me pria de trouver bon qu'il allât souper avec nous.

Comme il ne me restoit qu'à prendre du linge & des habits pour Manon, je lui dis que nous pouvions partir à l'heure même, s'il vouloit avoir la complaisance de s'arrêter un moment, avec moi, chez quelques Marchands. Je ne fçais

s'il crut que je lui faisois cette proposition, dans la vûe d'interessier sa générosité, ou si ce fut par le simple mouvement d'une belle Ame ; mais ayant consenti à partir aussi-tôt, il me mena chez les Marchands qui fournissoient sa Maison : il me fit choisir plusieurs étoffes, d'un prix plus considérable que je ne me l'étois proposé ; & lorsque je me dispoisois à les payer, il défendit absolument, aux Marchands, de recevoir un sou de moi. Cette galanterie se fit de si bonne grace, que je crus pouvoir en profiter sans honte. Nous prîmes ensemble le chemin de Chaillot, où j'arrivai avec moins d'inquiétude que je n'en étois parti.

Le Chevalier Des Grieux ayant employé plus d'une heure à ce récit, je le priai de prendre un peu de relâche, & de nous tenir compagnie à souper. Notre attention lui fit juger que nous l'avions écouté avec plaisir. Il nous assura que nous trouverions quelque chose encore de plus intéressant, dans la suite de son Histoire ; & lorsque nous eûmes fini de souper, il continua dans ces termes.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.





HISTOIRE
DE
MANON LESCAUT.

SECONDE PARTIE.



A présence & les politesses de M. T.... dissipent tout ce qui pouvoit rester de chagrin à Manon. Oublions nos terreurs passées, ma chere Ame, lui dis-je en arrivant, & recommençons à vivre plus heureux que jamais. Après tout, l'Amour est un bon Maître. La Fortune ne sçauroit nous causer autant de peines, qu'il nous fait goûter de



plaisirs. Notre souper fut une vraie scène de joie. J'étois plus fier & plus content avec Manon & mes cent pistoles, que le plus riche Partisan de Paris avec ses trésors entassés. Il faut compter ses richesses, par les moïens qu'on a de satisfaire ses désirs. Je n'en avois pas un seul à remplir. L'avenir même me causoit peu d'embarras. J'étois presque sûr que mon Pere ne feroit pas difficulté de me donner de quoi vivre honorablement à Paris, parce qu'étant dans ma vingtième année, j'entrois en droit d'exiger ma part du bien de ma Mere. Je ne cachai point, à Manon, que le fond de mes richesses n'étoit que de cent pistoles. C'étoit assez pour attendre tranquillement une meilleure fortune, qui sembloit ne me pouvoir manquer, soit par mes droits naturels, ou par les ressources du Jeu.

Ainsi, pendant les premières semaines, je ne pensai qu'à jouir de ma situation ; & la force de l'honneur, autant qu'un reste de ménagement pour la Police, me faisant remettre de jour en jour à renouer avec les Associés de l'Hôtel de T..., je me réduisis à jouer dans quelques Assemblées moins décriées, où la faveur du Sort m'épargna l'humiliation d'avoir recours à l'industrie. J'allois passer, à la Ville, une partie de l'après-midi, & je revenois fouper à Chaillot, accompagné fort souvent de

M. de T..., dont l'amitié croissoit de jour en jour pour nous. Manon trouva des ressources contre l'ennui. Elle se lia, dans le voisinage, avec quelques jeunes personnes que le Printemps y avoit ramenées. La promenade & les petits exercices de leur sexe faisoient alternativement leur occupation. Une partie de jeu, dont elles avoient réglé les bornes, fournissoit aux frais de la voiture. Elles alloient prendre l'air au Bois de Boulogne; & le soir à mon retour, je retrouvois Manon plus belle, plus contente, & plus passionnée que jamais.

Il s'éleva néanmoins quelques nuages, qui semblerent menacer l'édifice de mon bonheur. Mais ils furent nettement dissipés; & l'humeur folâtre de Manon rendit le dénouement si comique, que je trouve encore de la douceur dans un souvenir, qui me représente sa tendresse & les agréments de son esprit.

Le seul Valet, qui composoit notre domestique, me prit un jour à l'écart, pour me dire avec beaucoup d'embarras, qu'il avoit un secret d'importance à me communiquer. Je l'encourageai à parler librement. Après quelques détours, il me fit entendre qu'un Seigneur Etranger sembloit avoir pris beaucoup d'amour pour Mademoiselle Manon. Le trouble de mon sang se fit sentir dans toutes mes veines. En a-t-elle pour lui ? interrompis-je plus brusquement que



la prudence ne permettoit pour m'éclaircir. Ma vivacité l'effraya. Il me répondit, d'un air inquiet, que sa pénétration n'avoit pas été si loin : mais qu'ayant observé, depuis plusieurs jours, que cet Etranger venoit assidûment au Bois de Boulogne, qu'il y descendoit de son carosse, & que s'engageant seul dans les contre-allées, il paroissoit chercher l'occasion de voir ou de rencontrer Mademoiselle, il lui étoit venu à l'esprit de faire quelque liaison avec ses gens, pour apprendre le nom de leur Maître : qu'ils le traitoient de Prince Italien, & qu'ils le soupçonnoient eux-mêmes de quelque aventure galante ; qu'il n'avoit pû se procurer d'autres lumières, ajouta-t-il en tremblant, parce que le Prince, étant alors sorti du Bois, s'étoit approché familièrement de lui, & lui avoit demandé son nom ; après quoi, comme s'il eût deviné qu'il étoit à notre service, il l'avoit félicité d'appartenir à la plus charmante Personne du monde.

J'attendois impatiemment la suite de ce récit. Il le finit par des excuses timides, que je n'attribuai qu'à mes imprudentes agitations. Je le pressai en vain de continuer sans déguisement. Il me protesta qu'il ne sçavoit rien de plus, & que ce qu'il venoit de me raconter étant arrivé le jour précédent, il n'avoit pas revu les gens du Prince. Je le rassurai, non-



feulement par des éloges, mais par une honnête récompense ; & fans lui marquer la moindre défiance de Manon, je lui recommandai d'un ton plus tranquille, de veiller sur toutes les démarches de l'Etranger.

Au fond sa frayeur me laissa de cruels doutes. Elle pouvait lui avoir fait supprimer une partie de la vérité. Cependant, après quelques réflexions, je revins de mes allarmes, jusqu'à regretter d'avoir donné cette marque de foiblesse. Je ne pouvois faire un crime à Manon d'être aimée. Il y avoit beaucoup d'apparence qu'elle ignoroit sa Conquête : & quelle vie allois-je mener, si j'étois capable d'ouvrir si facilement l'entrée de mon cœur à la jalousie ? Je retournai à Paris le jour suivant, sans avoir formé d'autre dessein que de hâter le progrès de ma fortune en jouant plus gros jeu, pour me mettre en état de quitter Chaillot, au premier sujet d'inquiétude. Le soir je n'appris rien de nuisible à mon repos. L'Etranger avoit reparu au Bois de Boulogne ; & prenant droit de ce qui s'y étoit passé la veille, pour se rapprocher de mon Confident, il lui avoit parlé de son amour, mais dans des termes qui ne supposoient aucune intelligence avec Manon. Il l'avoit interrogé sur mille détails. Enfin, il avoit tenté de le mettre dans ses intérêts par des promesses considérables ; & tirant une

lettre, qu'il tenoit prête, il lui avoit offert inutilement quelques louis d'or, pour la rendre à sa Maîtresse.

Deux jours se passèrent, sans aucun autre incident. Le troisième fut plus orageux. J'appris, en arrivant de la Ville assez tard, que Manon, pendant sa promenade, s'étoit écartée un moment de ses Compagnes ; & que l'Etranger, qui la suivoit à peu de distance, s'étant approché d'elle, au signe qu'elle lui en avoit fait, elle lui avoit remis une lettre, qu'il avoit reçue avec des transports de joie. Il n'avoit eu le temps de les exprimer, qu'en baissant amoureuxment les caractères, parce qu'elle s'étoit aussi-tôt dérobée. Mais elle avoit paru d'une gaieté extraordinaire, pendant le reste du jour ; & depuis qu'elle étoit rentrée au logis, cette humeur ne l'avoit pas abandonnée. Je frémis, sans doute, à chaque mot. Es-tu bien sûr, dis-je tristement à mon Valet, que tes yeux ne t'aient pas trompé ? Il prit le Ciel à témoin de sa bonne foi. Je ne fçais à quoi les tourmens de mon cœur m'auroient porté, si Manon, qui m'avoit entendu rentrer, ne fût venue au-devant de moi, avec un air d'impatience, & des plaintes de ma lenteur. Elle n'attendit point ma réponse, pour m'accabler de caresses ; & lorsqu'elle se vit seule avec moi, elle me fit des reproches fort vifs, de l'habitude que je

prenois de revenir si tard. Mon silence lui laissant la liberté de continuer, elle me dit que depuis trois semaines je n'avois pas passé une journée entière avec elle ; qu'elle ne pouvoit soutenir de si longues absences ; qu'elle me demandoit du moins un jour, par intervalles ; & que dès le lendemain, elle vouloit me voir près d'elle, du matin au soir. J'y ferai, n'en doutez pas, lui répondis-je, d'un ton assez brusque. Elle marqua peu d'attention pour mon chagrin ; & dans le mouvement de sa joie, qui me parut en effet d'une vivacité singulière, elle me fit mille peintures plaisantes de la manière dont elle avoit passé le jour. Etrange Fille ! me disois-je à moi-même : que dois-je attendre de ce prélude ? L'aventure de notre première séparation me revint à l'esprit. Cependant je croiois voir dans le fond de sa joie & de ses caresses, un air de vérité, qui s'accordoit avec les apparences.

Il ne me fut pas difficile de rejeter la tristesse dont je ne pus me défendre pendant notre souper, sur une perte que je me plaignis d'avoir faite au Jeu. J'avois regardé comme un extrême avantage, que l'idée de ne pas quitter Chaillot le jour suivant, fût venue d'elle même. C'étoit gagner du tems pour mes délibérations. Ma présence éloignoit toutes sortes de craintes pour le lendemain ; & si je ne remarquois rien, qui

m'obligeât de faire éclater mes découvertes, j'étois déjà résolu de transporter, le jour d'après, mon établissement à la Ville, dans un quartier où je n'eusse rien à démêler avec les Princes. Cet arrangement me fit passer une nuit plus tranquille : mais il ne m'ôtoit pas la douleur, d'avoir à trembler pour une nouvelle infidélité.

A mon réveil, Manon me déclara que pour passer le jour dans notre appartement, elle ne prétendoit pas que j'en eusse l'air plus négligé, & qu'elle vouloit que mes cheveux fussent accommodés de ses propres mains. Je les avois fort beaux. C'étoit un amusement qu'elle s'étoit donné plusieurs fois. Mais elle y apporta plus de soins, que je ne lui en avois jamais vû prendre. Je fus obligé pour la satisfaire, de m'asseoir devant sa toilette, & d'estuyer toutes les petites recherches qu'elle imagina pour ma parure. Dans le cours de son travail, elle me faisoit tourner le visage vers elle ; & s'appuyant des deux mains sur mes épaules, elle me regardoit avec une curiosité avide. Ensuite, exprimant sa satisfaction, par un ou deux baisers, elle me faisoit reprendre ma situation pour continuer son ouvrage. Ce badinage nous occupa jusqu'à l'heure du diner. Le goût qu'elle y avoit pris m'avoit paru si naturel, & sa gaieté fentoit si peu l'artifice, que ne pouvant concilier des apparences si constantes avec le projet



d'une noire trahison, je fus tenté plusieurs fois de lui ouvrir mon cœur, & de me décharger d'un fardeau qui commençoit à me pefer. Mais je me flattois, à chaque instant, que l'ouverture viendrait d'elle; & je m'en faisois d'avance un délicieux triomphe.

Nous rentrâmes dans son cabinet. Elle se mit à rajuster mes cheveux, & ma complaisance me faisoit céder à toutes ses volontés; lorsqu'on vint l'avertir que le Prince de..... demandoit à la voir. Ce nom m'échauffa jusqu'au transport. Quoi donc, m'écriai-je en la repoussant! Qui? Quel Prince? Elle ne répondit point à mes questions. Faites-le monter, dit-elle froidement au Valet: & se tournant vers moi; cher Amant! toi que j'adore, reprit-elle d'un ton enchanteur, je te demande un moment de complaisance. Un moment. Un seul moment. Je t'en aimerai mille fois plus. Je t'en sçaurai gré toute ma vie.

L'indignation & la surprise me lièrent la langue. Elle répétoit ses instances, & je cherchois des expressions pour les rejeter avec mépris. Mais, entendant ouvrir la porte de l'anti-chambre, elle empoigna d'une main, mes cheveux, qui étoient flottans sur mes épaules, elle prit de l'autre son miroir de toilette; elle employa toute sa force pour me traîner dans cet état jusqu'à la porte du cabinet; & l'ouvrant

du genou, elle offrit à l'Etranger, que le bruit sembloit avoir arrêté au milieu de la chambre, un spectacle qui ne dut pas lui causer peu d'étonnement. Je vis un homme fort bien mis, mais d'assez mauvaise mine. Dans l'embarras où le jettoit cette scène, il ne laissa pas de faire une profonde révérence. Manon ne lui donna pas le tems d'ouvrir la bouche. Elle lui présenta son miroir : Voyez, Monsieur, lui dit-elle ; regardez-vous bien, & rendez-moi justice. Vous me demandez de l'amour. Voici l'homme que j'aime, & que j'ai juré d'aimer toute ma vie. Faites la comparaison vous-même. Si vous croyez lui pouvoir disputer mon cœur, apprenez-moi donc sur quel fondement ; car je vous déclare qu'aux yeux de votre Servante très-humble, tous les Princes d'Italie ne valent pas un des cheveux que je tiens.

Pendant cette folle harangue, qu'elle avoit apparemment méditée, je faisois des efforts inutiles pour me dégager ; & prenant pitié d'un homme de considération, je me sentoient porté à réparer ce petit outrage par mes politesses. Mais s'étant remis assez facilement, sa réponse, que je trouvai un peu grossière, me fit perdre cette disposition. Mademoiselle, Mademoiselle, lui dit-il avec un sourire forcé, j'ouvre en effet les yeux, & je vous trouve bien moins Novice que je ne me l'étois figuré. Il se retira aussi-tôt, sans



L. Monnier sc.

Imp. A. Salmon



jetter les yeux sur elle, en ajoutant d'une voix plus basse, que les Femmes de France ne valaient pas mieux que celles d'Italie. Rien ne m'invitoit, dans cette occasion, à lui faire prendre une meilleure idée du beau Sexe.

Manon quitta mes cheveux, se jeta dans un fauteuil, & fit retentir la chambre de longs éclats de rire. Je ne dissimulerai pas que je fus touché, jusqu'au fond du cœur, d'un sacrifice que je ne pouvois attribuer qu'à l'Amour. Cependant la plaisanterie me parut excessive. Je lui en fis des reproches. Elle me raconta que mon Rival, après l'avoir obédée pendant plusieurs jours, au Bois de Boulogne, & lui avoir fait deviner ses sentimens par des grimaces, avoit pris le parti de lui en faire une déclaration ouverte, accompagnée de son nom & de tous ses titres, dans une Lettre qu'il lui avoit fait remettre par le Cocher qui la conduisoit avec ses Compagnes; qu'il lui promettoit, au-delà des Monts, une brillante fortune & des adorations éternelles; qu'elle étoit revenue à Chaillot, dans la résolution de me communiquer cette aventure; mais, qu'ayant conçu que nous en pouvions tirer de l'amusement, elle n'avoit pu résister à son imagination; qu'elle avoit offert au Prince Italien, par une Réponse flatteuse, la liberté de la voir chez elle, & qu'elle s'étoit fait un second plaisir de me faire entrer

dans son plan, sans m'en avoir fait naître le moindre soupçon. Je ne lui dis pas un mot, des lumières qui m'étoient venues par une autre voie; & l'ivresse de l'Amour triomphant me fit tout approuver.

J'ai remarqué, dans toute ma vie, que le Ciel a toujours choisi, pour me frapper de ses plus rudes châtimens, le tems où ma fortune me sembloit le mieux établie. Je me croiois si heureux, avec l'amitié de M. de T... & la tendresse de Manon, qu'on n'auroit pû me faire comprendre que j'eusse à craindre quelque nouveau malheur. Cependant il s'en préparoit un si funeste, qu'il m'a réduit à l'état où vous m'avez vû à Passy, & par degrés à des extrémités si déplorables, que vous aurez peine à croire mon récit fidèle.

Un jour, que nous avions M. de T... à souper, nous entendîmes le bruit d'un carosse, qui s'arrêtoit à la porte de l'Hôtellerie. La curiosité nous fit desirer de sçavoir, qui pouvoit arriver à cette heure. On nous dit que c'étoit le jeune G... M..., c'est-à-dire le Fils de notre plus cruel Ennemi, de ce vieux Débauché, qui m'avoit mis à S. Lazare, & Manon à l'Hôpital. Son nom me fit monter la rougeur au visage. C'est le Ciel qui me l'amene, dis-je à M. de T..., pour le punir de la lâcheté de son Pere. Il ne m'échappera pas, que nous n'ayons mesuré nos



épées. M. de T... qui le connoissoit, & qui étoit même de ses meilleurs Amis, s'efforça de me faire prendre d'autres sentimens pour lui. Il m'assura que c'étoit un jeune homme très-aimable, & si peu capable d'avoir eu part à l'action de son Pere, que je ne le verrois pas moi-même un moment, sans lui accorder mon estime & sans desirer la sienne. Après avoir ajouté mille choses, à son avantage, il me pria de consentir qu'il allât lui proposer de venir prendre place avec nous, & de s'accorder du reste de notre souper. Il prévint l'objection du péril où c'étoit exposer Manon, que de découvrir sa demeure au Fils de notre Ennemi, en protestant, sur son honneur & sur sa foi, que lorsqu'il nous connoitroit, nous n'aurions point de plus zélé défenseur. Je ne fis difficulté de rien, après de telles assurances. M. de T... ne nous l'amena point, sans avoir pris un moment pour l'informer qui nous étions. Il entra d'un air, qui nous prévint effectivement en sa faveur. Il m'embrassa. Nous nous assimes. Il admira Manon, moi, tout ce qui nous appartenoit, & il mangea d'un appétit qui fit honneur à notre souper. Lorsqu'on eut desservi, la conversation devint plus sérieuse. Il baissa les yeux, pour nous parler de l'excès où son Pere s'étoit porté contre nous. Il nous fit les excuses les plus foumises. Je les abrege, nous dit-il, pour ne pas



renouveler un souvenir qui me caufe trop de honte. Si elles étoient finceres dès le commencement, elles le devinrent bien plus dans la fuite ; car il n'eut pas passé une demie-heure dans cet entretien, que je m'apperçus de l'impression que les charmes de Manon faisoient fur lui. Ses regards & fes manieres s'attendrirent par degrés. Il ne laiffa rien échapper néanmoins dans fes discours ; mais, fans être aidé de la jalousie, j'avois trop d'expérience en Amour pour ne pas difcerner ce qui venoit de cette source. Il nous tint compagnie pendant une partie de la nuit, & il ne nous quitta qu'après s'être félicité de notre connoiffance, & nous avoir demandé la permission de venir nous renouveler quelquefois l'offre de fes services. Il partit le matin avec M. de T..., qui fe mit avec lui dans fon caroffe.

Je ne me fentois, comme j'ai dit, aucun penchant à la jalousie. J'avois plus de crédulité que jamais pour les sermens de Manon. Cette charmante Créature étoit fi abfolument maîtresse de mon ame, que je n'avois pas un feul petit fentiment qui ne fût de l'estime & de l'amour. Loin de lui faire un crime, d'avoir plû au jeune G... M..., j'étois ravi de l'effet de fes charmes, & je m'applaudiffois d'être aimé d'une Fille que tout le monde trouvoit aimable. Je ne jugeai pas même à propos de lui communi-



quer mes soupçons. Nous fûmes occupés, pendant quelques jours, du soin de faire ajuster ses habits, & à délibérer si nous pouvions aller à la Comédie sans appréhender d'être reconnus. M. de T... revint nous voir avant la fin de la semaine : nous le consultâmes là-dessus. Il vit bien qu'il falloit dire oui, pour faire plaisir à Manon. Nous résolûmes d'y aller le même soir avec lui.

Cependant cette résolution ne put s'exécuter ; car m'ayant tiré aussi-tôt en particulier, je suis, me dit-il, dans le dernier embarras depuis que je ne vous ai vû, & la visite que je vous fais aujourd'hui en est une fuite. G... M... aime votre Maîtresse. Il m'en a fait confidence. Je suis son intime Ami, & disposé en tout à le servir ; mais je ne suis pas moins le vôtre. J'ai considéré que ses intentions sont injustes, & je les ai condamnées. J'aurois gardé son secret, s'il n'avoit dessein d'employer, pour plaire, que les voies communes ; mais il est bien informé de l'humeur de Manon. Il a sçû, je ne sçais d'où, qu'elle aime l'abondance & les plaisirs ; & comme il jouit déjà d'un bien considérable, il m'a déclaré qu'il veut la tenter d'abord par un très-gros présent, & par l'offre de dix mille livres de pension. Toutes choses égales, j'aurois peut-être eu beaucoup plus de violence à me faire pour le trahir : mais la justice s'est



jointe en votre faveur à l'amitié ; d'autant plus qu'ayant été la cause imprudente de sa passion, en l'introduisant ici, je suis obligé de prévenir les effets du mal que j'ai causé.

Je remerciai M. de T... d'un service de cette importance, & je lui avouai avec un parfait retour de confiance, que le caractère de Manon étoit tel que G... M... se le figuroit ; c'est-à-dire, qu'elle ne pouvoit supporter le nom de la pauvreté. Cependant, lui dis-je, lorsqu'il n'est question que du plus ou du moins, je ne la crois pas capable de m'abandonner pour un autre. Je suis en état de ne la laisser manquer de rien, & je compte que ma fortune va croître de jour en jour. Je ne crains qu'une chose, ajoutai-je, c'est que G... M... ne se serve de la connoissance qu'il a de notre demeure, pour nous rendre quelque mauvais office. M. de T... m'assura que je devois être sans appréhension de ce côté-là ; que G... M... étoit capable d'une folie amoureuse, mais qu'il ne l'étoit point d'une bassesse ; que s'il avoit la lâcheté d'en commettre une, il feroit le premier, lui qui parloit, à l'en punir, & à réparer par-là le malheur qu'il avoit eu d'y donner occasion. Je vous suis obligé de ce sentiment, repris-je ; mais le mal feroit fait, & le remède fort incertain. Ainsi le parti le plus sage est de le prévenir, en quittant Chaillot pour prendre une autre demeure.



Oui, reprit M. de T..., mais vous aurez peine à le faire aussi promptement qu'il faudroit ; car G... M... doit être ici à midi : il me le dit hier, & c'est ce qui m'a porté à venir si matin, pour vous informer de ses vûes. Il peut arriver à tout moment.

Un avis si pressant me fit regarder cette affaire d'un œil plus sérieux. Comme il me sembloit impossible d'éviter la visite de G... M... & qu'il me le feroit aussi, sans doute, d'empêcher qu'il ne s'ouvrît à Manon, je pris le parti de la prévenir moi-même sur le dessein de ce nouveau Rival. Je m'imaginai que me sçachant instruit des propositions qu'il lui feroit, & les recevant à mes yeux, elle auroit assez de force pour les rejeter. Je découvris ma pensée à M. de T... qui me répondit que cela étoit extrêmement délicat. Je l'avoue, lui dis-je ; mais toutes les raisons qu'on peut avoir, d'être sûr d'une Maîtresse, je les ai de compter sur l'affection de la mienne. Il n'y auroit que la grandeur des offres qui pût l'éblouir ; & je vous ai dit qu'elle ne connoît point l'intérêt. Elle aime ses aises, mais elle m'aime aussi ; & dans la situation où sont mes affaires, je ne sçaurois croire qu'elle me préfère le Fils d'un homme qui l'a mise à l'Hôpital. En un mot, je persistai dans mon dessein ; & m'étant retiré à l'écart avec Manon, je lui déclarai natu-



rellement tout ce que je venois d'apprendre.

Elle me remercia de la bonne opinion que j'avois d'elle, & elle me promit de recevoir les offres de G... M... d'une maniere qui lui ôteroit l'envie de les renouveler. Non, lui dis-je, il ne faut pas l'irriter par une brusquerie. Il peut nous nuire. Mais tu fçais assez, toi, friponne, ajoutai-je en riant, comment te défaire d'un Amant défagréable, ou incommode. Elle reprit, après avoir un peu rêvé : il me vient un dessein admirable, s'écria-t'elle, & je suis toute glorieuse de l'invention. G... M... est le Fils de notre plus cruel Ennemi; il faut nous venger du Pere, non pas sur le Fils, mais sur sa bourse. Je veux l'écouter, accepter ses présens, & me mocquer de lui. Le projet est joli, lui dis-je; mais tu ne songes pas, mon pauvre Enfant, que c'est le chemin qui nous a conduits droit à l'Hôpital. J'eus beau lui représenter le péril de cette entreprise; elle me dit qu'il ne s'agissoit que de bien prendre nos mesures, & elle répondit à toutes mes objections. Donnez-moi un Amant qui n'entre point aveuglément dans tous les caprices d'une Maîtresse adorée, & je conviendrai que j'eus tort de céder si facilement. La résolution fut prise de faire une dupe de G... M...; & par un tour bizarre de mon fort, il arriva que je devins la sienne.

Nous vîmes paroître son carosse vers les

onze heures. Il nous fit des complimens fort recherchés, sur la liberté qu'il prenoit de venir dîner avec nous. Il ne fut pas surpris de trouver M. de T..., qui lui avoit promis la veille de s'y rendre aussi, & qui avoit feint quelques affaires pour se dispenser de venir dans la même voiture. Quoiqu'il n'y eût pas un seul de nous qui ne portât la trahison dans le cœur, nous nous mîmes à table avec un air de confiance & d'amitié. G... M... trouva aisément l'occasion de déclarer ses sentimens à Manon. Je ne dus pas lui paroître gênant; car je m'absentai exprès, pendant quelques minutes. Je m'aperçus, à mon retour, qu'on ne l'avoit pas désespéré par un excès de rigueur. Il étoit de la meilleure humeur du monde. J'affectai de le paroître aussi; il rioit intérieurement de ma simplicité, & moi de la sienne. Pendant tout l'après-midi, nous fîmes l'un pour l'autre une scène fort agréable. Je lui ménageai encore, avant son départ, un moment d'entretien particulier avec Manon; de sorte qu'il eut lieu de s'applaudir de ma complaisance, autant que de la bonne chère.

Aussi-tôt qu'il fut monté en carrosse avec M. de T... Manon accourut à moi les bras ouverts, & m'embrassa en éclatant de rire. Elle me répéta ses discours & ses propositions, sans y changer un mot. Ils se réduisoient à ceci : il

l'adoroit. Il vouloit partager avec elle quarante mille livres de rente dont il jouissoit déjà, sans compter ce qu'il attendoit après la mort de son Pere. Elle alloit être Maîtresse de son cœur & de sa fortune; & pour gage de ses bienfaits, il étoit prêt à lui donner un Carosse, un Hôtel meublé, une Femme de Chambre, trois Laquais & un Cuisinier. Voilà un Fils, dis-je à Manon, bien autrement généreux que son Pere. Parlons de bonne foi, ajoutai-je; cette offre ne vous tente-t'elle point? Moi? répondit-elle, en ajutant à sa pensée deux vers de Racine :

Moi ! vous me soupçonnez de cette perfidie?
Moi ! je pourrois souffrir un visage odieux,
Qui rappelle toujours l'Hôpital à mes yeux?

Non, repris-je, en continuant la parodie ;

J'aurois peine à penser que l'Hôpital, Madame,
Fût un trait dont l'Amour l'eût gravé dans votre ame.

Mais c'en est un bien séduisant qu'un Hôtel meublé, avec un Carosse & trois Laquais ; & l'Amour en a peu d'aussi forts. Elle me protesta que son cœur étoit à moi pour toujours, & qu'il ne recevroit jamais d'autres traits que les miens. Les promesses qu'il m'a faites, me



dit-elle, font un aiguillon de vengeance, plutôt qu'un trait d'amour. Je lui demandai si elle étoit dans le dessein d'accepter l'Hôtel, & le Carosse. Elle me répondit qu'elle n'en vouloit qu'à son argent. La difficulté étoit d'obtenir l'un sans l'autre. Nous résolûmes d'attendre l'entière explication du projet de G... M..., dans une Lettre qu'il avoit promis de lui écrire. Elle la reçut en effet le lendemain, par un Laquais sans livrée, qui se procura fort adroitement l'occasion de lui parler sans témoins. Elle lui dit d'attendre sa réponse, & elle vint m'apporter aussi-tôt sa Lettre. Nous l'ouvrîmes ensemble. Outre les lieux communs de tendresse, elle contenoit le détail des promesses de mon Rival. Il ne bornoit point sa dépense. Il s'engageoit à lui compter dix mille francs, en prenant possession de l'Hôtel, & à réparer tellement les diminutions de cette somme, qu'elle l'eût toujours devant elle en argent comptant. Le jour de l'inauguration n'étoit pas reculé trop loin. Il ne lui en demandoit que deux pour les préparatifs, & il lui marquoit le nom de la rue, & de l'Hôtel, où il lui promettoit de l'attendre l'après-midi du second jour, si elle pouvoit se dérober de mes mains. C'étoit l'unique point, sur lequel il la conjuroit de le tirer d'inquiétude : il paroissoit sûr de tout le reste ; mais il ajoutoit que si elle prévoyoit de

la difficulté à m'échapper, il trouveroit le moyen de rendre sa fuite aisée.

G... M... étoit plus fin que son Pere. Il vouloit tenir sa proie, avant que de compter ses especes. Nous délibérâmes sur la conduite que Manon avoit à tenir. Je fis encore des efforts pour lui ôter cette entreprise de la tête, & je lui en représentai tous les dangers. Rien ne fut capable d'ébranler sa résolution.

Elle fit une courte réponse à G... M..., pour l'assurer qu'elle ne trouveroit pas de difficulté à se rendre à Paris le jour marqué, & qu'il pouvoit l'attendre avec certitude. Nous réglâmes ensuite que je partirois sur le champ, pour aller louer un nouveau logement dans quelque village, de l'autre côté de Paris, & que je transporterois avec moi notre petit équipage; que le lendemain après-midi, qui étoit le tems de son assignation, elle se rendroit de bonne-heure à Paris; qu'après avoir reçu les présens de G... M... elle le prioit instamment de la conduire à la Comédie; qu'elle prendroit avec elle tout ce qu'elle pourroit porter de la somme, & qu'elle chargeroit du reste, mon Valet, qu'elle vouloit mener avec elle. C'étoit toujours le même qui l'avoit délivrée de l'Hôpital, & qui nous étoit infiniment attaché. Je devois me trouver, avec un Fiacre, à l'entrée de la rue S. André des Arcs, & l'y laisser vers les sept heures, pour



m'avancer dans l'obscurité à la porte de la Comédie. Manon me promettoit d'inventer des prétextes, pour fortir un instant de sa Loge, & de l'employer à descendre pour me rejoindre. L'exécution du reste étoit facile. Nous aurions regagné mon Fiacre en un moment, & nous serions fortis de Paris par le Fauxbourg S. Antoine, qui étoit le chemin de notre nouvelle demeure.

Ce dessein, tout extravagant qu'il étoit, nous parut assez bien arrangé. Mais il y avoit, dans le fond, une folle imprudence à s'imaginer, que quand il eût réussi le plus heureusement du monde, nous eussions jamais pu nous mettre à couvert des suites. Cependant nous nous exposâmes avec la plus téméraire confiance. Manon partit avec Marcel ; c'est ainsi que se nommoit notre Valet. Je la vis partir avec douleur. Je lui dis en l'embrassant : Manon, ne me trompez point ; me ferez-vous fidelle ? Elle se plaignit tendrement de ma défiance, & elle me renouvela tous ses sermens.

Son compte étoit d'arriver à Paris sur les trois heures. Je partis après elle. J'allai me morfondre, le reste de l'après-midi, dans le Café de Feré au Pont S. Michel. J'y demurai jusqu'à la nuit. J'en fortis alors pour prendre un Fiacre, que je postai suivant notre projet, à l'entrée de la rue S. André des Arcs ;

en suite je gagnai à pied la porte de la Comédie. Je fus surpris de n'y pas trouver Marcel, qui devoit être à m'attendre. Je pris patience pendant une heure, confondu dans une foule de Laquais, & l'œil ouvert sur tous les Passans. Enfin, sept heures étant sonnées, sans que j'eusse rien apperçu qui eût rapport à nos desseins, je pris un billet de Parterre, pour aller voir si je découvrois Manon & G... M... dans les Loges. Ils n'y étoient, ni l'un, ni l'autre. Je retournai à la porte, où je passai encore un quart-d'heure, transporté d'impatience & d'inquiétude. N'ayant rien vû paroître, je rejoignis mon Fiacre, sans pouvoir m'arrêter à la moindre résolution. Le Cocher, m'ayant apperçu, vint quelques pas au-devant de moi, pour me dire, d'un air mystérieux, qu'une jolie Demoiselle m'attendoit depuis une heure dans le Carosse; qu'elle m'avoit demandé, à des signes qu'il avoit bien reconnus, & qu'ayant appris que je devois revenir, elle avoit dit qu'elle ne s'impatienteroit point à m'attendre. Je me figurai aussi-tôt que c'étoit Manon. J'approchai. Mais je vis un joli petit visage qui n'étoit pas le sien. C'étoit une Étrangere, qui me demanda d'abord si elle n'avoit pas l'honneur de parler à M. le Chevalier des Grieux? Je lui dis que c'étoit mon nom. J'ai une Lettre à vous rendre, reprit-elle, qui vous instruira du sujet qui



m'amene & par quel rapport j'ai l'avantage de connoître votre nom. Je la priaï de me donner le temps de la lire, dans un Cabaret voïsin. Elle voulut me fuivre, & elle me conseilla de demander une chambre à part. De qui vient cette Lettre ? lui dis-je en montant : elle me remit à la lecture.

Je reconnus la main de Manon. Voici à peu près ce qu'elle me marquoit : G... M... l'avoit reçue avec une politesse & une magnificence au-delà de toutes ses idées. Il l'avoit comblée de présens. Il lui faisoit envisager un fort de Reine. Elle m'assuroit néanmoins qu'elle ne m'oublioit pas, dans cette nouvelle splendeur ; mais que n'ayant pû faire consentir G... M... à la mener ce soir à la Comédie, elle remettoit à un autre jour le plaisir de me voir ; & que pour me consoler un peu, de la peine qu'elle prévoyoit que cette nouvelle pouvoit me causer, elle avoit trouvé le moyen de me procurer une des plus jolies Filles de Paris, qui feroit la Porteuse de son Billet. *Signé*, votre fidelle Amante, MANON LESCAUT.

Il y avoit quelque chose de si cruel & de si insultant pour moi dans cette Lettre, que demeurant suspendu quelque tems entre la colere & la douleur, j'entrepris de faire un effort, pour oublier éternellement mon ingrâte & parjure Maîtresse. Je jettai les yeux sur la Fille qui

étoit devant moi. Elle étoit extrêmement jolie; & j'aurois fouhaité qu'elle l'eût été assez, pour me rendre parjure & infidelle à mon tour. Mais je n'y trouvai point ces yeux fins & languifans, ce port divin, ce teint de la composition de l'Amour, enfin ce fond inépuisable de charmes, que la Nature avoit prodigués à la perfide Manon. Non, non, lui dis-je en cessant de la regarder; l'Ingrate, qui vous envoie, sçavoit fort bien qu'elle vous faisoit faire une démarche inutile. Retournez à elle, & dites-lui de ma part qu'elle jouisse de son crime, & qu'elle en jouisse s'il se peut sans remords. Je l'abandonne sans retour, & je renonce en même tems à toutes les Femmes, qui ne sçauroient être aussi aimables qu'elle, & qui sont, sans doute, aussi lâches & d'aussi mauvaise foi. Je fus alors sur le point de descendre, & de me retirer sans prétendre davantage à Manon; & la jalousie mortelle qui me déchiroit le cœur se déguisant en une morne & sombre tranquillité, je me crus d'autant plus proche de ma guérison, que je ne sentoient nul de ces mouvemens violens dont j'avois été agité dans les mêmes occasions. Hélas! j'étois la dupe de l'Amour, autant que je croiois l'être de G... M... & de Manon.

Cette Fille, qui m'avoit apporté la Lettre, me voyant prêt à descendre l'escalier, me demanda

ce que je voulois donc qu'elle rapportât à M. de G... M... & à la Dame qui étoit avec lui ? Je rentrai dans la chambre, à cette question ; & par un changement incroyable à ceux qui n'ont jamais senti de passions violentes, je me trouvai tout d'un coup, de la tranquillité où je croïois être, dans un transport terrible de fureur. Vas, lui dis-je, rapporte au traître G... M... & à sa perfide Maîtresse le désespoir où ta maudite Lettre m'a jetté ; mais apprens-leur qu'ils n'en riront pas long-tems, & que je les poignarderai tous deux de ma propre main. Je me jettai sur une chaise. Mon chapeau tomba d'un côté, & ma canne de l'autre. Deux ruiffeaux de larmes ameres commencerent à couler de mes yeux. L'accès de rage, que je venois de sentir, se changea dans une profonde douleur. Je ne fis plus que pleurer, en poussant des gémissemens & des soupirs. Approche, mon Enfant, approche, m'écriai-je en parlant à la jeune Fille ; approche, puisque c'est toi qu'on envoie pour me consoler. Dis-moi si tu sçais des consolations contre la rage & le désespoir, contre l'envie de se donner la mort à soi-même, après avoir tué deux Perfides qui ne méritent pas de vivre. Oui, approche, continuai-je, en voyant qu'elle faisoit vers moi quelques pas timides & incertains. Viens effuyer mes larmes : viens rendre la paix à mon cœur,

viens me dire que tu m'aimes, afin que je m'accoutume à l'être d'une autre que de mon Infidelle. Tu es jolie, je pourrai peut-être t'aimer à mon tour. Cette pauvre Enfant, qui n'avoit pas seize ou dix-sept ans, & qui paroïssoit avoir plus de pudeur que ses pareilles, étoit extraordinairement surpris d'une si étrange scène. Elle s'approcha néanmoins, pour me faire quelques caresses; mais je l'écartai aussitôt, en la repoussant de mes mains. Que veux-tu de moi? lui dis-je. Ha! tu es une Femme, tu es d'un sexe que je déteste, & que je ne puis plus souffrir. La douceur de ton visage me menace encore de quelque trahison. Vast'en, & laisse-moi seul ici. Elle me fit une révérence, sans ofer rien dire, & elle se tourna pour sortir. Je lui criai de s'arrêter; mais apprensmoi du moins, repris-je, pourquoi, comment, à quel dessein tu as été envoyée ici? Comment as-tu découvert mon nom, & le lieu où tu pouvois me trouver?

Elle me dit qu'elle connoissoit de longue main M. de G... M...; qu'il l'avoit envoyé chercher à cinq heures, & qu'ayant suivi le Laquais qui l'avoit avertie, elle étoit allée dans une grande Maison, où elle l'avoit trouvé qui jouoit au Piquet avec une jolie Dame, & qu'ils l'avoient chargée tous deux de me rendre la Lettre qu'elle m'avoit apportée, après lui avoir



appris qu'elle me trouveroit dans un carosse au bout de la rue S. André. Je lui demandai s'ils ne lui avoient rien dit de plus. Elle me répondit, en rougissant, qu'ils lui avoient fait espérer que je la prendrois pour me tenir compagnie. On t'a trompée, lui dis-je. Ma pauvre Fille, on t'a trompée. Tu es une Femme. Il te faut un Homme. Mais il t'en faut un qui soit riche & heureux, & ce n'est pas ici que tu le peux trouver. Retourne, retourne à M. de G... M... Il a tout ce qu'il faut pour être aimé des Belles. Il a des Hôtels meublés & des Equipages à donner. Pour moi, qui n'ai que de l'Amour & de la constance à offrir, les Femmes méprisent ma misère, & font leur jouet de ma simplicité.

J'ajoutai mille choses, ou tristes, ou violentes, suivant que les passions qui m'agitoient tour à tour cédoient ou emportoient le dessus. Cependant à force de me tourmenter, mes transports diminuèrent assez pour faire place à quelques réflexions. Je comparai cette dernière infortune à celles que j'avois déjà essuyées dans le même genre, & je ne trouvai pas qu'il y eût plus à désespérer que dans les premières. Je connoissois Manon : pourquoi m'affliger tant, d'un malheur que j'avois dû prévoir ? Pourquoi ne pas m'employer plutôt à chercher du remède ? il étoit encore tems. Je devois du moins

n'y pas épargner mes soins, si je ne voulois avoir à me reprocher, d'avoir contribué par ma négligence à mes propres peines. Je me mis là-dessus à considérer tous les moyens, qui pouvoient m'ouvrir un chemin à l'espérance.

Entreprendre de l'arracher avec violence des mains de G... M..., c'étoit un parti désespéré, qui n'étoit propre qu'à me perdre, & qui n'avoit pas la moindre apparence de succès. Mais il me sembloit que si j'eusse pû me procurer le moindre entretien avec elle, j'aurois gagné infailliblement quelque chose sur son cœur. J'en connoissois si bien tous les endroits sensibles. J'étois si sûr d'être aimé d'elle ! Cette bizarrerie même, de m'avoir envoyé une jolie Fille pour me consoler, j'aurois parié qu'elle venoit de son invention, & que c'étoit un effet de sa compassion pour mes peines. Je résolus d'employer toute mon industrie pour la voir. Parmi quantité de voies, que j'examinai l'une après l'autre, je m'arrêtai à celle-ci : M. de T... avoit commencé à me rendre service avec trop d'affection, pour me laisser le moindre doute de sa sincérité & de son zèle. Je me proposai d'aller chez lui sur le champ, & de l'engager à faire appeler G... M... sous le prétexte d'une affaire importante. Il ne me falloit qu'une demie heure, pour parler à Manon. Mon dessein étoit de me faire in-



troduire dans sa chambre même, & je crus que cela me seroit aisé dans l'absence de G... M... Cette résolution m'ayant rendu plus tranquille, je payai libéralement la jeune Fille, qui étoit encore avec moi ; & pour lui ôter l'envie de retourner chez ceux qui me l'avoient envoyée, je pris son adresse, en lui faisant espérer que j'irois passer la nuit avec elle. Je montai dans mon Fiacre, & je me fis conduire à grand train chez M. de T... Je fus assez heureux pour l'y trouver. J'avois eu, là-dessus, de l'inquiétude en chemin. Un mot le mit au fait de mes peines, & du service que je venois lui demander. Il fut si étonné d'apprendre que G... M... avoit pu séduire Manon, qu'ignorant que j'avois eu part moi-même à mon malheur, il m'offrit généreusement de rassembler tous ses Amis, pour employer leurs bras & leurs épées à la délivrance de ma Maîtresse. Je lui fis comprendre que cet éclat pouvoit être pernicieux à Manon & à moi. Réservez notre sang, lui dis-je, pour l'extrémité. Je médite une voie plus douce, & dont je n'espère pas moins de succès. Il s'engagea, sans exception, à faire tout ce que je demanderois de lui ; & lui ayant répété qu'il ne s'agissoit que de faire avertir G... M... qu'il avoit à lui parler, & de le tenir dehors une heure ou deux, il partit aussi-tôt avec moi pour me satisfaire.



Nous cherchâmes de quel expédient il pourroit se servir, pour l'arrêter si long-tems. Je lui conseillai de lui écrire d'abord un Billet simple, datté d'un Cabaret, par lequel il le prioit de s'y rendre aussi-tôt, pour une affaire si importante, qu'elle ne pouvoit souffrir de délai. J'observerai, ajoutai-je, le moment de sa sortie, & je m'introduirai sans peine dans la Maison, n'y étant connu que de Manon, & de Marcel, qui est mon Valet. Pour vous, qui serez pendant ce tems-là avec G... M..., vous pourrez lui dire que cette affaire importante, pour laquelle vous souhaitez de lui parler, est un besoin d'argent ; que vous venez de perdre le vôtre au jeu, & que vous avez joué beaucoup plus sur votre parole, avec le même malheur. Il lui faudra du tems pour vous mener à son coffre fort, & j'en aurai suffisamment pour exécuter mon dessein.

M. de T... suivit cet arrangement de point en point. Je le laissai dans un Cabaret, où il écrivit promptement sa Lettre. J'allai me placer à quelques pas de la Maison de Manon. Je vis arriver le Porteur du message, & G... M... sortir à pied, un moment après, suivi d'un Laquais. Lui ayant laissé le tems de s'éloigner de la rue, je m'avançai à la porte de mon Infidelle ; & malgré toute ma colère, je frappai avec le respect qu'on a pour un Temple. Heureuse-



ment, ce fut Marcel qui vint m'ouvrir. Je lui fis signe de se taire. Quoique je n'eusse rien à craindre des autres Domestiques, je lui demandai tout bas s'il pouvoit me conduire dans la chambre où étoit Manon, sans que je fusse aperçu. Il me dit que cela étoit aisé, en montant doucement par le grand escalier. Allons donc promptement, lui dis-je, & tâchez d'empêcher, pendant que j'y serai, qu'il n'y monte personne. Je pénétrai sans obstacle jusqu'à l'appartement.

Manon étoit occupée à lire. Ce fut là, que j'eus lieu d'admirer le caractère de cette étrange Fille. Loin d'être effrayée, & de paroître timide en m'apercevant, elle ne donna que ces marques légères de surprise, dont on n'est pas le maître à la vue d'une personne qu'on croit éloignée : Ha ! c'est vous, mon Amour, me dit-elle en venant m'embrasser avec sa tendresse ordinaire. Bon Dieu ! que vous êtes hardi ! qui vous auroit attendu aujourd'hui dans ce lieu ? Je me dégageai de ses bras ; & loin de répondre à ses caresses, je la repoussai avec dédain, & je fis deux ou trois pas en arrière pour m'éloigner d'elle. Ce mouvement ne laissa pas de la déconcerter. Elle demeura dans la situation où elle étoit, & elle jeta les yeux sur moi, en changeant de couleur. J'étois dans le fond si charmé de la revoir, qu'avec tant de justes fu-



jets de colere, j'avois à peine la force d'ouvrir la bouche pour la quereller. Cependant mon cœur faignoît, du cruel outrage qu'elle m'avoit fait. Je le rappellois vivement à ma mémoire, pour exciter mon dépit ; & je tâchois de faire briller, dans mes yeux, un autre feu que celui de l'Amour. Comme je demurai quelque tems en silence, & qu'elle remarqua mon agitation, je la vis trembler ; apparemment par un effet de sa crainte.

Je ne pus soutenir ce spectacle. Ah ! Manon, lui dis-je d'un ton tendre, infidelle & parjure Manon ! par où commencerai-je à me plaindre ? Je vous vois pâle & tremblante ; & je suis encore si sensible à vos moindres peines, que je crains de vous affliger trop par mes reproches. Mais Manon, je vous le dis, j'ai le cœur percé de la douleur de votre trahison. Ce sont là des coups qu'on ne porte point à un Amant, quand on n'a pas résolu sa mort. Voici la troisième fois, Manon ; je les ai bien comptées ; il est impossible que cela s'oublie. C'est à vous de considérer à l'heure même, quel parti vous voulez prendre ; car mon triste cœur n'est plus à l'épreuve d'un si cruel traitement. Je sens qu'il succombe, & qu'il est prêt à se fendre de douleur. Je n'en puis plus, ajoutai-je en m'asseyant sur une chaise ; j'ai à peine la force de parler & de me soutenir.



Elle ne me répondit point ; mais lorsque je fus assis, elle se laissa tomber à genoux & elle appuya sa tête sur les miens, en cachant son visage de mes mains. Je sentis en un instant qu'elle les mouilloit de ses larmes. Dieux ! de quels mouvemens n'étois-je point agité ! Ah ! Manon, Manon, repris-je avec un soupir, il est bien tard de me donner des larmes, lorsque vous avez causé ma mort. Vous affectez une tristesse que vous ne sçauriez sentir. Le plus grand de vos maux est sans doute ma présence, qui a toujours été importune à vos plaisirs. Ouvrez les yeux, voyez qui je suis ; on ne verse pas des pleurs si tendres pour un Malheureux qu'on a trahi, & qu'on abandonne cruellement. Elle baisoit mes mains sans changer de posture. Inconstante Manon, repris-je encore ; Fille ingrate & sans foi, où sont vos promesses & vos sermens ? Amante mille fois volage & cruelle, qu'as-tu fait de cet Amour que tu me jurois encore aujourd'hui ? Juste Ciel ! ajoutai-je, est-ce ainsi qu'une Infidelle se rit de vous, après vous avoir attesté si saintement ? C'est donc le parjure qui est récompensé ! Le désespoir & l'abandon sont pour la constance & la fidélité.

Ces paroles furent accompagnées d'une réflexion si amère, que j'en laissai échapper malgré moi quelques larmes. Manon s'en aperçut, au changement de ma voix. Elle rompit enfin

le silence. Il faut bien que je sois coupable, me dit-elle tristement, puisque j'ai pu vous causer tant de douleur & d'émotion ; mais que le Ciel me punisse si j'ai cru l'être, ou si j'ai eu la pensée de le devenir. Ce discours me parut si dépourvu de sens & de bonne foi, que je ne pus me défendre d'un vif mouvement de colère. Horrible dissimulation ! m'écriai-je. Je vois mieux que jamais que tu n'es qu'une Coquine & une Perfide. C'est à présent que je connois ton misérable caractère. Adieu, lâche Créature, continuai-je en me levant ; j'aime mieux mourir mille fois, que d'avoir désormais le moindre commerce avec toi. Que le Ciel me punisse moi-même, si je t'honore jamais du moindre regard. Demeure avec ton nouvel Amant, aime-le, déteste-moi, renonce à l'honneur, au bon sens ; je m'en ris, tout m'est égal.

Elle fut si épouvantée de ce transport, que demeurant à genoux près de la chaise d'où je m'étois levé, elle me regardoit en tremblant & sans oser respirer. Je fis encore quelques pas vers la porte, en tournant la tête, & tenant les yeux fixés sur elle. Mais il auroit fallu que j'eusse perdu tous sentimens d'humanité, pour m'endurcir contre tant de charmes. J'étois si éloigné d'avoir cette force barbare, que passant tout d'un coup à l'extrémité opposée, je retournai vers elle, ou plutôt je m'y précipitai sans ré-

flexion. Je la pris entre mes bras. Je lui donnai mille tendres baisers. Je lui demandai pardon de mon emportement. Je confessai que j'étois un Brutal, & que je ne méritois pas le bonheur d'être aimé d'une Fille comme elle. Je la fis asseoir, & m'étant mis à genoux à mon tour, je la conjurai de m'écouter en cet état. Là, tout ce qu'un Amant soumis & passionné peut imaginer de plus respectueux & de plus tendre, je le renfermai en peu de mots dans mes excuses. Je lui demandai en grace de prononcer qu'elle me pardonnoit. Elle laissa tomber ses bras sur mon cou, en disant que c'étoit elle-même qui avoit besoin de ma bonté, pour me faire oublier les chagrins qu'elle me caufoit, & qu'elle commençoit à craindre avec raison que je ne goûtasse point ce qu'elle avoit à me dire pour se justifier. Moi ! interrompis-je aussitôt, ah ! je ne vous demande point de justification. J'approuve tout ce que vous avez fait. Ce n'est point à moi d'exiger des raisons de votre conduite. Trop content, trop heureux, si ma chère Manon ne m'ôte point la tendresse de son cœur ! Mais, continuai-je, en réfléchissant sur l'état de mon fort ; toute-puissante Manon ! vous qui faites à votre gré mes joyes & mes douleurs ! après vous avoir satisfait par mes humiliations & par les marques de mon repentir, ne me fera-t'il point permis de vous parler

de ma tristesse & de mes peines ? Apprendrai-je de vous ce qu'il faut que je devienne aujourd'hui, & si c'est sans retour que vous allez signer ma mort, en passant la nuit avec mon Rival ?

Elle fut quelque tems à méditer sa réponse. Mon Chevalier, me dit-elle, en reprenant un air tranquille ; si vous vous étiez d'abord expliqué si nettement, vous vous seriez épargné bien du trouble, & à moi une scène bien affligeante. Puisque votre peine ne vient que de votre jalousie, je l'aurois guérie, en m'offrant à vous suivre sur le champ au bout du Monde. Mais je me suis figuré que c'étoit la Lettre que je vous ai écrite sous les yeux de M. de G... M... & la Fille que nous vous avons envoyée, qui causoient votre chagrin. J'ai cru que vous auriez pu regarder ma Lettre comme une raillerie, & cette Fille, en vous imaginant qu'elle étoit allée vous trouver de ma part, comme une déclaration que je renonçois à vous pour m'attacher à G... M... C'est cette pensée, qui m'a jettée tout d'un coup dans la consternation ; car, quelque innocente que je fusse, je trouvois, en y pensant, que les apparences ne m'étoient pas favorables. Cependant, continua-t-elle, je veux que vous soyez mon Juge, après que je vous aurai expliqué la vérité du fait.

Elle m'apprit alors tout ce qui lui étoit arrivé, depuis qu'elle avoit trouvé G... M... qui



l'attendoit dans le lieu où nous étions. Il l'avoit reçue effectivement comme la première Princeſſe du monde. Il lui avoit montré tous les appartemens, qui étoient d'un goût & d'une propreté admirables. Il lui avoit compté dix mille livres dans ſon cabinet, & il y avoit ajoûté quelques bijoux, parmi leſquels étoient le collier & les bracelets de perles qu'elle avoit déjà eus de ſon Pere. Il l'avoit menée de-là dans un ſallon qu'elle n'avoit pas encore vû, où elle avoit trouvé une collation exquiſe. Il l'avoit fait ſervir par les nouveaux Domestiques qu'il avoit pris pour elle, en leur ordonnant de la regarder déformais comme leur Maîtreſſe ; enfin il lui avoit fait voir le caroffe, les chevaux & tout le reſte de ſes préſens ; après quoi il lui avoit propoſé une partie de jeu, pour attendre le ſouper. Je vous avoue, continua-t'elle, que j'ai été frappée de cette magnificence. J'ai fait réflexion que ce ſeroit dommage de nous priver tout d'un coup de tant de biens, en me contentant d'emporter les dix mille francs & les bijoux ; que c'étoit une fortune toute faite pour vous & pour moi, & que nous pourrions vivre agréablement aux dépens de G... M... Au lieu de lui propoſer la Comédie, je me ſuis mis dans la tête de le fonder ſur votre ſujet, pour preſſentir quelles facilités nous aurions à nous voir, en ſuppoſant l'exé-



cution de mon systême. Je l'ai trouvé d'un caractère fort traitable. Il m'a demandé ce que je pensois de vous, & si je n'avois pas eu quelque regret à vous quitter. Je lui ai dit que vous étiez si aimable, & que vous en aviez toujours usé si honnêtement avec moi, qu'il n'étoit pas naturel que je pusse vous haïr. Il a confessé que vous aviez du mérite, & qu'il s'étoit senti porté à désirer votre amitié. Il a voulu sçavoir de quelle maniere je croyois que vous prendriez mon départ, sur-tout lorsque vous viendriez à sçavoir que j'étois entre ses mains. Je lui ai répondu que la date de notre Amour étoit déjà si ancienne, qu'il avoit eu le tems de se refroidir un peu ; que vous n'étiez pas d'ailleurs fort à votre aise, & que vous ne regarderiez peut-être pas ma perte comme un grand malheur, parce qu'elle vous déchargeroit d'un fardeau qui vous pesoit sur les bras. J'ai ajouté qu'étant tout-à-fait convaincue que vous agiriez pacifiquement, je n'avois pas fait difficulté de vous dire que je venois à Paris pour quelques affaires ; que vous y aviez consenti, & qu'y étant venu vous-même, vous n'aviez pas paru extrêmement inquiet, lorsque je vous avois quitté. Si je croyois, m'a-t'il dit, qu'il fût d'humeur à bien vivre avec moi, je serois le premier à lui offrir mes services & mes civilités. Je l'ai assuré que du caractère dont je vous con-



noiffois, je ne doutois point que vous n'y répondiffiez honnêtement ; fur-tout, lui ai-je dit, s'il pouvoit vous fervir dans vos affaires, qui étoient fort dérangées depuis que vous étiez mal avec votre famille. Il m'a interrompue, pour me protefter qu'il vous rendroit tous les services qui dépendroient de lui ; & que fi vous vouliez même vous embarquer dans un autre Amour, il vous procureroit une jolie Maîtrefse, qu'il avoit quittée pour s'attacher à moi. J'ai applaudi à fon idée, ajouta-t'elle, pour prévenir plus parfaitement tous les foupçons ; & me confirmant de plus en plus dans mon projet, je ne fouhaitois que de pouvoir trouver le moyen de vous en informer, de peur que vous ne fuffiez trop allarmé lorsque vous me verriez manquer à notre affignation. C'est dans cette vûe, que je lui ai propofé de vous envoyer cette nouvelle Maîtrefse dès le foir même, afin d'avoir une occafion de vous écrire ; j'étois obligée d'avoir recours à cette adrefse, parce que je ne pouvois efperer qu'il me laiffât libre un moment. Il a ri de ma propofition. Il a appellé fon Laquais, & lui ayant demandé s'il pourroit retrouver fur le champ fon ancienne Maîtrefse, il l'a envoyé de côté & d'autre pour la chercher. Il s'imaginait que c'étoit à Chaillot, qu'il falloit qu'elle allât vous trouver ; mais je lui ai appris qu'en vous quittant, je vous avois pro-



mis de vous rejoindre à la Comedie; ou que si quelque raison m'empêchoit d'y aller, vous étiez engagé à m'attendre dans un carosse au bout de la rue S. André; qu'il valoit mieux par conséquent vous envoyer là votre nouvelle Amante, ne fût-ce que pour vous empêcher de vous y morfondre pendant toute la nuit. Je lui ai dit encore qu'il étoit à propos de vous écrire un mot, pour vous avertir de cet échange, que vous auriez peine à comprendre sans cela. Il y a consenti; mais j'ai été obligée d'écrire en sa présence, & je me suis bien gardée de m'expliquer trop ouvertement dans ma Lettre. Voilà, ajoûta Manon, de quelle maniere les choses se sont passées. Je ne vous déguise rien, ni de ma conduite, ni de mes desseins. La jeune Fille est venue, je l'ai trouvée jolie; & comme je ne doutois point que mon absence ne vous causât de la peine, c'étoit sincèrement que je souhaitois qu'elle pût servir à vous desennuier quelques momens; car la fidelité que je souhaite de vous est celle du cœur. J'aurois été ravie de pouvoir vous envoyer Marcel; mais je n'ai pu me procurer un moment, pour l'instruire de ce que j'avois à vous faire sçavoir. Elle conclut enfin son récit, en m'apprenant l'embarras où G... M... s'étoit trouvé en recevant le Billet de M. de T... Il a balancé, me dit-elle, s'il devoit me quit-



ter, & il m'a assuré que son retour ne tarderoit point. C'est ce qui fait que je ne vous vois point ici sans inquiétude, & que j'ai marqué de la surprise à votre arrivée.

J'écoutai ce discours avec beaucoup de patience. J'y trouvois assurément quantité de traits cruels & mortifians pour moi; car le dessein de son infidélité étoit si clair, qu'elle n'avoit pas même eu le soin de me le déguiser. Elle ne pouvoit espérer que G... M... la laissât, toute la nuit, comme une vestale. C'étoit donc avec lui qu'elle comptoit de la passer. Quel aveu pour un Amant! Cependant je considèrai que j'étois cause en partie de sa faute, par la connoissance que je lui avois donnée d'abord des sentimens que G... M... avoit pour elle, & par la complaisance que j'avois eue d'entrer aveuglément dans le plan téméraire de son aventure. D'ailleurs, par un tour naturel de génie qui m'est particulier, je fus touché de l'ingénuité de son récit, & de cette maniere bonne & ouverte, avec laquelle elle me racontoit jusqu'aux circonstances dont j'étois le plus offensé. Elle péche sans malice, disois-je en moi-même. Elle est legere, & imprudente; mais elle est droite & sincere. Ajoûtez que l'Amour suffisoit seul pour me fermer les yeux sur toutes ses fautes. J'étois trop satisfait de l'espérance de l'enlever le soir même à mon

Rival. Je lui dis néanmoins : Et la nuit, avec qui l'auriez-vous passée ? Cette question, que je lui fis tristement, l'embarrassa. Elle ne me répondit que par des mais, & des si interrompus. J'eus pitié de sa peine ; & rompant ce discours, je lui déclarai naturellement que j'attendois d'elle qu'elle me suivît à l'heure même. Je le veux bien, me dit-elle ; mais vous n'approuvez donc pas mon projet ? Ha ! n'est-ce pas assez, repartis-je, que j'approuve tout ce que vous avez fait jusqu'à présent ? Quoi ! nous n'emporterons pas même, les dix mille francs, répliqua-t'elle ? Il me les a donnés. Ils sont à moi. Je lui conseillai d'abandonner tout, & de ne penser qu'à nous éloigner promptement ; car quoiqu'il y eût à peine une demie heure que j'étois avec elle, je craignois le retour de G... M... Cependant elle me fit de si pressantes instances, pour me faire consentir à ne pas sortir les mains vuides, que je crus lui devoir accorder quelque chose, après avoir tant obtenu d'elle.

Dans le tems que nous nous préparions au départ, j'entendis frapper à la porte de la rue. Je ne doutai nullement que ce ne fût G... M... & dans le trouble où cette pensée me jetta, je dis à Manon que c'étoit un homme mort s'il paroïssoit. Effectivement je n'étois pas assez revenu de mes transports, pour me modérer à sa vûe.



Marcel finit ma peine, en m'apportant un Billet qu'il avoit reçu pour moi à la porte. Il étoit de M. de T... Il me marquoit que G... M... étant allé lui chercher de l'argent à sa maison, il profitoit de son absence, pour me communiquer une pensée fort plaisante : qu'il lui sembloit que je ne pouvois me venger plus agréablement de mon Rival, qu'en mangeant son souper, & en couchant, cette nuit même, dans le lit qu'il espéroit d'occuper avec ma Maîtresse ; que cela lui paroïsoit assez facile, si je pouvois m'assurer de trois ou quatre hommes, qui eussent assez de résolution pour l'arrêter dans la rue & de fidélité pour le garder à vûe jusqu'au lendemain ; que pour lui, il promettoit de l'amuser encore, une heure pour le moins, par des raisons qu'il tenoit prêtes pour son retour. Je montrai ce Billet à Manon, & je lui appris de quelle ruse je m'étois servi pour m'introduire librement chez elle. Mon invention & celle de M. de T... lui parurent admirables. Nous en rîmes à notre aise, pendant quelques momens. Mais lorsque je lui parlai de la dernière comme d'un badinage. je fus surpris qu'elle insista sérieusement à me la proposer, comme une chose dont l'idée la ravissoit. En vain lui demandai-je où elle vouloit que je trouvasse, tout d'un coup, des gens propres à arrêter G... M... & à le garder fidèlement. Elle

me dit qu'il falloit du moins tenter, puisque M. de T... nous garantissoit encore une heure; & pour réponse à mes autres objections elle me dit que je faisois le Tyran, & que je n'avois pas de complaisance pour elle. Elle ne trouvoit rien de si joli que ce projet. Vous aurez son couvert à souper, me répétoit-elle; vous coucherez dans ses draps; & demain de grand matin vous enlèverez sa Maîtresse & son argent. Vous ferez bien vengé du Père & du Fils.

Je cédaï à ses instances, malgré les mouvemens secrets de mon cœur, qui sembloient me présager une catastrophe malheureuse. Je fortis, dans le dessein de prier deux ou trois Gardes du Corps, avec lesquels Lescout m'avoit mis en liaison, de se charger du soin d'arrêter G... M... Je n'en trouvai qu'un au Logis; mais c'étoit un homme entreprenant, qui n'eut pas plutôt sçu de quoi il étoit question, qu'il m'assura du succès: il me demanda seulement dix pistoles, pour récompenser trois Soldats aux Gardes, qu'il prit la résolution d'employer, en se mettant à leur tête. Je le priai de ne pas perdre de tems. Il les assembla, en moins d'un quart d'heure. Je l'attendois à sa Maison; & lorsqu'il fut de retour avec ses Associés, je le conduisis moi-même au coin d'une rue par laquelle G... M... devoit nécessairement rentrer dans



celle de Manon. Je lui recommandai de ne le pas maltraiter, mais de le garder si étroitement jusqu'à sept heures du matin, que je pusse être assuré qu'il ne lui échapperait pas. Il me dit que son dessein étoit de le conduire à sa chambre, & de l'obliger à se déshabiller, ou même à se coucher dans son lit, tandis que lui & ses trois Braves passeroient la nuit à boire & à jouer. Je demeurai avec eux, jusqu'au moment où je vis paroître G... M... ; & je me retirai alors quelques pas au-dessous, dans un endroit obscur, pour être témoin d'une scène si extraordinaire. Le Garde du Corps l'aborda, le pistolet au poing, & lui expliqua civilement qu'il n'en vouloit ni à sa vie, ni à son argent ; mais que s'il faisoit la moindre difficulté de le suivre, ou s'il jettoit le moindre cri, il alloit lui brûler la cervelle. G... M... le voyant soutenu par trois Soldats, & craignant sans doute la bourre du pistolet, ne fit pas de résistance. Je le vis emmener comme un mouton. Je retournai aussitôt chez Manon ; & pour ôter tout soupçon aux Domestiques, je lui dis, en entrant, qu'il ne falloit pas attendre M. de G... M... pour souper ; qu'il lui étoit survenu des affaires qui le retenoient malgré lui, & qu'il m'avoit prié de venir lui en faire ses excuses, & souper avec elle ; ce que je regardois comme une grande faveur, auprès d'une si belle Dame. Elle féconda

fort adroitement mon dessein. Nous nous mêmes à table. Nous y primes un air grave, pendant que les Laquais demeurèrent à nous servir. Enfin, les ayant congédiés, nous passâmes une des plus charmantes soirées de notre vie. J'ordonnai en fecret à Marcel de chercher un Fiacre, & de l'avertir de se trouver le lendemain à la porte, avant six heures du matin. Je feignis de quitter Manon vers minuit; mais étant rentré doucement, par le secours de Marcel, je me préparai à occuper le lit de G... M..., comme j'avois rempli sa place à table. Pendant ce tems-là, notre mauvais Génie travailloit à nous perdre. Nous étions dans le délire du plaisir, & le glaive étoit suspendu sur nos têtes. Le fil qui le soutenoit alloit se rompre. Mais pour faire mieux entendre toutes les circonstances de notre ruine, il faut en éclaircir la cause.

G... M... étoit suivi d'un Laquais, lorsqu'il avoit été arrêté par le Garde du Corps. Ce Garçon, effrayé de l'aventure de son maître, retourna en fuyant sur ses pas; & la première démarche qu'il fit pour le secourir, fut d'aller avertir le vieux G... M... de ce qui venoit d'arriver. Une si fâcheuse nouvelle ne pouvoit manquer de l'allarmer beaucoup. Il n'avoit que ce Fils, & sa vivacité étoit extrême pour son âge. Il voulut sçavoir d'abord, du Laquais,



tout ce que son Fils avoit fait l'après-midi ; s'il s'étoit querellé avec quelqu'un, s'il avoit pris part au démêlé d'un autre, s'il s'étoit trouvé dans quelque Maison fufpecte. Celui-ci, qui croyoit fon Maître dans le dernier danger, & qui s'imaginait ne devoir plus rien ménager pour lui procurer du fecours, découvrit tout ce qu'il fçavoit de fon amour pour Manon, & de la dépenfe qu'il avoit faite pour elle ; la maniere dont il avoit paffé l'après-midi dans fa Maison jufqu'aux environs de neuf heures, fa sortie, & le malheur de fon retour. C'en fut affez pour faire foupçonner, au Vieillard, que l'affaire de fon Fils étoit une querelle d'amour. Quoiqu'il fût au moins dix heures & demie du foir, il ne balançoit point à fe rendre auffi-tôt chez M. le Lieutenant de Police. Il le pria de faire donner des ordres particuliers à toutes les Efcouades du Guet ; & lui en ayant demandé une pour fe faire accompagner, il courut lui-même vers la rue où fon Fils avoit été arrêté : il vifita tous les endroits de la Ville où il efperoit de le pouvoir trouver ; & n'ayant pû découvrir fes traces, il fe fit conduire enfin à la Maison de fa Maîtrefse, où il fe figura qu'il pouvoit être retourné.

J'allois me mettre au lit, lorsqu'il arriva. La porte de la chambre étant fermée, je n'entendis point frapper à celle de la rue ; mais il entra,

fuivi de deux Archers, & s'étant informé inutilement de ce qu'étoit devenu son Fils, il lui prit envie de voir sa Maîtresse, pour tirer d'elle quelque lumière. Il monte à l'appartement toujours accompagné de ses Archers. Nous étions prêts à nous mettre au lit ; il ouvre la porte, & il nous glace le sang par sa vue. O Dieu ! c'est le vieux G... M..., dis-je à Manon. Je faute sur mon épée. Elle étoit malheureusement embarrassée dans mon ceinturon. Les Archers, qui virent mon mouvement, s'approchèrent aussi-tôt pour me la saisir. Un homme en chemise est sans résistance. Ils m'ôtèrent tous les moyens de me défendre.

G... M... quoique troublé par ce spectacle, ne tarda point à me reconnoître. Il remit encore plus aisément Manon. Est-ce une illusion ! nous dit-il gravement : ne vois-je point le Chevalier des Grioux & Manon Lescaut ? J'étois si enragé de honte & de douleur, que je ne lui fis pas de réponse. Il parut rouler, pendant quelque tems, diverses pensées dans sa tête ; & comme si elles eussent allumé tout d'un coup sa colère, il s'écria, en s'adressant à moi : Ah ! Malheureux, je suis sûr que tu as tué mon Fils ! Cette injure me piqua vivement. Vieux Scélérat, lui répondis-je avec fierté, si j'avois eu à tuer quelqu'un de ta Famille, c'est par toi que j'aurois commencé. Tenez-le bien, dit-il aux Archers, il

faut qu'il me dise des nouvelles de mon Fils ; je le ferai pendre demain, s'il ne m'apprend tout à l'heure ce qu'il en a fait. Tu me feras pendre ? repris-je. Infâme ! ce sont tes pareils qu'il faut chercher au gibet. Apprens que je suis d'un sang plus noble & plus pur que le tien. Oui, ajoutai-je, je sçais ce qui est arrivé à ton Fils ; & si tu m'irrites davantage, je le ferai étrangler avant qu'il soit demain, & je te promets le même sort après lui.

Je commis une imprudence, en lui confessant que je sçavois où étoit son Fils ; mais l'excès de ma colere me fit faire cette indiscretion. Il appella aussi-tôt cinq ou six autres Archers, qui l'attendoient à la porte, & il leur ordonna de s'assurer de tous les Domestiques de la Maison. Ha ! Monsieur le Chevalier, reprit-il d'un ton railleur, vous sçavez où est mon Fils, & vous le ferez étrangler, dites-vous ? Comptez que nous y mettrons bon ordre. Je sentis aussi-tôt la faute que j'avois commise. Il s'approcha de Manon, qui étoit assise sur le lit en pleurant ; il lui dit quelques galanteries ironiques, sur l'empire qu'elle avoit sur le Pere & sur le Fils, & sur le bon usage qu'elle en faisoit. Ce vieux Monsieur d'incontinence voulut prendre quelques familiarités avec elle. Garde-toi de la toucher, m'écriai-je ; il n'y auroit rien de sacré qui te pût sauver de mes mains. Il fortit en laissant

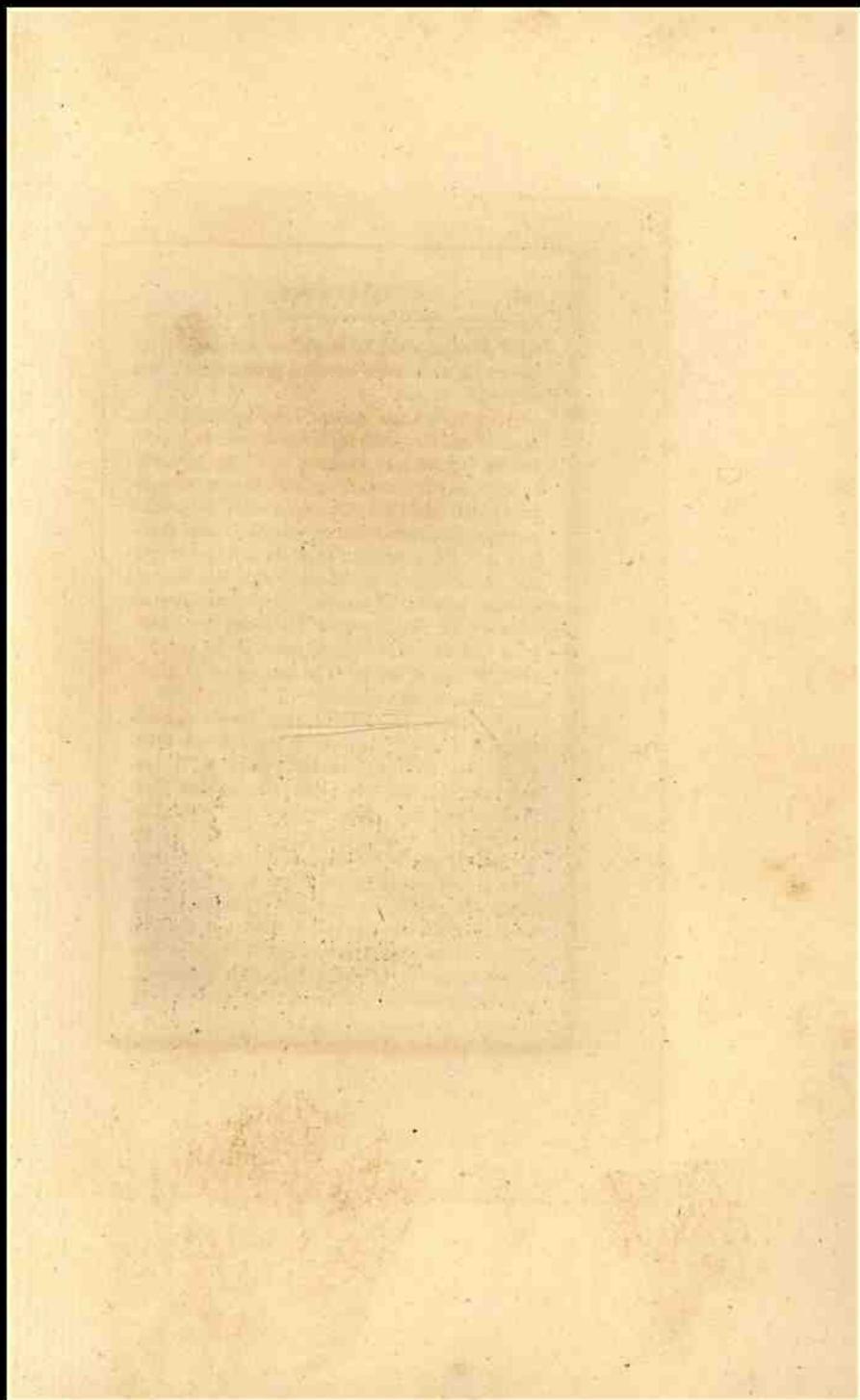


trois Archers dans la chambre, auxquels il ordonna de nous faire prendre promptement nos habits.

Je ne fais quels étoient alors ses desseins sur nous. Peut-être eussions-nous obtenu la liberté, en lui apprenant où étoit son Fils. Je méditois, en m'habillant, si ce n'étoit pas le meilleur parti. Mais s'il étoit dans cette disposition en quittant notre chambre, elle étoit bien changée lorsqu'il y revint. Il étoit allé interroger les Domestiques de Manon, que les Archers avoient arrêtés. Il ne put rien apprendre de ceux qu'elle avoit reçus de son Fils ; mais lorsqu'il sçut que Marcel nous avoit servis auparavant, il résolut de le faire parler, en l'intimidant par des menaces.

C'étoit un garçon fidèle, mais simple & grossier. Le souvenir de ce qu'il avoit fait à l'Hôpital pour délivrer Manon, joint à la terreur que G... M... lui inspiroit, fit tant d'impression sur son esprit foible, qu'il s'imagina qu'on alloit le conduire à la potence ou sur la roue. Il promit de découvrir tout ce qui étoit venu à sa connoissance, si l'on vouloit lui sauver la vie. G... M... se persuada là-dessus qu'il y avoit quelque chose, dans nos affaires, de plus sérieux & de plus criminel qu'il n'avoit eu lieu jusque-là de se le figurer. Il offrit à Marcel, non-seulement la vie, mais des récompenses







L. Monzies sc.

Imp. A. Salmon



pour sa confession. Ce Malheureux lui apprit une partie de notre dessein, sur lequel nous n'avions pas fait difficulté de nous entretenir devant lui, parce qu'il devoit y entrer pour quelque chose. Il est vrai qu'il ignoroit entièrement les changemens que nous y avions faits à Paris; mais il avoit été informé en partant de Chaillot, du plan de l'entreprise & du rôle qu'il y devoit jouer. Il lui déclara donc que notre vûe étoit de duper son Fils, & que Manon devoit recevoir, ou avoit déjà reçu dix mille francs, qui selon notre projet, ne retourneroient jamais aux héritiers de la Maison de G... M...

Après cette découverte, le Vieillard emporté remonta brusquement dans notre chambre. Il passa, sans parler, dans le cabinet, où il n'eut pas de peine à trouver la somme & les bijoux. Il revint à nous avec un visage enflammé; & nous montrant ce qu'il lui plut de nommer notre larcin, il nous accabla de reproches outrageans. Il fit voir de près, à Manon, le collier de perles & les bracelets : les reconnoissez-vous? lui dit-il, avec un souris moqueur. Ce n'étoit pas la première fois que vous les eussiez vûs. Les mêmes, sur ma foi. Ils étoient de votre goût, ma Belle; je me le persuade aisément. Les pauvres Enfants! ajouta-t'il. Ils sont bien aimables en effet l'un & l'autre; mais



ils font un peu fripons. Mon cœur crevoit de rage, à ce discours insultant. J'aurois donné, pour être libre un moment... Juste Ciel, que n'aurois-je pas donné! Enfin, je me fis violence pour lui dire, avec une modération qui n'étoit qu'un raffinement de fureur; finissons, Monsieur, ces insolentes railleries. De quoi est-il question? voyons, que prétendez-vous faire de nous? Il est question, M. le Chevalier, me répondit-il, d'aller de ce pas au Châtelet. Il fera jour demain; nous verrons plus clair dans nos affaires, & j'espère que vous me ferez la grace, à la fin, de m'apprendre où est mon Fils.

Je compris, sans beaucoup de réflexions, que c'étoit une chose d'une terrible conséquence pour nous, d'être une fois renfermés au Châtelet. J'en prévis, en tremblant, tous les dangers. Malgré toute ma fierté, je reconnus qu'il falloit plier sous le poids de ma fortune, & flatter mon plus cruel Ennemi pour en obtenir quelque chose par la soumission. Je le priaï, d'un ton honnête, de m'écouter un moment. Je me rends justice, Monsieur, lui dis-je. Je confesse que la jeunesse m'a fait commettre de grandes fautes, & que vous en êtes assez blessé pour vous plaindre. Mais si vous connoissez la force de l'Amour; si vous pouvez juger de ce que souffre un malheureux jeune homme à qui l'on en-

leve tout ce qu'il aime, vous me trouverez peut-être pardonnable d'avoir cherché le plaisir d'une petite vengeance, ou du moins, vous me croirez assez puni par l'affront que je viens de recevoir. Il n'est besoin, ni de prison, ni de supplice, pour me forcer de vous découvrir où est M. votre Fils. Il est en sûreté. Mon dessein n'a pas été de lui nuire, ni de vous offenser. Je suis prêt à vous nommer le lieu où il passe tranquillement la nuit, si vous me faites la grace de nous accorder la liberté. Ce vieux Tigre, loin d'être touché de ma prière, me tourna le dos en riant. Il lâcha seulement quelques mots, pour me faire comprendre qu'il sçavoit notre dessein jusqu'à l'origine. Pour ce qui regardoit son Fils, il ajouta brutalement qu'il se retrouveroit assez, puisqu'il n'avoit pas assassiné. Conduisez-les au petit Châtelet, dit-il aux Archers, et prenez garde que le Chevalier ne vous échappe. C'est un Rusé, qui s'est déjà sauvé de S. Lazare.

Il sortit, & me laissa dans l'état que vous pouvez vous imaginer. O Ciel ! m'écriai-je, je recevrai avec soumission tous les coups qui viennent de ta main ; mais qu'un malheureux Coquin ait le pouvoir de me traiter avec cette tyrannie, c'est ce qui me réduit au dernier désespoir. Les Archers nous prièrent de ne pas les faire attendre plus long-tems. Ils avoient



un carosse à la porte. Je tendis la main à Mannon, pour descendre. Venez, ma chere Reine, lui dis-je, venez vous foumettre à toute la rigueur de notre fort. Il plaira peut-être au Ciel, de nous rendre quelque jour plus heureux.

Nous partîmes dans le même carosse. Elle se mit dans mes bras. Je ne lui avois pas entendu prononcer un mot, depuis le premier moment de l'arrivée de G... M...; mais se trouvant seule alors avec moi, elle me dit mille tendresses, en se reprochant d'être la cause de mon malheur. Je l'assurai que je ne me plaindrois jamais de mon fort, tant qu'elle ne cesseroit pas de m'aimer. Ce n'est pas moi qui suis à plaindre, continuai-je. Quelques mois de prison ne m'effraient nullement, & je préférerois toujours le Châtelet à S. Lazare. Mais c'est pour toi, ma chere Ame, que mon cœur s'intéresse. Quel fort pour une Créature si charmante! Ciel! comment traitez-vous, avec tant de rigueur, le plus parfait de vos ouvrages! Pourquoi ne sommes-nous pas nés, l'un & l'autre, avec des qualités conformes à notre misere? Nous avons reçu de l'esprit, du goût, des sentimens. Hélas! quel triste usage en faisons-nous? tandis que tant d'ames basses, & dignes de notre fort, jouissent de toutes les faveurs de la Fortune! Ces réflexions me pé-

nétoient de douleur. Mais ce n'étoit rien, en comparaison de celles qui regardoient l'avenir ; car je féchois de crainte pour Manon. Elle avoit déjà été à l'Hôpital ; & quoique elle en fût fortie par la bonne porte, je sçavois que les rechûtes en ce genre étoient d'une conséquence extrêmement dangereuse. J'aurois voulu lui exprimer mes fraieurs. J'appréhendois de lui en causer trop. Je tremblois pour elle, fans ofer l'avertir du danger, & je l'embrassois en foupirant, pour l'affurer du moins de mon amour, qui étoit presque le seul sentiment que j'osasse exprimer. Manon, lui dis-je, parlez sincèrement, m'aimez-vous toujours ? Elle me répondit qu'elle étoit bien malheureuse que j'en pusse douter. Hé bien, repris-je, je n'en doute point, & je veux braver tous nos Ennemis avec cette assurance. J'emploierai ma Famille pour fortir du Châtelet ; & tout mon sang ne fera utile à rien, si je ne vous en tire pas aussitôt que je serai libre.

Nous arrivâmes à la prison. On nous mit, chacun, dans un lieu séparé. Ce coup me fut moins rude, parce que je l'avois prévu. Je recommandai Manon au Concierge, en lui apprenant que j'étois un homme de quelque distinction, & lui promettant une récompense considérable. J'embrassai ma chere Maitresse, avant que de la quitter. Je la conjurai de ne



pas s'affliger excessivement, & de ne rien craindre, tant que je serois au monde. Je n'étois pas sans argent. Je lui en donnai une partie ; & je paiai au Concierge, sur ce qui me restoit, un mois de grosse pension d'avance pour elle & pour moi.

Mon argent eut un fort bon effet. On me mit dans une chambre proprement meublée, & l'on m'assura que Manon en avoit une pareille. Je m'occupai, aussi-tôt, des moyens de hâter ma liberté. Il étoit clair qu'il n'y avoit rien d'absolument criminel dans mon affaire ; & supposant même que le dessein de notre vol fût prouvé par la déposition de Marcel, je sçavois fort bien qu'on ne punit point les simples volontés. Je résolus d'écrire promptement à mon Pere, pour le prier de venir en personne à Paris. J'avois bien moins de honte, comme je l'ai déjà dit, d'être au Châtelet qu'à S. Lazare. D'ailleurs, quoique je conservasse tout le respect dû à l'autorité paternelle, l'âge & l'expérience avoient diminué beaucoup ma timidité. J'écrivis donc, & l'on ne fit pas difficulté, au Châtelet, de laisser sortir ma Lettre. Mais c'étoit une peine que j'aurois pû m'épargner, si j'avois sçu que mon Pere devoit arriver le lendemain à Paris.

Il avoit reçu celle que je lui avois écrite huit jours auparavant. Il en avoit ressenti une joye



extrême ; mais de quelque espérance que je l'eusse flatté au sujet de ma conversion, il n'avoit pas cru devoir s'arrêter tout-à-fait à mes promesses. Il avoit pris le parti de venir s'affurer de mon changement par ses yeux, & de régler sa conduite sur la sincérité de mon repentir. Il arriva, le lendemain de mon emprisonnement. Sa première visite fut celle qu'il rendit à Tiberge, à qui je l'avois prié d'adresser sa réponse. Il ne put sçavoir de lui, ni ma demeure, ni ma condition présente. Il en apprit seulement mes principales aventures, depuis que je m'étois échappé de Saint Sulpice. Tiberge lui parla fort avantageusement des dispositions que je lui avois marquées pour le bien, dans notre dernière entrevue. Il ajouta qu'il me croyoit entièrement dégagé de Manon ; mais qu'il étoit surpris, néanmoins, que je ne lui eusse pas donné de mes nouvelles depuis huit jours. Mon Pere n'étoit pas dupe. Il comprit qu'il y avoit quelque chose qui échappoit à la pénétration de Tiberge, dans le silence dont il se plaignoit, & il employa tant de soins pour découvrir mes traces, que deux jours après son arrivée, il apprit que j'étois au Châtelet.

Avant que de recevoir sa visite, à laquelle j'étois fort éloigné de m'attendre si-tôt, je reçus celle de M. le Lieutenant Général de



Police ; ou, pour expliquer les choses par leur nom, je subis l'interrogatoire. Il me fit quelques reproches ; mais ils n'étoient ni durs, ni défobligeans. Il me dit, avec douceur, qu'il plaignoit ma mauvaise conduite ; que j'avois manqué de sagesse en me faisant un Ennemi tel M. de G... M... ; qu'à la vérité il étoit aisé de remarquer qu'il y avoit, dans mon affaire, plus d'imprudence & de légèreté que de malice ; mais que c'étoit néanmoins la seconde fois que je me trouvois fujet à son Tribunal, & qu'il avoit espéré que je fusse devenu plus sage, après avoir pris deux ou trois mois de leçons à S. Lazare. Charmé d'avoir affaire à un Juge raisonnable, je m'expliquai avec lui d'une manière si respectueuse & si modérée, qu'il parut extrêmement satisfait de mes réponses. Il me dit que je ne devois pas me livrer trop au chagrin, & qu'il se sentoît disposé à me rendre service, en faveur de ma naissance & de ma jeunesse. Je me hasardai à lui recommander Manon, & à lui faire l'éloge de sa douceur & de son bon naturel. Il me répondit, en riant, qu'il ne l'avoit point encore vûe ; mais qu'on la représentoit comme une dangereuse personne. Ce mot excita tellement ma tendresse, que je lui dis mille choses passionnées pour la défense de ma pauvre Maîtresse ; & je ne pus m'empêcher même de répandre quel-



ques larmes. Il ordonna qu'on me reconduisît à ma chambre. Amour, Amour ! s'écria ce grave Magistrat en me voyant sortir, ne te reconcilieras-tu jamais avec la sagesse ?

J'étois à m'entretenir tristement de mes idées, & à réfléchir sur la conversation que j'avois eue avec M. le Lieutenant Général de Police, lorsque j'entendis ouvrir la porte de ma chambre : c'étoit mon Pere. Quoique je düsse être à demi préparé à cette vue, puisque je m'y attendois quelques jours plus tard, je ne laissai pas d'en être frappé si vivement, que je me serois précipité au fond de la terre, si elle s'étoit entr'ouverte à mes pieds. J'allai l'embrasser, avec toutes les marques d'une extrême confusion. Il s'affit, fans que ni lui, ni moi, eussions encore ouvert la bouche.

Comme je demeuroid debout, les yeux baissés, & la tête découverte ; asseiez-vous, Monsieur, me dit-il gravement, asseiez-vous. Graces au scandale de votre libertinage & de vos friponneries, j'ai découvert le lieu de votre demeure. C'est l'avantage d'un mérite tel que le vôtre, de ne pouvoir demeurer caché. Vous allez à la Renommée, par un chemin infailible. J'espere que le terme en sera bien-tôt la Greve, & que vous aurez effectivement la gloire d'y être exposé à l'admiration de tout le monde.



Je ne répondis rien. Il continua : qu'un Pere est malheureux, lorsqu'après avoir aimé tendrement un Fils, & n'avoir rien épargné pour en faire un honnête homme, il n'y trouve à la fin qu'un fripon qui le deshonoré ! On se console d'un malheur de fortune : le tems l'efface, & le chagrin diminue : mais quel remede contre un mal qui augmente tous les jours, tel que les défordres d'un Fils vicieux, qui a perdu tous sentimens d'honneur ! Tu ne dis rien, Malheureux, ajouta-t'il : voyez cette modestie contrefaite, & cet air de douceur hypocrite ; ne le prendroit-on pas pour le plus honnête homme de sa race ?

Quoique je fusse obligé de reconnoître que je méritois une partie de ces outrages, il me parut néanmoins que c'étoit les porter à l'excès. Je crus qu'il m'étoit permis d'expliquer naturellement ma pensée. Je vous assure, Monsieur, lui dis-je, que la modestie où vous me voyez devant vous, n'est nullement affectée : c'est la situation naturelle d'un Fils bien né, qui respecte infiniment son Pere, & surtout un Pere irrité. Je ne prétens pas non plus passer pour l'homme le plus réglé de notre race. Je me connois digne de vos reproches ; mais je vous conjure d'y mettre un peu plus de bonté, & de ne pas me traiter comme le plus infâme de tous les hommes. Je ne mérite pas des noms



fi durs. C'est l'Amour, vous le sçavez, qui a caufé toutes mes fautes. Fatale passion ! Hélas ! n'en connoiffez-vous pas la force, & fe peut-il que votre fang, qui est la source du mien, n'ait jamais ressenti les mêmes ardeurs ? L'Amour m'a rendu trop tendre, trop passionné, trop fidèle, & peut-être trop complaisant pour les desirs d'une Maîtresse toute charmante, voilà mes crimes. En voyez-vous là quelqu'un qui vous deshonoré ? Allons, mon cher Pere, ajoutai-je tendrement ; un peu de pitié pour un Fils, qui a toujours été plein de respect & d'affection pour vous, qui n'a pas renoncé comme vous pensez à l'honneur & au devoir, & qui est mille fois plus à plaindre que vous ne sçauriez vous l'imaginer. Je laissai tomber quelques larmes en finissant ces paroles.

Un cœur de Pere est le chef-d'œuvre de la Nature ; elle y regne, pour ainsi parler, avec complaisance, & elle en régle elle-même tous les ressorts. Le mien, qui étoit avec cela homme d'esprit & de goût, fut si touché du tour que j'avois donné à mes excuses, qu'il ne fut pas le maître de me cacher ce changement. Viens, mon pauvre Chevalier, me dit-il, viens m'embrasser ; tu me fais pitié. Je l'embrassai. Il me ferra d'une manière, qui me fit juger de ce qui se passoit dans son cœur. Mais quel moyen prendrons-nous donc, reprit-il, pour te tirer



d'ici ? Explique-moi toutes tes affaires fans déguisement. Comme il n'y avoit rien après tout, dans le gros de ma conduite, qui pût me deshonorer absolument, du moins en la mesurant sur celle des jeunes gens d'un certain monde, & qu'une Maîtresse ne passe point pour une infamie dans le siècle où nous sommes, non plus qu'un peu d'adresse à s'attirer la fortune du Jeu, je fis sincèrement à mon Pere le détail de la vie que j'avois menée. A chaque faute dont je lui faisois l'aveu, j'avois soin de joindre des exemples célèbres, pour en diminuer la honte. Je vis avec une Maîtresse, lui disois-je, fans être lié par les cérémonies du mariage : M. le Duc de... en entretient deux, aux yeux de tout Paris ; M. de... en a une depuis dix ans, qu'il aime avec une fidélité qu'il n'a jamais eue pour sa femme. Les deux tiers des honnêtes gens de France se font honneur d'en avoir. J'ai usé de quelque supercherie au Jeu : M. le Marquis de... & le Comte de... n'ont point d'autres revenus : M. le Prince de... & M. le Duc de... sont les Chefs d'une bande de Chevaliers du même Ordre. Pour ce qui regardoit mes desseins sur la bourse des deux G... M..., j'aurois pû prouver aussi facilement que je n'étois pas fans modèles ; mais il me restoit trop d'honneur pour ne pas me condamner moi-même, avec tous ceux dont j'au-



rois pû me proposer l'exemple : de sorte que je priai mon Pere de pardonner cette foiblesse aux deux violentes passions qui m'avoient agité, la vengeance & l'Amour. Il me demanda si je pouvois lui donner quelques ouvertures sur les plus courts moyens d'obtenir ma liberté, & d'une maniere qui pût lui faire éviter l'éclat. Je lui appris les sentimens de bonté que le Lieutenant Général de Police avoit pour moi. Si vous trouvez quelques difficultés, lui dis-je, elles ne peuvent venir que de la part des G... M... : ainsi je crois qu'il feroit à propos que vous prissiez la peine de les voir. Il me le promit. Je n'osai le prier de solliciter pour Manon. Ce ne fut point un défaut de hardiesse, mais un effet de la crainte où j'étois de le révolter par cette proposition, & de lui faire naître quelque dessein funeste à elle & à moi. Je suis encore à sçavoir, si cette crainte n'a pas causé mes plus grandes infortunes, en m'empêchant de tenter les dispositions de mon Pere, & de faire des efforts pour lui en inspirer de favorables à ma malheureuse Maîtresse. J'aurois peut-être excité encore une fois sa pitié. Je l'aurois mis en garde, contre les impressions qu'il alloit recevoir trop facilement du vieux G... M... Que sçais-je ! Ma mauvaise destinée l'auroit peut-être emporté sur tous mes efforts ; mais je n'aurois eu qu'elle du moins, & la

cruauté de mes Ennemis à accufer de mon malheur.

En me quittant, mon Pere alla faire une visite à M. de G... M... Il le trouva avec son Fils, à qui le Garde du Corps avoit honnêtement rendu la liberté. Je n'ai jamais sçu les particularités de leur conversation ; mais il ne m'a été que trop facile d'en juger par ses mortels effets. Ils allerent ensemble, je dis les deux Peres, chez M. le Lieutenant Général de Police, auquel ils demanderent deux graces : l'une de me faire sortir sur le champ du Châtelet ; l'autre, d'enfermer Manon pour le reste de ses jours, ou de l'envoyer en Amérique. On commençoit, dans le même tems, à embarquer quantité de gens sans aveu, pour le Missipi. M. le Lieutenant Général de Police leur donna sa parole, de faire partir Manon par le premier vaisseau. M. de G... M... & mon Pere vinrent aussi-tôt m'apporter ensemble la nouvelle de ma liberté. M. de G... M... me fit un compliment civil sur le passé ; & m'ayant félicité sur le bonheur que j'avois, d'avoir un tel Pere, il m'exhorta à profiter désormais de ses leçons & de ses exemples. Mon Pere m'ordonna de lui faire des excuses, de l'injure prétendue que j'avois faite à sa famille, & de le remercier de s'être employé avec lui pour mon élargissement. Nous fortimes ensemble, sans avoir dit



un mot de ma Maîtresse. Je n'osai même parler d'elle aux Guichetiers, en leur présence. Hélas ! mes tristes recommandations eussent été bien inutiles ! L'ordre cruel étoit venu, en même tems que celui de ma délivrance. Cette Fille infortunée fut conduite une heure après, à l'Hôpital, pour y être associée à quelques malheureuses, qui étoient condamnées à subir le même sort. Mon Pere m'ayant obligé de le fuivre, à la Maison où il avoit pris sa demeure, il étoit presque six heures du soir lorsque je trouvai le moment de me dérober de ses yeux, pour retourner au Châtelet. Je n'avois dessein que de faire tenir quelques rafraichissemens à Manon, & de la recommander au Concierge ; car je ne me promettois pas que la liberté de la voir me fût accordée. Je n'avois point encore eu le tems, non plus, de réfléchir aux moyens de la délivrer.

Je demandai à parler au Concierge. Il avoit été content de ma libéralité & de ma douceur ; de sorte qu'ayant quelque disposition à me rendre service, il me parla du fort de Manon, comme d'un malheur dont il avoit beaucoup de regret, parce qu'il pouvoit m'affliger. Je ne compris point ce langage. Nous nous entretenmes quelques momens sans nous entendre. A la fin, s'apercevant que j'avois besoin d'une explication, il me la donna, telle que j'ai déjà



eu horreur de vous la dire, & que j'ai encore de la répéter. Jamais apoplexie violente ne causa d'effet plus subit & plus terrible. Je tombai avec une palpitation de cœur si douloureuse, qu'à l'instant que je perdis la connoissance, je me crus délivré de la vie pour toujours. Il me resta même quelque chose de cette pensée, lorsque je revins à moi. Je tournai mes regards vers toutes les parties de la chambre, & sur moi-même, pour m'assurer si je portois encore la malheureuse qualité d'homme vivant. Il est certain qu'en ne suivant que le mouvement naturel qui fait chercher à se délivrer de ses peines, rien ne pouvoit me paroître plus doux que la mort, dans ce moment de désespoir & de consternation. La religion même ne pouvoit me faire envisager rien de plus insupportable après la vie, que les convulsions cruelles dont j'étois tourmenté. Cependant, par un miracle propre à l'Amour, je retrouvai bientôt assez de force pour remercier le Ciel de m'avoir rendu la connoissance & la raison. Ma mort n'eût été utile qu'à moi. Manon avoit besoin de ma vie pour la délivrer, pour la secourir, pour la venger. Je jurai de m'y employer sans ménagement.

Le Concierge me donna toute l'assistance que j'eusse pû attendre du meilleur de mes Amis. Je reçus ses services avec une vive re-



connoissance. Hélas ! lui dis-je, vous êtes donc touché de mes peines ! Tout le monde m'abandonne. Mon Pere même est sans doute un de mes plus cruels persécuteurs. Personne n'a pitié de moi. Vous seul, dans le séjour de la dureté & de la barbarie, vous marquez de la compassion pour le plus misérable de tous les hommes ! Il me conseilloit de ne point paroître dans la rue, sans être un peu remis du trouble où j'étois. Laissez, laissez, répondis-je en fortant ; je vous reverrai plutôt que vous ne pensez. Préparez-moi le plus noir de vos cachots ; je vais travailler à le mériter. En effet, mes premières résolutions n'alloient à rien moins qu'à me défaire des deux G... M... & du Lieutenant Général de Police, & foudre ensuite à main armée sur l'Hôpital, avec tous ceux que je pourrais engager dans ma querelle. Mon Pere lui-même eût à peine été respecté, dans une vengeance qui me paroïssoit si juste ; car le Concierge ne m'avoit pas caché que lui, & G... M... étoient les auteurs de ma perte. Mais lorsque j'eus fait quelques pas dans les rues, & que l'air eut un peu rafraîchi mon sang & mes humeurs, ma fureur fit place peu à peu à des sentimens plus raisonnables. La mort de nos Ennemis eût été d'une foible utilité pour Manon, & elle m'eût exposé sans doute à me voir ôter tous les moyens de la



secourir. D'ailleurs aurois-je eu recours à un lâche assassinat ! Quelle autre voye pouvois-je m'ouvrir à la vengeance ? Je recueillis toutes mes forces & tous mes esprits pour travailler d'abord à la délivrance de Manon, remettant tout le reste après le succès de cette importante entreprise. Il me restoit peu d'argent. C'étoit néanmoins un fondement nécessaire, par lequel il falloit commencer. Je ne voyois que trois personnes de qui j'en pusse attendre ; M. de T..., mon Pere, & Tiberge. Il y avoit peu d'apparence d'obtenir quelque chose des deux derniers, & j'avois honte de fatiguer l'autre par mes importunités. Mais ce n'est point dans le désespoir, qu'on garde des ménagemens. J'allai sur le champ au Séminaire de S. Sulpice, sans m'embarrasser si j'y serois reconnu. Je fis appeller Tiberge. Ses premières paroles me firent comprendre qu'il ignoroit encore mes dernières aventures. Cette idée me fit changer le dessein que j'avois, de l'attendrir par la compassion. Je lui parlai, en général, du plaisir que j'avois eu de revoir mon Pere ; & je le priai ensuite de me prêter quelque argent, sous prétexte de payer, avant mon départ de Paris, quelques dettes que je souhaitois de tenir inconnues. Il me présenta aussitôt sa bourse. Je pris cinq cens francs, sur six cens que j'y trouvai. Je lui offris mon



billet; il étoit trop généreux pour l'accepter.

Je tournai de-là chez M. de T... Je n'eus point de réserve avec lui. Je lui fis l'exposition de mes malheurs, & de mes peines; il en sçavoit déjà jusqu'aux moindres circonstances, par le foin qu'il avoit eu de fuivre l'aventure du jeune G... M... Il m'écouta néanmoins, & il me plaignit beaucoup. Lorsque je lui demandai ses conseils, sur les moyens de délivrer Manon, il me répondit tristement, qu'il y voyoit si peu de jour qu'à moins d'un secours extraordinaire du Ciel, il falloit renoncer à l'espérance; qu'il avoit passé exprès à l'Hôpital, depuis qu'elle y étoit renfermée; qu'il n'avoit pû obtenir lui-même la liberté de la voir; que les ordres du Lieutenant Général de Police étoient de la dernière rigueur, & que pour comble d'infortune la malheureuse Bande où elle devoit entrer, étoit destinée à partir le sur-lendemain du jour où nous étions. J'étois si consterné de son discours, qu'il eût pû parler une heure, sans que j'eusse pensé à l'interrompre. Il continua de me dire qu'il ne m'étoit point allé voir au Châtelet, pour se donner plus de facilité à me servir, lorsqu'on le croiroit sans liaison avec moi; que depuis quelques heures que j'en étois sorti, il avoit eu le chagrin d'ignorer où je m'étois retiré, & qu'il avoit souhaité de me voir promptement, pour

me donner le seul conseil dont il sembloit que je pusse espérer du changement dans le sort de Manon ; mais un conseil dangereux, auquel il me prioit de cacher éternellement qu'il eût part : c'étoit de choisir quelques Braves, qui eussent le courage d'attaquer les Gardes de Manon, lorsqu'ils feroient fortis de Paris avec elle. Il n'attendit point que je lui parlasse de mon indigence. Voilà cent pistoles, me dit-il, en me présentant une bourse, qui pourront vous être de quelque usage. Vous me les remettrez, lorsque la Fortune aura rétabli vos affaires. Il ajouta que si le soin de sa réputation lui eût permis d'entreprendre lui-même la délivrance de ma Maîtresse, il m'eût offert son bras & son épée.

Cette excessive générosité me toucha jusqu'aux larmes. J'employai, pour lui marquer ma reconnaissance, toute la vivacité que mon affliction me laissoit de reste. Je lui demandai s'il n'y avoit rien à espérer par la voye des intercessions, auprès du Lieutenant Général de Police. Il me dit qu'il y avoit pensé ; mais qu'il croyoit cette ressource inutile, parce qu'une grâce de cette nature ne pouvoit se demander sans motif, & qu'il ne voyoit pas bien quel motif on pouvoit employer pour se faire un intercesseur d'une personne grave & puissante ; que si l'on pouvoit se flatter de quelque chose,



de ce côté-là, ce ne pouvoit être qu'en faisant changer de sentiment à M. de G... M... & à mon Pere, & en les engageant à prier eux-mêmes M. le Lieutenant Général de Police de révoquer sa Sentence. Il m'offrit de faire tous ses efforts pour gagner le jeune G... M..., quoiqu'il le crût un peu refroidi à son égard, par quelques soupçons qu'il avoit conçus de lui à l'occasion de notre affaire ; & il m'exhorta à ne rien omettre, de mon côté, pour fléchir l'esprit de mon Pere.

Ce n'étoit pas une légère entreprise pour moi ; je ne dis pas seulement par la difficulté que je devois naturellement trouver à le vaincre, mais par une autre raison, qui me faisoit même redouter ses approches ; je m'étois dérobé de son Logement contre ses ordres, & j'étois fort résolu de n'y pas retourner, depuis que j'avois appris la triste destinée de Manon. J'appréhendois avec sujet qu'il ne me fit retener malgré moi, & qu'il ne me reconduisît de même en Province. Mon Frere aîné avoit usé autrefois de cette méthode. Il est vrai que j'étois devenu plus âgé ; mais l'âge étoit une foible raison contre la force. Cependant je trouvois une voye qui me sauvoit du danger ; c'étoit de le faire appeller dans un endroit public, & de m'annoncer à lui sous un autre nom. Je pris aussi-tôt ce parti. M. de T... s'en



alla chez G... M... & moi au Luxembourg, d'où j'envoyai avertir mon Pere, qu'un Gentilhomme de ses ferviteurs étoit à l'attendre. Je craignois qu'il n'eût quelque peine à venir, parce que la nuit approchoit. Il parut néanmoins peu après, suivi de son Laquais. Je le priai de prendre une allée où nous puffions être feuls. Nous fîmes cent pas, pour le moins, fans parler. Il s'imaginoit bien, fans doute, que tant de préparations ne s'étoient pas faites fans un dessein d'importance. Il attendoit ma harangue, & je la méditois.

Enfin, j'ouvris la bouche. Monsieur, lui dis-je en tremblant, vous êtes un bon Pere. Vous m'avez comblé de graces, & vous m'avez pardonné un nombre infini de fautes. Aussi le Ciel m'est-il témoin que j'ai pour vous tous les sentimens du Fils le plus tendre & le plus respectueux. Mais il me semble... que votre rigueur... Hé bien, ma rigueur ? interrompit mon Pere, qui trouvoit fans doute que je parlois lentement pour son impatience. Ah ! Monsieur, repris-je, il me semble que votre rigueur est extrême, dans le traitement que vous avez fait à la malheureuse Manon. Vous vous en êtes rapporté à M. de G... M... Sa haine vous l'a représentée sous les plus noires couleurs. Vous vous êtes formé d'elle une affreuse idée. Cependant c'est la plus douce & la plus aimable



Créature qui fut jamais. Que n'a-t'il plû au Ciel de vous inspirer l'envie de la voir un moment ! Je ne fuis pas plus sûr qu'elle est charmante, que je le fuis qu'elle vous l'auroit paru. Vous auriez pris parti pour elle. Vous auriez détesté les noirs artifices de G... M... Vous auriez eu compassion d'elle & de moi. Hélas ! J'en fuis sûr. Votre cœur n'est pas infensible. Vous vous seriez laissé attendre. Il m'interrompit encore, voyant que je parlois avec une ardeur qui ne m'auroit pas permis de finir si-tôt. Il voulut sçavoir, à quoi j'avois dessein d'en venir, par un discours si passionné. A vous demander la vie, répondis-je, que je ne puis conferver un moment, si Manon part une fois pour l'Amérique. Non, non, me dit-il d'un ton sévere ; j'aime mieux te voir sans vie que sans sagesse & sans honneur. N'allons donc pas plus loin, m'écriai-je en l'arrêtant par le bras ; ôtez-la-moi, cette vie odieuse & insupportable ; car dans le désespoir où vous me jetez, la mort fera une faveur pour moi. C'est un présent digne de la main d'un Pere.

Je ne te donnerois que ce que tu mérites, répliqua-t'il. Je connois bien des Peres, qui n'auroient pas attendu si long-tems pour être eux-mêmes tes bourreaux ; mais c'est ma bonté excessive qui t'a perdu.

Je me jettai à ses genoux : Ah ! s'il vous en

reste encore, lui dis-je en les embrassant, ne vous endurcifiez donc pas contre mes pleurs. Songez que je suis votre Fils... Hélas ! souvenez-vous de ma Mere. Vous l'aimiez si tendrement ! Auriez-vous souffert qu'on l'eût arrachée de vos bras ? Vous l'auriez défendue jusqu'à la mort. Les autres n'ont-ils pas un cœur comme vous ? Peut-on être Barbare, après avoir une fois éprouvé ce que c'est que la tendresse & la douleur ?

Ne me parle pas davantage de ta Mere, reprit-il d'une voix irritée ; ce souvenir échauffe mon indignation. Tes défords la feroient mourir de douleur, si elle eût assez vécu pour les voir. Finissons cet entretien, ajouta-t'il ; il m'importune, & ne me fera point changer de résolution. Je retourne au Logis. Je t'ordonne de me fuivre. Le ton sec & dur, avec lequel il m'intima cet ordre, me fit trop comprendre que son cœur étoit inflexible. Je m'éloignai de quelques pas, dans la crainte qu'il ne lui prît envie de m'arrêter de ses propres mains. N'augmentez pas mon désespoir, lui dis-je, en me forçant de vous défobéir. Il est impossible que je vous fuive. Il ne l'est pas moins que je vive, après la dureté avec laquelle vous me traitez. Ainsi je vous dis un éternel adieu. Ma mort, que vous apprendrez bien-tôt, ajoutai-je tristement, vous fera peut-être reprendre pour moi



des sentimens de Pere. Comme je me tournois pour le quitter : Tu refuses donc de me fuivre ? s'écria-t-il avec une vive colere. Vas, cours à ta perte. Adieu, Fils ingrat & rebelle. Adieu, lui dis-je dans mon transport, adieu, Pere barbare & dénaturé.

Je fortis aussi-tôt du Luxembourg. Je marchai dans les rues comme un Furieux, jusqu'à la Maison de M. de T... Je levois, en marchant, les yeux & les mains pour invoquer toutes les Puissances célestes. O Ciel ! disois-je, ferez-vous aussi impitoyable que les hommes ? je n'ai plus de secours à attendre que de vous. M. de T... n'étoit point encore retourné chez lui ; mais il revint, après que je l'y eus attendu quelques momens. Sa négociation n'avoit pas réussi mieux que la mienne. Il me le dit d'un visage abbatu. Le jeune G... M..., quoi que moins irrité que son Pere contre Manon & contre moi, n'avoit pas voulu entreprendre de le solliciter en notre faveur. Il s'en étoit défendu, par la crainte qu'il avoit lui-même de ce Vieillard vindicatif, qui s'étoit déjà fort emporté contre lui, en lui reprochant ses desfeins de commerce avec Manon. Il ne me restoit donc que la voye de la violence, telle que M. de T... m'en avoit tracé le plan ; j'y réduisis toutes mes espérances. Elles sont bien incertaines, lui dis-je ; mais la plus solide & la

plus consolante pour moi est celle de périr du moins dans l'entreprise. Je le quittai, en le priant de me secourir par ses vœux; & je ne pensai plus qu'à m'associer des Camarades, à qui je pusse communiquer une étincelle de mon courage & de ma résolution.

Le premier, qui s'offrit à mon esprit, fut le même Garde du Corps, que j'avois employé pour arrêter G... M... J'avois dessein aussi d'aller passer la nuit dans sa chambre, n'ayant pas eu l'esprit assez libre, pendant l'après-midi, pour me procurer un logement. Je le trouvai seul. Il eut de la joye, de me voir sorti du Châtelet. Il m'offrit affectueusement ses services. Je lui expliquai ceux qu'il pouvoit me rendre. Il avoit assez de bon sens pour en appercevoir toutes les difficultés; mais il fut assez généreux pour entreprendre de les surmonter. Nous employâmes une partie de la nuit, à raisonner sur mon dessein. Il me parla des trois Soldats aux Gardes, dont il s'étoit servi dans la dernière occasion, comme de trois Braves à l'épreuve. M. de T... m'avoit informé exactement du nombre des Archers, qui devoient conduire Manon; ils n'étoient que six. Cinq hommes hardis & résolus suffisoient pour donner l'épouvante à ces Misérables, qui ne font point capables de se défendre honorablement, lorsqu'ils peuvent éviter le péril du



combat par une lâcheté. Comme je ne manquois point d'argent, le Garde du Corps me conseilla de ne rien épargner, pour assurer le succès de notre attaque. Il nous faut des chevaux, me dit-il, avec des pistolets, & chacun notre mousqueton. Je me charge de prendre demain le soin de ces préparatifs. Il faudra aussi trois habits communs pour nos Soldats, qui n'oseroient paroître dans une affaire de cette nature, avec l'Uniforme du Régiment. Je lui mis, entre les mains, les cent pistoles que j'avois reçues de M. de T... Elles furent employées, le lendemain, jusqu'au dernier fol. Les trois Soldats passèrent en revue devant moi. Je les animai par de grandes promesses ; & pour leur ôter toute défiance, je commençai par leur faire présent, à chacun, de dix pistoles. Le jour de l'exécution étant venu, j'en envoyai un, de grand matin, à l'Hôpital, pour s'instruire, par ses propres yeux, du moment auquel les Archers partiroient avec leur proye. Quoique je n'eusse pris cette précaution que par un excès d'inquiétude & de prévoyance, il se trouva qu'elle avoit été absolument nécessaire. J'avois compté sur quelques fausses informations qu'on m'avoit données de leur route, & m'étant persuadé que c'étoit à la Rochelle que cette déplorable Troupe devoit être embarquée, j'aurois perdu mes peines à l'attendre



fur le chemin d'Orléans. Cependant je fus informé, par le rapport du Soldat aux Gardes, qu'elle prenoit le chemin de Normandie, & que c'étoit du Havre de Grace qu'elle devoit partir pour l'Amerique.

Nous nous rendîmes auffi-tôt à la Porte S. Honoré, obfervant de marcher par des rues différentes. Nous nous réunîmes au bout du Faux-bourg. Nos chevaux étoient frais. Nous ne tardâmes point à découvrir les fix Gardes, & les deux misérables Voitures que vous vîtes à Paffy, il y'a deux ans. Ce fpectacle faillit de m'ôter la force & la connoiffance. O Fortune, m'écriai-je, Fortune cruelle! accorde-moi ici, du moins, la mort ou la victoire. Nous tîmes confeil un moment, fur la maniere dont nous ferions notre attaque. Les Archers n'étoient gueres plus de quatre cens pas devant nous, & nous pouvions les couper en paffant au travers d'un petit champ, autour duquel le grand chemin tournoit. Le Garde du Corps fut d'avis de prendre cette voye, pour les furprendre en fondant tout d'un coup fur eux. J'approuvai fa penfée, & je fus le premier à piquer mon cheval. Mais la Fortune avoit rejetté impitoyablement mes vœux. Les Archers, voyant cinq Cavaliers accourir vers eux, ne douterent point que ce ne fût pour les attaquer. Ils fe mirent en défenfe, en préparant leurs bayonnettes



& leurs fusils, d'un air assez résolu. Cette vûe, qui ne fit que nous animer, le Garde du Corps & moi, ôta tout d'un coup le courage à nos trois lâches Compagnons. Ils s'arrêtèrent comme de concert, & s'étant dit quelques mots entre eux, ils tournerent la tête de leurs chevaux, pour reprendre le chemin de Paris à bride abattue. Dieux ! me dit le Garde du Corps, qui paroissoit aussi éperdu que moi de cette infâme défection, qu'allons-nous faire ? nous ne sommes que deux. J'avois perdu la voix, de fureur & d'étonnement. Je m'arrêtai, incertain si ma première vengeance ne devoit pas s'employer à la poursuite & au chatiment des Lâches qui m'abandonnoient. Je les regardois fuir, & je jetois les yeux de l'autre côté sur les Archers. S'il m'eût été possible de me partager, j'aurois fondu tout à la fois sur ces deux objets de ma rage, je les dévorais tous ensemble. Le Garde du Corps, qui jugeoit de mon incertitude, par le mouvement égaré de mes yeux, me pria d'écouter son conseil. N'étant que deux, me dit-il, il y auroit de la folie à attaquer six hommes aussi bien armés que nous, & qui paroissent nous attendre de pied ferme. Il faut retourner à Paris, & tâcher de réussir mieux dans le choix de nos Braves. Les Archers ne fçauroient faire de grandes journées avec deux pesantes

voitures ; nous les rejoindrons demain fans peine.

Je fis un moment de réflexion sur ce parti ; mais, ne voyant de tous côtés que des fujets de défefpoir, je pris une résolution véritablement défefpérée. Ce fut de remercier mon Compagnon de fes services ; & loin d'attaquer les Archers, je réfolus d'aller, avec foumiffion, les prier de me recevoir dans leur Troupe, pour accompagner Manon avec eux jufqu'au Havre de Grace, & passer enfuite au-delà des Mers avec elle. Tout le monde me perfécute ou me trahit, dis-je au Garde du Corps. Je n'ai plus de fond à faire fur perfonne. Je n'attens plus rien, ni de la Fortune, ni du fecours des hommes. Mes malheurs font au comble ; il ne me refte plus que de m'y foumettre. Ainfi je ferme les yeux à toute efpérance. Puiſſe le Ciel récompenser votre générofité ! Adieu, je vais aider mon mauvais fort à confommer ma ruine, en y courant moi-même volontairement. Il fit inutilement fes efforts pour m'engager à retourner à Paris. Je le priaï de me laiffer fuivre mes réfolutions, & de me quitter fur le champ ; de peur que les Archers ne continuaſſent de croire que notre deſſein étoit de les attaquer.

J'allai feul vers eux, d'un pas lent, & le vilage fi conterné, qu'ils ne dûrent rien trouver d'effrayant dans mes approches. Ils fe tenoient



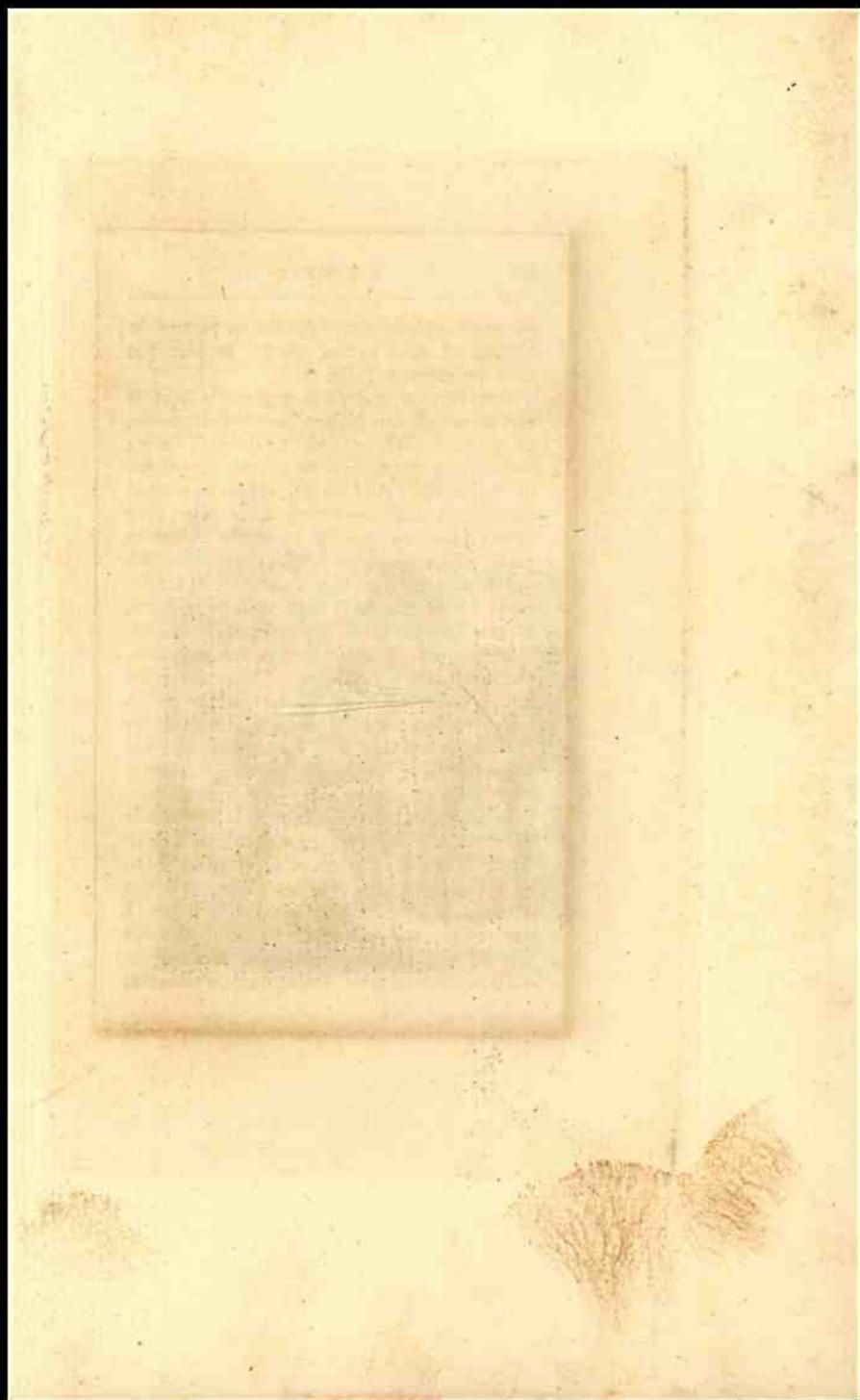
néanmoins en défense. Rassurez-vous, Messieurs, leur dis-je, en les abordant : je ne vous apporte point la guerre, je viens vous demander des graces. Je les priaï de continuer leur chemin sans défiance ; & je leur appris, en marchant, les faveurs que j'attendois d'eux. Ils consultèrent ensemble, de quelle maniere ils devoient recevoir cette ouverture. Le Chef de la Bande prit la parole pour les autres. Il me répondit, que les ordres qu'ils avoient de veiller sur leurs Captives étoient d'une extrême rigueur ; que je lui paroïssois néanmoins si joli homme, que lui & ses Compagnons se relâcheroient un peu de leur devoir ; mais que je devois comprendre, qu'il falloit qu'il m'en coûtât quelque chose. Il me restoit environ quinze pistoles ; je leur dis naturellement en quoi consistoit le fond de ma bourse. Hé bien ! me dit l'Archer, nous en userons généreusement. Il ne vous coûtera qu'un écu par heure, pour entretenir celle de nos Filles qui vous plaira le plus ; c'est le prix courant de Paris. Je ne leur avois pas parlé de Manon en particulier, parce que je n'avois pas dessein qu'ils connussent ma passion. Ils s'imaginèrent d'abord que ce n'étoit qu'une fantaisie de jeune homme, qui me faisoit chercher un peu de passe-tems avec ces Créatures ; mais lorsqu'ils crurent s'être apperçus que j'étois amoureux, ils augmentèrent tellement le tribut,

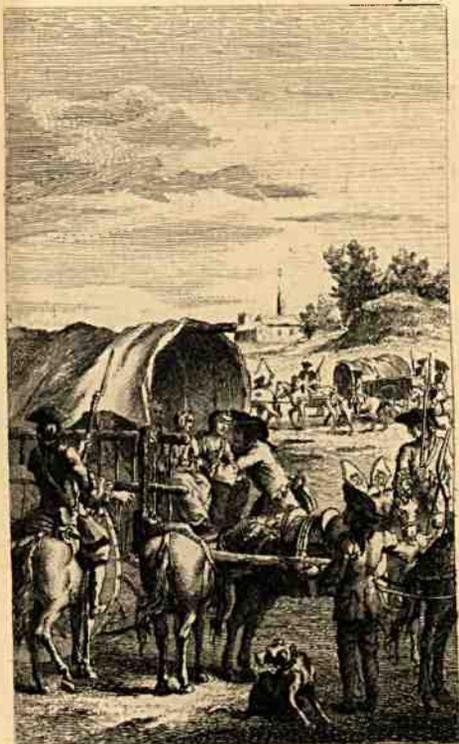


que ma bourfe se trouva épuifée en partant de Mante, où nous avions couché, le jour que nous arrivâmes à Paffy.

Vous dirai-je quel fut le déplorable fujet de mes entretiens avec Manon, pendant cette route, ou quelle impreffion fa vûte fit fur moi, lorsque j'eus obtenu des Gardes la liberté d'approcher de fon chariot ? Ah ! les expreffions ne rendent jamais qu'à demi les fentimens du cœur : mais figurez-vous ma pauvre Maîtrefse enchaînée par le milieu du corps, affife fur quelques poignées de paille, la tête appuyée languiffamment fur un côté de la voiture, le vifage pâle, & mouillé d'un ruiiffeau de larmes, qui se faifoient un paffage au travers de fes paupieres, quoiqu'elle eût continuellement les yeux fermés. Elle n'avoit pas même eu la curiofité de les ouvrir, lorsqu'elle avoit entendu le bruit de fes Gardes, qui craignoient d'être attaqués. Son linge étoit fale & dérangé, fes mains délicates expofées à l'injure de l'air ; enfin, tout ce composé charmant, cette figure capable de ramener l'Univers à l'Idolâtrie, paroiffoit dans un défordre & un abbattement inexprimable. J'employai quelque tems à la confidérer, en allant à cheval à côté du chariot. J'étois fi peu à moi-même, que je fus fur le point plusieurs fois de tomber dangereufement. Mes foupirs, & mes exclamations fréquentes, m'attirerent







L. Monzies sc.

Imp. A. Salmon



d'elle quelques regards. Elle me reconnut, & je remarquai que dans le premier mouvement, elle tenta de se précipiter hors de la voiture pour venir à moi ; mais, étant retenue par sa chaîne, elle retomba dans sa première attitude. Je priai les Archers d'arrêter un moment, par compassion ; ils y consentirent par avarice. Je quittai mon cheval, pour m'asseoir auprès d'elle. Elle étoit si languissante & si affoiblie, qu'elle fut long-tems sans pouvoir se servir de sa langue, ni remuer ses mains. Je les mouillois pendant ce tems-là de mes pleurs ; & ne pouvant proferer moi-même une seule parole, nous étions l'un & l'autre dans une des plus tristes situations dont il y ait jamais eu d'exemple. Nos expressions ne le furent pas moins, lorsque nous eûmes retrouvé la liberté de parler. Manon parla peu ; il sembloit que la honte, & la douleur eussent altéré les organes de sa voix ; le son en étoit foible & tremblant. Elle me remercia de ne l'avoir pas oubliée, & de la satisfaction que je lui accordois, dit-elle en soupirant, de me voir du moins encore une fois, & de me dire le dernier adieu. Mais lorsque je l'eus assurée que rien n'étoit capable de me séparer d'elle, & que j'étois disposé à la suivre jusqu'à l'extrémité du monde, pour prendre soin d'elle, pour la servir, pour l'aimer, & pour attacher inséparablement ma misérable

destinée à la sienne, cette pauvre Fille se livra à des sentimens si tendres & si douloureux, que j'appréhendai quelque chose, pour sa vie, d'une si violente émotion. Tous les mouvemens de son ame sembloient se réunir dans ses yeux. Elle les tenoit fixés sur moi. Quelquefois elle ouvroit la bouche, sans avoir la force d'achever quelques mots qu'elle commençoit. Il lui en échappoit néanmoins quelques-uns. C'étoient des marques d'admiration sur mon Amour, de tendres plaintes de son excès, des doutes qu'elle pût être assez heureuse pour m'avoir inspiré une passion si parfaite, des instances pour me faire renoncer au dessein de la suivre, & chercher ailleurs un bonheur digne de moi, qu'elle me disoit que je ne pouvois espérer avec elle.

En dépit du plus cruel de tous les sorts, je trouvois ma félicité dans ses regards, & dans la certitude que j'avois de son affection. J'avois perdu, à la vérité, tout ce que le reste des hommes estime; mais j'étois maître du cœur de Manon, le seul bien que j'estimois. Vivre en Europe, vivre en Amérique; que m'importoit-il en quel endroit vivre, si j'étois sûr d'y être heureux en y vivant avec ma Maîtresse? Tout l'Univers n'est-il pas la patrie de deux Amans fidèles? Ne trouvent-ils pas l'un dans l'autre, Pere, Mere, Parens, Amis, richesses,

& félicité? Si quelque chose me cauoit de l'inquiétude, c'étoit la crainte de voir Manon exposée aux besoins de l'indigence. Je me supposois déjà, avec elle, dans une région inculte & habitée par des Sauvages. Je suis bien sûr, disois-je, qu'il ne sçauroit y en auoir d'aussi cruels que G... M... & mon Pere. Ils nous laisseront du moins vivre en paix. Si les relations qu'on en fait sont fidèles, ils suivent les loix de la Nature. Ils ne connoissent, ni les fureurs de l'avarice, qui possèdent G... M..., ni les idées fantastiques de l'honneur, qui m'ont fait un Ennemi de mon Pere. Ils ne troubleront point deux Amans, qu'ils verront vivre avec autant de simplicité qu'eux. J'étois donc tranquille de ce côté-là. Mais je ne me formois point des idées Romanesques, par rapport aux besoins communs de la vie. J'auois éprouvé trop souvent qu'il y a des nécessités insupportables, sur-tout pour une Fille délicate, qui est accoutumée à une vie commode & abondante. J'étois au désespoir d'auoir épuisé inutilement ma bourse, & que le peu d'argent, qui me restoit, fût encore sur le point de m'être ravi par la friponnerie des Archers. Je conceuois qu'avec une petite somme, j'auois pû espérer, non-seulement de me soutenir quelque tems contre la misere en Amérique, où l'argent étoit rare, mais d'y former même



quelque entreprise pour un Etablissement durable. Cette considération me fit naître la pensée d'écrire à Tiberge, que j'avois toujours trouvé si prompt à m'offrir les secours de l'amitié. J'écrivis, dès la première Ville où nous passâmes. Je ne lui apportai point d'autre motif, que le pressant besoin dans lequel je prévoyois que je me trouverois au Havre de Grace, où je lui confessois que j'étois allé conduire Manon. Je lui demandois cent pistoles. Faites-les-moi tenir au Havre, lui disois-je, par le Maître de la Poste. Vous voyez bien que c'est la dernière fois que j'importune votre affection, & que ma malheureuse Maîtresse m'étant enlevé pour toujours, je ne puis la laisser partir sans quelques soulagemens, qui adoucissent son sort & mes mortels regrets.

Les Archers devinrent si intraitables, lorsqu'ils eurent découvert la violence de ma passion, que redoublant continuellement le prix de leurs moindres faveurs, ils me réduisirent bien-tôt à la dernière indigence. L'Amour, d'ailleurs, ne me permettoit guères de ménager ma bourse. Je m'oubliois du matin au soir, près de Manon; & ce n'étoit plus par heure que le tems m'étoit mesuré; c'étoit par la longueur entière des jours. Enfin, ma bourse étant tout à fait vuide, je me trouvai exposé aux caprices & à la brutalité de six Misérables,



qui me traitoient avec une hauteur insupportable. Vous en fûtes témoin à Paffy. Votre rencontre fut un heureux moment de relâche, qui me fut accordé par la Fortune. Votre pitié, à la vûe de mes peines, fut ma seule recommandation auprès de votre cœur généreux. Le secours, que vous m'accordâtes libéralement, servit à me faire gagner le Havre, & les Archers tinrent leur promesse, avec plus de fidélité que je ne l'esperois.

Nous arrivâmes au Havre. J'allai d'abord à la Poste. Tiberge n'avoit point encore eu le tems de me répondre. Je m'informai exactement, quel jour je pouvois attendre la Lettre ? Elle ne pouvoit arriver que deux jours après ; & par une étrange disposition de mon mauvais sort, il se trouva que notre Vaisseau devoit partir, le matin de celui auquel j'attendois l'ordinaire. Je ne puis vous représenter mon désespoir. Quoi ? m'écriai-je ! dans le malheur même, il faudra toujours que je sois distingué par des excès ? Manon répondit : Hélas ! une vie si malheureuse mérite-t'elle le soin que nous en prenons ? Mouçons au Havre, mon cher Chevalier. Que la mort finisse tout d'un coup nos miseres. Irons-nous les traîner dans un Pays inconnu, où nous devons nous attendre sans doute à d'horribles extrémités, puisqu'on a voulu m'en faire un supplice ? Mourons, me



répéta-t'elle ; ou du moins donne-moi la mort, & vas chercher un autre fort dans les bras d'une Amante plus heureufe. Non, non, lui dis-je ; c'est pour moi un fort digne d'envie, que d'être malheureux avec vous. Son discours me fit trembler. Je jugeai qu'elle étoit accablée de fes maux. Je m'efforçai de prendre un air plus tranquille, pour lui ôter ces funeftes penfées de mort & de défefpoir. Je réfolus de tenir la même conduite à l'avenir ; & j'ai éprouvé, dans la fuite, que rien n'est plus capable d'inspirer du courage à une femme, que l'intrépidité d'un homme qu'elle aime.

Lorsque j'eus perdu l'efpérance de recevoir du fecours de Tiberge, je vendis mon cheval. L'argent que j'en tirai, joint à ce qui me reftoit encore de vos liberalités, me compofa la petite fomme de dix-fept piftoles. J'en employai fept, à l'achat de quelques foulagemens néceffaires à Manon ; & je ferrai les dix autres avec foin, comme le fondement de notre fortune & de nos efpérances en Amérique. Je n'eus point de peine à me faire recevoir dans le Vaiffeau. On cherchoit alors de jeunes gens, qui fuflent difpofés à fe joindre volontairement à la Colonie. Le paffage & la nourriture me furent accordés gratis. La Poste de Paris devant partir .le lendemain, j'y laiffai une Lettre pour Tiberge. Elle étoit touchante, & capable



de l'attendrir fans doute au dernier point, puisqu'elle lui fit prendre une résolution, qui ne pouvoit venir que d'un fond infini de tendresse & de générosité pour un Ami malheureux.

Nous mîmes à la voile. Le vent ne cessa point de nous être favorable. J'obtins du Capitaine un lieu à part, pour Manon & pour moi. Il eut la bonté de nous regarder d'un autre œil, que le commun de nos misérables Associés. Je l'avois pris en particulier dès le premier jour ; & 'pour m'attirer de lui quelque considération, je lui avois découvert une partie de mes infortunes. Je ne crus pas me rendre coupable d'un mensonge honteux, en lui disant que j'étois marié à Manon. Il feignit de le croire, & il m'accorda sa protection. Nous en reçûmes des marques, pendant toute la navigation. Il eut soin de nous faire nourrir honnêtement ; & les égards qu'il eut, pour nous, servirent à nous faire respecter des Compagnons de notre misere. J'avois une attention continuelle à ne pas laisser souffrir la moindre incommodité à Manon. Elle le remarquoit bien ; & cette vûe, jointe au vif ressentiment de l'étrange extrémité où je m'étois réduit pour elle, la rendoit si tendre & si passionnée, si attentive aussi à mes plus legers besoins, que c'étoit entre elle & moi une perpétuelle émulation de services & d'amour. Je ne regrettois

point l'Europe. Au contraire, plus nous avançons vers l'Amérique, plus je sentoie mon cœur s'élargir & devenir tranquille. Si j'eusse pû m'affurer de n'y pas manquer des nécessités abfolues de la vie, j'aurois remercié la Fortune, d'avoir donné un tour si favorable à nos malheurs.

Après une navigation de deux mois, nous abordâmes enfin au rivage désiré. Le Pays ne nous offrit rien d'agréable à la première vûe. C'étoient des campagnes stériles & inhabitées, où l'on voyoit à peine quelques roseaux & quelques arbres dépouillés par le vent. Nulle trace d'Hommes, ni d'Animaux. Cependant, le Capitaine ayant fait tirer quelques pieces de notre artillerie, nous ne fûmes pas long-tems sans appercevoir une troupe de Citoyens du nouvel Orléans, qui s'approcherent de nous avec de vives marques de joye. Nous n'avions pas découvert la Ville. Elle est cachée, de ce côté-là, par une petite colline. Nous fûmes reçus comme des gens descendus du Ciel. Ces pauvres Habitans s'empressoient, pour nous faire mille questions sur l'état de la France & sur les différentes Provinces où ils étoient nés. Ils nous embrassoient comme leurs Freres, & comme de chers Compagnons qui venoient partager leur misère & leur solitude. Nous prîmes le chemin de la Ville avec eux ; mais nous fûmes



surpris de découvrir, en avançant, que ce qu'on nous avoit vanté jusqu'alors comme une bonne Ville, n'étoit qu'un assemblage de quelques pauvres Cabanes. Elles étoient habitées par cinq ou six cens personnes. La Maison du Gouverneur nous parut un peu distinguée par sa hauteur, & par sa situation. Elle est défendue par quelques ouvrages de terre, autour desquels regne un large fossé.

Nous fûmes d'abord présentés à lui. Il s'entretint long-tems en secret avec le Capitaine; & revenant ensuite à nous, il considéra, l'une après l'autre, toutes les Filles qui étoient arrivées par le Vaiffeau. Elles étoient au nombre de trente; car nous en avions trouvé au Havre une autre Bande, qui s'étoit jointe à la nôtre. Le Gouverneur, les ayant long-tems examinées, fit appeler divers jeunes gens de la Ville, qui languissoient dans l'attente d'une épouse. Il donna les plus jolies aux Principaux, & le reste fut tiré au fort. Il n'avoit point encore parlé à Manon; mais lorsqu'il eut ordonné aux autres de se retirer, il nous fit demeurer, elle & moi. J'apprens du Capitaine, nous dit-il, que vous êtes mariés, & qu'il vous a reconnus sur la route pour deux personnes d'esprit & de mérite. Je n'entre point dans les raisons qui ont causé votre malheur; mais s'il est vrai que vous ayez autant de sçavoir-vivre

que votre figure me le promet, je n'épargnerai rien pour adoucir votre fort, & vous contribuerez vous-mêmes à me faire trouver quelque agrément dans ce lieu sauvage & désert. Je lui répondis, de la manière que je crus la plus propre à confirmer l'idée qu'il avoit de nous. Il donna quelques ordres, pour nous faire préparer un Logement dans la Ville, & il nous retint à souper avec lui. Je lui trouvai beaucoup de politesse, pour un Chef de malheureux Bannis. Il ne nous fit point de questions en public, sur le fond de nos aventures. La conversation fut générale; & malgré notre tristesse nous nous efforçâmes, Manon & moi, de contribuer à la rendre agréable.

Le soir, il nous fit conduire au Logement qu'on nous avoit préparé. Nous trouvâmes une misérable Cabane, composée de planches & de boue, qui consistoit en deux ou trois chambres de plein-pied, avec un grenier au-dessus. Il y avoit fait mettre cinq ou six chaises, & quelques commodités nécessaires à la vie. Manon parut effrayée, à la vûe d'une si triste demeure. C'étoit pour moi qu'elle s'affligeoit, beaucoup plus que pour elle-même. Elle s'assit, lorsque nous fûmes seuls, & elle se mit à pleurer amèrement. J'entrepris d'abord de la consoler. Mais lorsqu'elle m'eut fait entendre que c'étoit moi seul qu'elle plaignoit, & qu'elle ne confi-



déroit dans nos malheurs communs que ce que j'avois à souffrir, j'affectai de montrer assez de courage, & même assez de joye pour lui en inspirer. De quoi me plaindrois-je, lui dis-je ? je possède tout ce que je desire. Vous m'aimez, n'est-ce pas ? quel autre bonheur me suis-je jamais proposé ? Laifsons au Ciel le soin de notre fortune. Je ne la trouve pas si désespérée. Le Gouverneur est un homme civil : il nous a marqué de la considération ; il ne permettra pas que nous manquions du nécessaire. Pour ce qui regarde la pauvreté de notre Cabane, & la grossiereté de nos meubles, vous avez pû remarquer qu'il y a peu de personnes ici qui paroissent mieux logées & mieux meublées que nous : & puis tu es une Chimiste admirable, ajoutai-je en l'embrassant ; tu transformes tout en or.

Vous ferez donc la plus riche personne de l'Univers, me répondit-elle ; car s'il n'y eut jamais d'amour tel que le vôtre, il est impossible aussi d'être aimé plus tendrement que vous l'êtes. Je me rends justice, continua-t'elle. Je sens bien que je n'ai jamais mérité ce prodigieux attachement que vous avez pour moi. Je vous ai causé des chagrins, que vous n'avez pû me pardonner sans une bonté extrême. J'ai été légère & volage ; & même en vous aimant éperdument, comme j'ai toujours fait, je

n'étois qu'une ingrata. Mais vous ne ſçauriez croire combien je ſuis changée. Mes larmes, que vous avez vûes couler ſi fouvent depuis notre départ de France, n'ont pas eu une ſeule fois mes malheurs pour objet. J'ai ceſſé de les ſentir, auſſi-tôt que vous avez commencé à les partager. Je n'ai pleuré que de tendreſſe & de compaſſion pour vous. Je ne me conſole point, d'avoir pû vous chagriner un moment dans ma vie. Je ne ceſſe point de me reprocher mes inconſtances, & de m'attendrir, en admirant de quoi l'Amour vous a rendu capable, pour une Malheureuſe qui n'en étoit pas digne, & qui ne payeroit pas bien de tout ſon ſang, ajouta-t'elle avec une abondance de larmes, la moitié des peines qu'elle vous a cauſées.

Ses pleurs, ſon diſcours, & le ton dont elle le prononça, firent ſur moi une impreſſion ſi étonnante, que je crus ſentir une eſpece de diviſion dans mon ame. Prends garde, lui diſ-je, prends garde, ma chere Manon. Je n'ai point aſſez de force pour ſupporter des marques ſi vives de ton affection ; je ne ſuis point accoutumé à ces excès de joie. O Dieu ! m'écriai-je, je ne vous demande plus rien. Je ſuis aſſuré du cœur de Manon ; il eſt tel que je l'ai ſouhaité pour être heureux ; je ne puis plus ceſſer de l'être à préſent. Voilà ma félicité bien établie. Elle l'eſt, reprit-elle, ſi vous la faites dé-



pendre de moi, & je sçais bien où je puis compter aussi de trouver toujours la mienne. Je me couchai avec ces charmantes idées, qui changerent ma Cabane en un Palais digne du premier Roi du monde. L'Amérique me parut un lieu de délices après cela. C'est au nouvel Orléans qu'il faut venir, disois-je souvent à Manon, quand on veut goûter les vraies douceurs de l'Amour. C'est ici qu'on s'aime sans intérêt, sans jalousie, sans inconstance. Nos Compatriotes y viennent chercher de l'or; ils ne s'imaginent pas que nous y avons trouvé des trésors bien plus estimables.

Nous cultivâmes soigneusement l'amitié du Gouverneur. Il eut la bonté, quelques semaines après notre arrivée, de me donner un petit Emploi qui vint à vaquer dans le Fort. Quoiqu'il ne fût pas bien distingué, je l'acceptai comme une faveur du Ciel. Il me mettoit en état de vivre, sans être à charge à personne. Je pris un Valet pour moi, & une Servante pour Manon. Notre petite fortune s'arrangea. J'étois réglé dans ma conduite. Manon ne l'étoit pas moins. Nous ne laissions point échapper l'occasion de rendre service & de faire du bien à nos Voisins. Cette disposition officieuse, & la douceur de nos manières, nous attirèrent la confiance & l'affection de toute la Colonie. Nous fûmes en peu de tems si considérés, que



nous passions pour les premières personnes de la Ville après le Gouverneur.

L'innocence de nos occupations, & la tranquillité où nous étions continuellement, servirent à nous faire rappeler insensiblement des idées de religion. Manon n'avoit jamais été une Fille impie. Je n'étois pas non plus de ces Libertins outrés, qui font gloire d'ajouter l'irreligion à la dépravation des mœurs. L'Amour & la jeunesse avoient causé tous nos défordres. L'expérience commençoit à nous tenir lieu d'âge ; elle fit sur nous le même effet que les années. Nos conversations, qui étoient toujours réfléchies, nous mirent insensiblement dans le goût d'un Amour vertueux. Je fus le premier, qui proposai ce changement à Manon. Je connoissois les principes de son cœur. Elle étoit droite, & naturelle dans tous ses sentimens ; qualité qui dispose toujours à la vertu. Je lui fis comprendre qu'il manquoit une chose à notre bonheur ; c'est, lui dis-je, de le faire approuver du Ciel. Nous avons l'ame trop belle, & le cœur trop bien fait l'un & l'autre, pour vivre volontairement dans l'oubli du devoir. Passe d'y avoir vécu en France, où il nous étoit également impossible de cesser de nous aimer, & de nous satisfaire par une voie légitime : mais en Amérique, où nous ne dépendons que de nous-mêmes, où nous n'avons plus



à ménager les loix arbitraires du rang & de la bienséance, où l'on nous croit même mariés ; qui empêche que nous ne le soyons bien-tôt effectivement, & que nous n'annoblissions notre Amour par des fermens que la Religion autorise ? Pour moi, ajoutai-je, je ne vous offre rien de nouveau en vous offrant mon cœur & ma main ; mais je suis prêt à vous en renouveler le don au pied d'un Autel. Il me parut que ce discours la pénétrait de joie. Croiriez-vous, me répondit-elle, que j'y ai pensé mille fois, depuis que nous sommes en Amérique ? La crainte de vous déplaire m'a fait renfermer ce desir dans mon cœur. Je n'ai point la présomption d'aspirer à la qualité de votre Epouse. Ah ! Manon, répliquai-je, tu serois bien-tôt celle d'un Roi, si le Ciel m'avoit fait naître avec une couronne. Ne balançons plus. Nous n'avons nul obstacle à redouter. J'en veux parler dès aujourd'hui au Gouverneur, & lui avouer que nous l'avons trompé jusqu'à ce jour. Laifsons craindre aux Amans vulgaires, ajoutai-je, les chaînes indissolubles du mariage. Ils ne les craindroient pas, s'ils étoient sûrs, comme nous, de porter toujours celles de l'Amour. Je laissai Manon au comble de la joie, après cette résolution.

Je suis persuadé qu'il n'y a point d'honnête homme au monde, qui n'eût approuvé mes



vûes dans les circonstances où j'étois ; c'est-à-dire, asservi fatalement à une passion que je ne pouvois vaincre, & combattu par des remords que je ne devois point étouffer. Mais se trouvera-t'il quelqu'un qui accuse mes plaintes d'injustice, si je gémis de la rigueur du Ciel à rejeter un dessein que je n'avois formé que pour lui plaire ? Hélas ! que dis-je, à le rejeter ? Il l'a puni comme un crime. Il m'avoit souffert avec patience, tandis que je marchois aveuglément dans la route du vice ; & ses plus rudes châtimens m'étoient réservés, lorsque je commencerois à retourner à la vertu. Je crains de manquer de force, pour achever le récit du plus funeste événement qui fut jamais.

J'allai chez le Gouverneur, comme j'en étois convenu avec Manon, pour le prier de consentir à la cérémonie de notre mariage. Je me ferois bien gardé d'en parler, à lui, ni à personne, si j'eusse pû me promettre que son Aumônier, qui étoit alors le seul Prêtre de la Ville, m'eût rendu ce service sans sa participation ; mais n'osant espérer qu'il voulût s'engager au silence, j'avois pris le parti d'agir ouvertement. Le Gouverneur avoit un Neveu, nommé Synnelet, qui lui étoit extrêmement cher. C'étoit un homme de trente ans, brave, mais emporté & violent. Il n'étoit point marié. La beauté de Manon l'avoit touché, dès le



jour de notre arrivée; & les occasions sans nombre qu'il avoit eues de la voir, pendant neuf ou dix mois, avoient tellement enflammé sa passion, qu'il se confumoit en secret pour elle. Cependant comme il étoit persuadé, avec son Oncle & toute la Ville, que j'étois réellement marié, il s'étoit rendu maître de son amour, jusqu'au point de n'en laisser rien éclater; & son zèle s'étoit même déclaré pour moi, dans plusieurs occasions de me rendre service. Je le trouvai avec son Oncle, lorsque j'arrivai au Fort. Je n'avois nulle raison qui m'obligeât de lui faire un secret de mon dessein; de sorte que je ne fis point difficulté de m'expliquer en sa présence. Le Gouverneur m'écouta avec sa bonté ordinaire. Je lui racontai une partie de mon histoire, qu'il entendit avec plaisir; & lorsque je le priai d'assister à la cérémonie que je méditois, il eut la générosité de s'engager à faire toute la dépense de la Fête. Je me retirai fort content.

Une heure après, je vis entrer l'Aumônier chez moi. Je m'imaginai qu'il venoit me donner quelques instructions sur mon mariage; mais, après m'avoir salué froidement, il me déclara, en deux mots, que M. le Gouverneur me défendoit d'y penser, & qu'il avoit d'autres vûes sur Manon. D'autres vûes sur Manon! lui dis-je avec un mortel faïffement de cœur;



& quelles vîtes donc, M. l'Aumônier ? Il me répondit, que je n'ignorois pas que M. le Gouverneur étoit le maître ; que Manon ayant été envoyée de France pour la Colonie, c'étoit à lui à disposer d'elle ; qu'il ne l'avoit pas fait jusqu'alors, parce qu'il la croyoit mariée ; mais qu'ayant appris de moi-même qu'elle ne l'étoit point, il jugeoit à propos de la donner à M. Synnelet, qui en étoit amoureux. Ma vivacité l'emporta sur ma prudence. J'ordonnai fièrement à l'Aumônier de sortir de ma Maison, en jurant que le Gouverneur, Synnelet, & toute la Ville ensemble, n'oseroient porter la main sur ma femme, ou ma Maîtresse, comme ils voudroient l'appeller.

Je fis part aussi-tôt, à Manon, du funeste Message que je venois de recevoir. Nous jugeâmes que Synnelet avoit séduit l'esprit de son Oncle, depuis mon retour, & que c'étoit l'effet de quelque dessein médité depuis longtemps. Ils étoient les plus forts. Nous nous trouvions dans le nouvel Orléans, comme au milieu de la mer ; c'est-à-dire, séparés du reste du monde par des espaces immenses. Où fuir ? dans un Pays inconnu, désert, ou habité par des bêtes féroces, & par des Sauvages aussi barbares qu'elles. J'étois estimé dans la Ville ; mais je ne pouvois espérer d'émouvoir assez le Peuple en ma faveur, pour en espérer un fe-



cours proportionné au mal. Il eût fallu de l'argent ; j'étois pauvre. D'ailleurs le succès d'une émotion populaire étoit incertain ; & si la fortune nous eût manqué, notre malheur seroit devenu sans remède. Je roulois toutes ces pensées dans ma tête. J'en communiquois une partie à Manon. J'en formois de nouvelles sans écouter sa réponse. Je prenois un parti ; je le rejettois pour en prendre un autre. Je parlois seul, je répondois tout haut à mes pensées ; enfin j'étois dans une agitation que je ne sçaurois comparer à rien, parce qu'il n'y en eut jamais d'égale. Manon avoit les yeux sur moi. Elle jugeoit, par mon trouble, de la grandeur du péril ; & tremblant pour moi, plus que pour elle-même, cette tendre Fille n'osoit pas même ouvrir la bouche pour m'exprimer ses craintes. Après une infinité de réflexions, je m'arrêtai à la résolution d'aller trouver le Gouverneur, pour m'efforcer de le toucher par des considérations d'honneur, & par le souvenir de mon respect & de son affection. Manon voulut s'opposer à ma sortie. Elle me disoit, les larmes aux yeux : Vous allez à la mort. Ils vont vous tuer. Je ne vous reverrai plus. Je veux mourir avant vous. Il fallut beaucoup d'efforts, pour la persuader de la nécessité où j'étois de partir, & de celle qu'il y avoit pour elle de demeurer au Logis. Je lui



promis qu'elle me reverroit dans un instant. Elle ignoroit, & moi aussi, que c'étoit sur elle-même que devoit tomber toute la colere du Ciel, & la rage de nos ennemis.

Je me rendis au Fort. Le Gouverneur étoit avec son Aumônier. Je m'abaissai, pour le toucher, à des foudrions qui m'auroient fait mourir de honte, si je les eusse faites pour toute autre cause. Je le pris par tous les motifs, qui doivent faire une impression certaine sur un cœur qui n'est pas celui d'un Tigre féroce & cruel. Ce Barbare ne fit à mes plaintes que deux réponses, qu'il répéta cent fois : Manon, me dit-il, dépendoit de lui. Il avoit donné sa parole à son Neveu. J'étois résolu de me moderer jusqu'à l'extrémité. Je me contentai de lui dire que je le croyois trop de mes Amis pour vouloir ma mort, à laquelle je consentirois plutôt qu'à la perte de ma Maîtresse.

Je fus trop persuadé, en sortant, que je n'avois rien à espérer de cet opiniâtre Vieillard, qui se feroit damné mille fois pour son Neveu. Cependant je persistai dans le dessein de conserver jusqu'à la fin un air de modération ; résolu, si l'on en venoit aux excès d'injustice, de donner à l'Amérique une des plus sanglantes & des plus horribles scènes que l'Amour ait jamais produites. Je retournois chez moi, en méditant sur ce projet, lorsque



le Sort, qui vouloit hâter ma ruine, me fit rencontrer Synnelet. Il lut, dans mes yeux, une partie de mes pensées. J'ai dit qu'il étoit brave ; il vint à moi. Ne me cherchez-vous pas ? me dit-il. Je connois que mes desseins vous offensent, & j'ai bien prévu qu'il faudroit se couper la gorge avec vous. Allons voir qui fera le plus heureux. Je lui répondis qu'il avoit raison, & qu'il n'y avoit que ma mort qui pût finir nos différends. Nous nous écartâmes d'une centaine de pas hors de la Ville. Nos épées se croifèrent. Je le blessai & je le défarmai presque en même tems. Il fut si enragé de son malheur, qu'il refusa de me demander la vie & de renoncer à Manon. J'avois peut-être droit de lui ôter tout d'un coup l'un & l'autre ; mais un sang généreux ne se dément jamais. Je lui jetai son épée. Recommençons, lui dis-je, & songez que c'est sans quartier. Il m'attaqua avec une furie inexprimable. Je dois confesser que je n'étois pas fort dans les armes, n'ayant eu que trois mois de salle à Paris. L'Amour conduisoit mon épée. Synnelet ne laissa pas de me percer le bras d'outre en outre ; mais je le pris sur le tems, & je lui fournis un coup si vigoureux, qu'il tomba à mes pieds sans mouvement.

Malgré la joye que donne la victoire après un combat mortel, je réfléchis aussi-tôt sur les

conféquences de cette mort. Il n'y avoit pour moi, ni grace, ni délai de supplice à espérer. Connoissant, comme je faisois, la passion du Gouverneur pour son Neveu, j'étois certain que ma mort ne seroit pas différée d'une heure, après la connoissance de la sienne. Quelque pressante que fût cette crainte, elle n'étoit pas la plus forte cause de mon inquiétude. Manon, l'intérêt de Manon, son péril & la nécessité de la perdre, me troubloient jusqu'à répandre de l'obscurité sur mes yeux, & à m'empêcher de reconnoître le lieu où j'étois. Je regrettai le sort de Synnelet; une prompte mort me sembloit le seul remède de mes peines. Cependant ce fut cette pensée même, qui me fit rappeler vivement mes esprits, & qui me rendit capable de prendre cette résolution. Quoi! je veux mourir, m'écriai-je, pour finir mes peines? Il y en a donc, que j'apprehende plus que la perte de ce que j'aime? Ah! souffrons jusqu'aux plus cruelles extrémités pour secourir ma Maîtresse; & remettons à mourir, après les avoir souffertes inutilement. Je repris le chemin de la Ville. J'entrai chez moi. J'y trouvai Manon à demi morte, de frayeur & d'inquiétude. Ma présence la ranima. Je ne pouvois lui déguiser le terrible accident qui venoit de m'arriver. Elle tomba sans connoissance entre mes bras, au récit de la mort de Synnelet & de ma blef-



fure. J'employai plus d'un quart d'heure à lui faire retrouver le sentiment.

J'étois à demi mort moi-même. Je ne voyois pas le moindre jour à fa sûreté, ni à la mienne. Manon, que ferons-nous ? lui dis-je, lorsqu'elle eut repris un peu de force. Hélas ! qu'allons-nous faire ? Il faut nécessairement que je m'éloigne. Voulez-vous demeurer dans la Ville ? Oui, demeurez-y. Vous pouvez encore y être heureuse ; & moi je vais, loin de vous, chercher la mort parmi les Sauvages, ou entre les griffes des Bêtes féroces. Elle se leva malgré sa foiblesse. Elle me prit par la main, pour me conduire vers la porte. Fuyons ensemble, me dit-elle ; ne perdons pas un instant. Le corps de Synnelet peut avoir été trouvé par hazard, & nous n'aurions pas le tems de nous éloigner. Mais, chere Manon ! repris-je tout éperdu, dites-moi donc où nous pouvons aller. Voyez-vous quelque ressource ? Ne vaut-il pas mieux que vous tâchiez de vivre ici sans moi, & que je porte volontairement ma tête au Gouverneur ? Cette proposition ne fit qu'augmenter son ardeur à partir. Il fallut la suivre. J'eus encore assez de présence d'esprit, en partant, pour prendre quelques liqueurs fortes que j'avois dans ma chambre, & toutes les provisions que je pus faire entrer dans mes poches. Nous dîmes à nos Domestiques, qui étoient dans la



chambre voisine, que nous partions pour la promenade du soir ; nous avions cette coutume tous les jours ; & nous nous éloignâmes de la Ville, plus promptement que la délicatesse de Manon ne sembloit le permettre.

Quoique je ne fusse pas sorti de mon irrésolution, sur le lieu de notre retraite, je ne laissois pas d'avoir deux espérances, sans lesquelles j'aurois préféré la mort à l'incertitude de ce qui pouvoit arriver à Manon. J'avois acquis assez de connoissance du Pays, depuis près de dix mois que j'étois en Amérique, pour ne pas ignorer de quelle maniere on apprivoisoit les Sauvages. On pouvoit se mettre entre leurs mains, sans courir à une mort certaine. J'avois même appris quelques mots de leur langue, & quelques-unes de leurs coûtumes, dans les diverses occasions que j'avois eues de les voir. Avec cette triste ressource, j'en avois une autre du côté des Anglois, qui ont comme nous des Etablissemens dans cette partie du nouveau Monde. Mais j'étois effrayé de l'éloignement. Nous avions à traverser, jusqu'à leurs Colonies, de stériles campagnes de plusieurs journées de largeur, & quelques montagnes si hautes & si escarpées, que le chemin en paroissoit difficile aux hommes les plus grossiers & les plus vigoureux. Je me flattois, néanmoins, que nous pourrions tirer parti de ces deux ressources ;

des Sauvages pour aider à nous conduire, & des Anglois pour nous recevoir dans leurs Habitations.

Nous marchâmes aussi long-tems que le courage de Manon put la soutenir, c'est-à-dire, environ deux lieues ; car cette Amante incomparable refusa constamment de s'arrêter plutôt. Accablée enfin de lassitude, elle me confessa qu'il lui étoit impossible d'avancer davantage. Il étoit déjà nuit. Nous nous assimes au milieu d'une vaste Plaine, sans avoir pû trouver un arbre pour nous mettre à couvert. Son premier soin fut de changer le linge de ma blessure, qu'elle avoit pansée elle-même avant notre départ. Je m'opposai en vain à ses volontés. J'aurois achevé de l'accabler mortellement, si je lui eusse retiré la satisfaction de me croire à mon aise & sans danger, avant que de penser à sa propre conservation. Je me soumis durant quelques momens à ses desirs. Je reçus ses soins en silence, & avec honte. Mais lorsqu'elle eut satisfait sa tendresse, avec quelle ardeur la mienne ne prit-elle pas son tour ! Je me dépouillai de tous mes habits, pour lui faire trouver la terre moins dure, en les étendant sous elle. Je la fis consentir, malgré elle, à me voir employer à son usage tout ce que je pus imaginer de moins incommode. J'échauffai ses mains par mes baisers ardents, & par la



chaleur de mes soupirs. Je passai la nuit entiere à veiller près d'elle, & à prier le Ciel de lui accorder un sommeil doux & paisible. O Dieu! que mes vœux étoient vifs & sinceres! & par quel rigoureux jugement aviez-vous résolu de ne les pas exaucer?

Pardonnez, si j'acheve en peu de mots un récit qui me tue. Je vous raconte un malheur qui n'eut jamais d'exemple. Toute ma vie est destinée à le pleurer. Mais quoique je le porte sans cesse dans ma mémoire, mon ame semble reculer d'horreur, chaque fois que j'entreprends de l'exprimer.

Nous avons passé tranquillement une partie de la nuit. Je croyois ma chere Maîtresse endormie, & je n'osois pousser le moindre soufle, dans la crainte de troubler son sommeil. Je m'apperçus dès le point du jour, en touchant ses mains, qu'elle les avoit froides & tremblantes. Je les approchai de mon sein, pour les échauffer. Elle sentit ce mouvement; & faisant un effort pour saisir les miennes, elle me dit, d'une voix foible, qu'elle se croyoit à sa dernière heure. Je ne pris d'abord ce discours que pour un langage ordinaire dans l'infortune, & je n'y répondis que par les tendres consolations de l'Amour. Mais ses soupirs fréquens, son silence à mes interrogations, le ferrement de ses mains, dans lesquelles elle continuoit de tenir les



miennes, me firent connoître que la fin de ses malheurs approchoit. N'exigez point de moi que je vous décrive mes sentimens, ni que je vous rapporte ses dernières expressions. Je la perdis ; je reçus d'elle des marques d'Amour au moment même qu'elle expiroit ; c'est tout ce que j'ai la force de vous apprendre, de ce fatal & déplorable événement.

Mon ame ne fuivit pas la sienne. Le Ciel ne me trouva point sans doute assez rigoureusement puni. Il a voulu que j'aie traîné, depuis, une vie languissante & misérable. Je renonce volontairement à la mener jamais plus heureuse.

Je demurai, plus de vingt-quatre heures, la bouche attachée sur le visage & sur les mains de ma chère Manon. Mon dessein étoit d'y mourir ; mais je fis réflexion, au commencement du second jour, que son corps seroit exposé, après mon trépas, à devenir la pâture des Bêtes sauvages. Je formai la résolution de l'enterrer, & d'attendre la mort sur sa fosse. J'étois déjà si proche de ma fin, par l'affoiblissement que le jeûne & la douleur m'avoient causé, que j'eus besoin de quantité d'efforts pour me tenir debout. Je fus obligé de recourir aux liqueurs que j'avois apportées. Elles me rendirent autant de force qu'il en falloit, pour le triste office que j'allois exécuter. Il ne

m'étoit pas difficile d'ouvrir la terre, dans le lieu où je me trouvois. C'étoit une Campagne couverte de fable. Je rompis mon épée, pour m'en servir à creuser ; mais j'en tirai moins de secours que de mes mains. J'ouvris une large fosse. J'y plaçai l'Idole de mon cœur, après avoir pris soin de l'envelopper de tous mes habits, pour empêcher le fable de la toucher. Je ne la mis dans cet état, qu'après l'avoir embrassée mille fois, avec toute l'ardeur du plus parfait amour. Je m'assis encore près d'elle. Je la considérai long-tems. Je ne pouvois me résoudre à fermer sa fosse. Enfin, mes forces recommençant à s'affoiblir, & craignant d'en manquer tout-à-fait avant la fin de mon entreprise, j'ensevelis pour toujours, dans le sein de la terre, ce qu'elle avoit porté de plus parfait & de plus aimable. Je me couchai ensuite sur la fosse, le visage tourné vers le fable ; & fermant les yeux, avec le dessein de ne les ouvrir jamais, j'invoquai le secours du Ciel, & j'attendis la mort avec impatience. Ce qui vous paroitra difficile à croire, c'est que pendant tout l'exercice de ce lugubre ministere, il ne fortit point une larme de mes yeux, ni un soupir de ma bouche. La consternation profonde où j'étois, & le dessein déterminé de mourir, avoient coupé le cours à toutes les expressions du désespoir & de la douleur. Aussi, ne demeura-

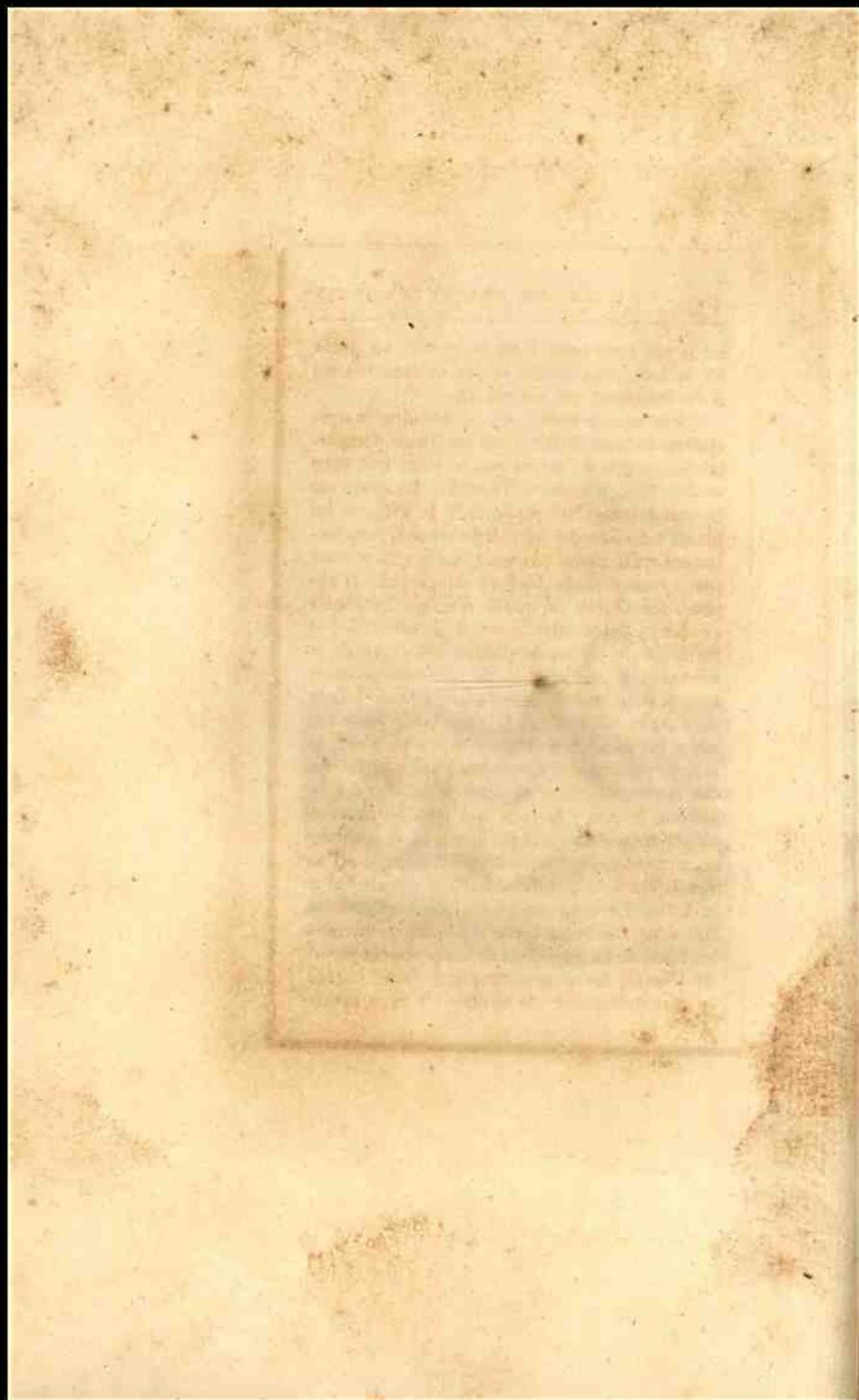




L. Monzies sc.

Imp. A. Salmon





rai-je pas long-tems dans la posture où j'étois sur la fosse, sans perdre le peu de connoissance & de sentiment qui me restoit.

Après ce que vous venez d'entendre, la conclusion de mon Histoire est de si peu d'importance, qu'elle ne mérite pas la peine que vous voulez bien prendre à l'écouter. Le corps de Synnelet ayant été rapporté à la Ville, & ses plaies visitées avec soin, il se trouva, non-seulement qu'il n'étoit pas mort, mais qu'il n'avoit pas même reçu de blessure dangereuse. Il apprit à son Oncle de quelle maniere les choses s'étoient passées entre nous, & sa générosité le porta sur le champ à publier les effets de la mienne. On me fit chercher ; & mon absence, avec Manon, me fit soupçonner d'avoir pris le parti de la fuite. Il étoit trop tard, pour envoyer sur mes traces ; mais le lendemain & le jour suivant furent employés à me pour suivre. On me trouva, sans apparence de vie, sur la fosse de Manon ; & ceux qui me découvrirent en cet état, me voyant presque nud, & sanglant de ma blessure, ne douterent point que je n'eusse été volé & assassiné. Ils me porterent à la Ville. Le mouvement du transport réveilla mes sens. Les soupirs que je pouffai, en ouvrant les yeux, & en gémissant de me retrouver parmi les Vivans, firent connoître que j'étois encore en état de recevoir du secours. On m'en donna

de trop heureux. Je ne laissai pas d'être renfermé dans une étroite prison. Mon procès fut instruit ; & comme Manon ne paroissoit point, on m'accusa de m'être défait d'elle, par un mouvement de rage & de jalousie. Je racontai naturellement ma pitoyable aventure. Synnelet, malgré les transports de douleur où ce récit le jeta, eut la générosité de solliciter ma grace. Il l'obtint. J'étois si foible, qu'on fut obligé de me transporter de la prison dans mon lit, où je fus retenu pendant trois mois par une violente maladie. Ma haine pour la vie ne diminuoit point. J'invoquois continuellement la Mort, & je m'obstinaï long-tems à rejeter tous les remedes. Mais le Ciel, après m'avoir puni avec tant de rigueur, avoit dessein de me rendre utiles mes malheurs & ses châtimens. Il m'éclaira de ses lumieres, qui me firent rappeler des idées dignes de ma naissance & de mon éducation. La tranquillité ayant commencé à renaître un peu dans mon ame, ce changement fut suivi de près par ma guérison. Je me livrai entièrement aux inspirations de l'honneur, & je continuai de remplir mon petit Emploi, en attendant les Vaisseaux de France, qui vont une fois chaque année dans cette partie de l'Amérique. J'étois résolu de retourner dans ma Patrie, pour y réparer, par une vie sage & réglée, le scandale de ma conduite. Synnelet



avoit pris soin de faire transporter le corps de ma chere Maitresse dans un lieu honorable.

Ce fut environ six semaines après mon rétablissement, que me promenant seul un jour sur le rivage, je vis arriver un Vaisseau, que des affaires de Commerce amenoient au nouvel Orléans. J'étois attentif au débarquement de l'équipage. Je fus frappé d'une surprise extrême, en reconnoissant Tiberge parmi ceux qui s'avançoient vers la Ville. Ce fidèle Ami me remit de loin, malgré les changemens que la tristesse avoit faits sur mon visage. Il m'apprit que l'unique motif de son voyage avoit été le desir de me voir, & de m'engager à retourner en France ; qu'ayant reçu la Lettre que je lui avois écrite du Havre, il s'y étoit rendu en personne, pour me porter les secours que je lui demandois ; qu'il avoit ressenti la plus vive douleur en apprenant mon départ, & qu'il feroit parti sur le champ pour me fuivre, s'il eût trouvé un Vaisseau prêt à faire voile ; qu'il en avoit cherché pendant plusieurs mois dans divers Ports, & qu'en ayant enfin rencontré un à S. Malo, qui levoit l'ancre pour la Martinique, il s'y étoit embarqué, dans l'espérance de se procurer de-là un passage facile au nouvel Orléans ; que le Vaisseau Malouin ayant été pris en chemin par des Corsaires Espa-



gnols, & conduit dans une de leurs Isles, il s'étoit échappé par adresse ; & qu'après diverses courfes, il avoit trouvé l'occafion du petit Bâtiment qui venoit d'arriver, pour fe rendre heureufement près de moi.

Je ne pouvois marquer trop de reconnoiffance pour un Ami fi généreux & fi constant.

Je le conduifis chez moi. Je le rendis le maître de tout ce que je poffédois. Je lui appris tout ce qui m'étoit arrivé, depuis mon départ de France : & pour lui caufer une joye à laquelle il ne s'attendoit pas, je lui déclarai que les femences de vertu qu'il avoit jettées autrefois dans mon cœur, commençoient à produire des fruits dont il alloit être fatifait. Il me protesta qu'une fi douce affurance le dédommageoit de toutes les fatigues de fon voyage.

Nous avons paffé deux mois enfemble, au nouvel Orléans, pour attendre l'arrivée des Vaiffeaux de France ; & nous étant enfin mis en Mer, nous prîmes terre, il y a quinze jours, au Havre de Grace. J'écrivis à ma Famille en arrivant. J'ai appris, par la réponfe de mon Frere aîné, la trifte nouvelle de la mort de mon Pere, à laquelle je tremble, avec trop de raifon, que mes égaremens n'ayent contribué. Le vent étant favorable pour Calais, je me fuis embarqué auffi-tôt ; dans le defsein de

me rendre, à quelques lieues de cette Ville, chez un Gentilhomme de mes Parens, où mon Frere m'écrit qu'il doit attendre mon arrivée.

FIN DE LA SECONDE PARTIE.



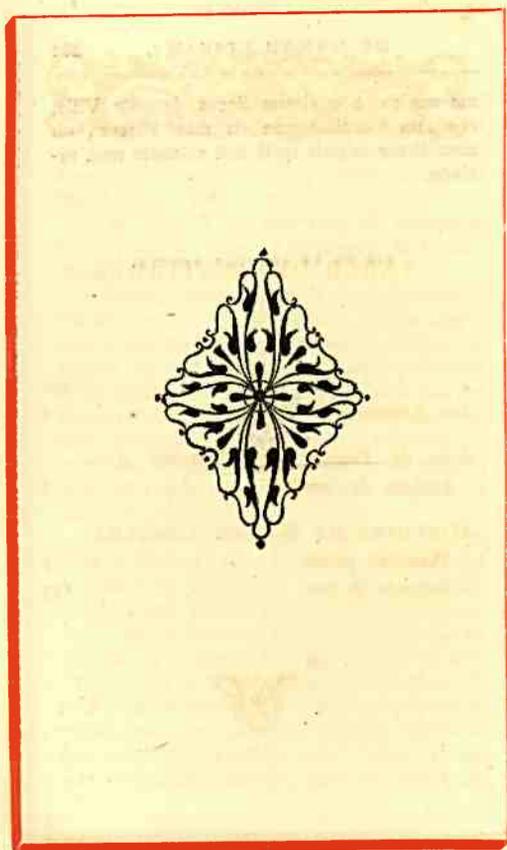




TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Les Aventures de l'abbé Prévost . . .	I
Avis de l'auteur des Mémoires d'un homme de qualité.	I
HISTOIRE DE MANON LESCAUT	
Première partie.	7
Seconde partie.	145





Imprimé

PAR CH. UNSINGER

POUR

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

A PARIS



